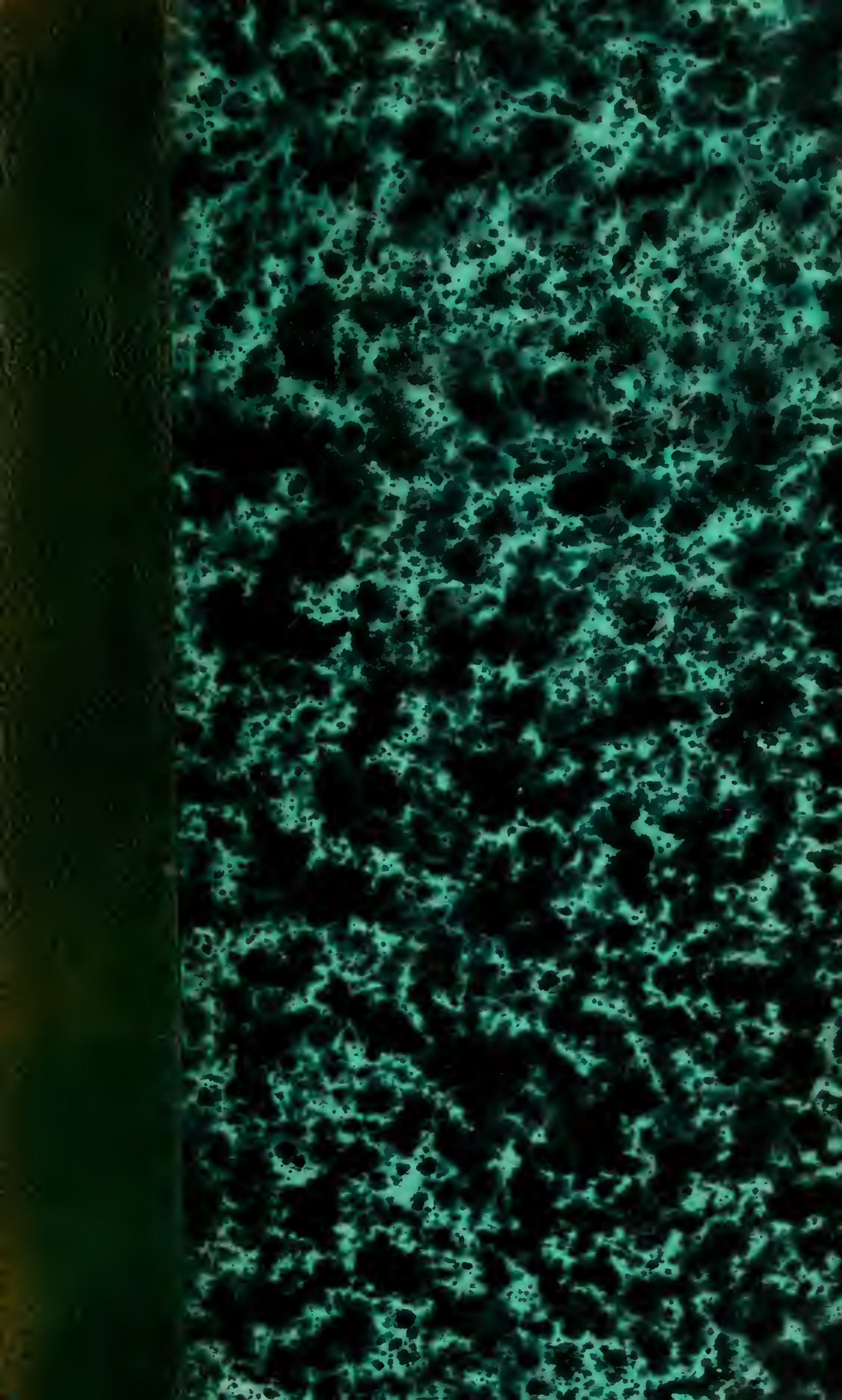
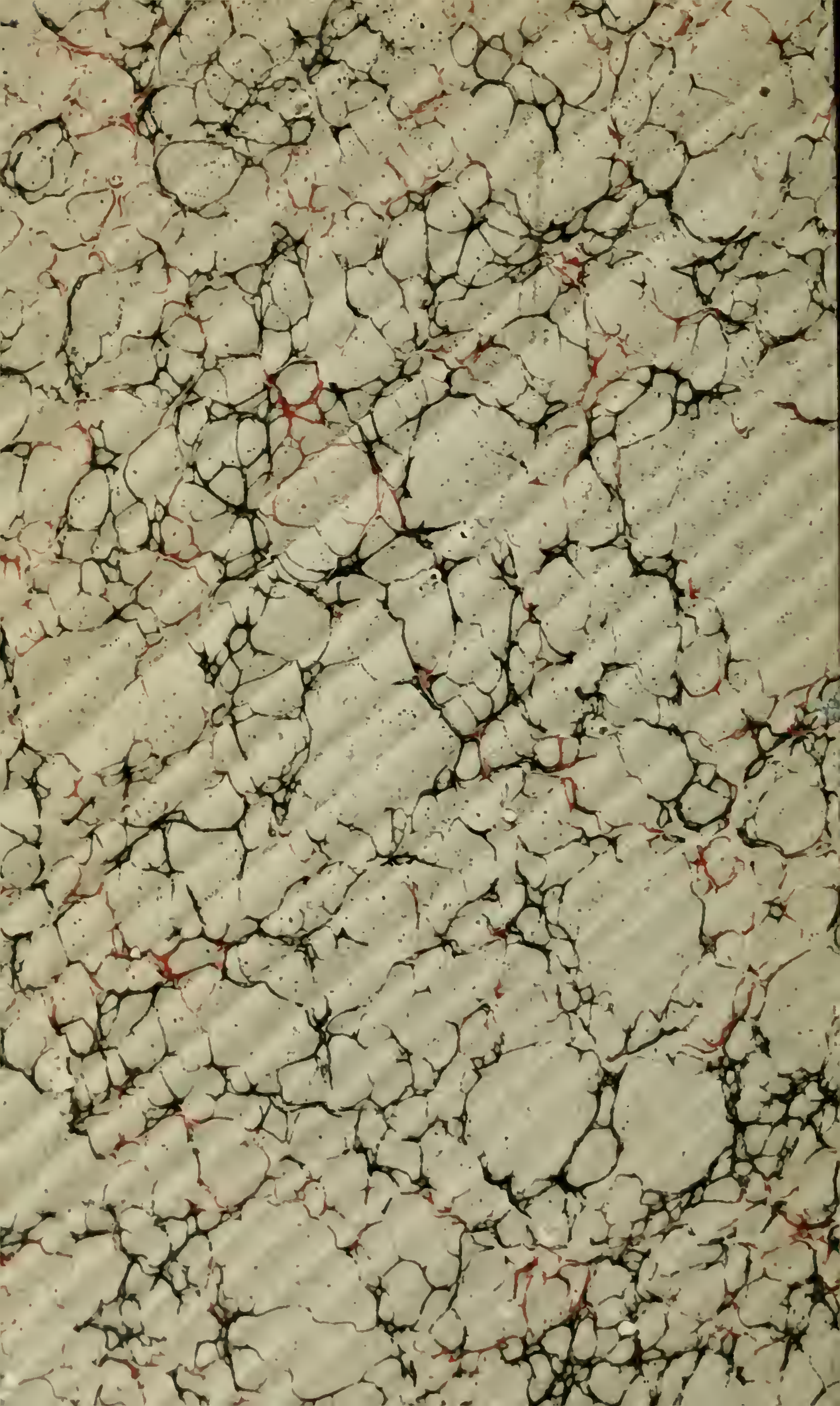
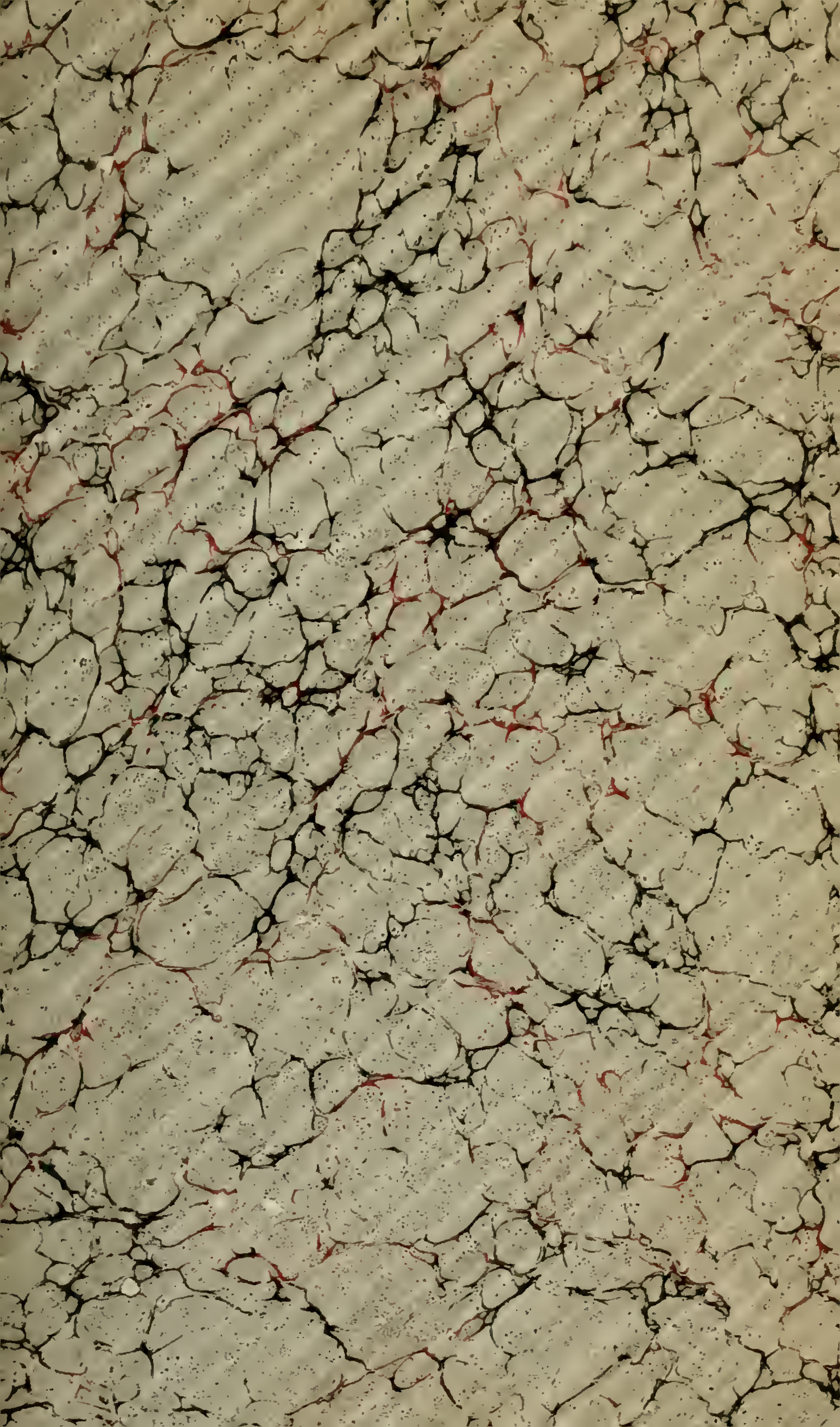






ŒUVRES COMPLÈTES

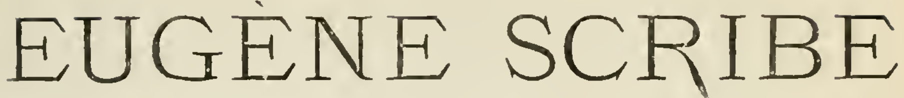
DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE



EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

LE PLAISANT DE SOCIÉTÉ
MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS
LA DEMOISELLE ET LA DAME — LA PETITE FOLLE
LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE
LES NOUVEAUX JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD
LES EAUX DU MONT-DORE
LA VEUVE DU MALABAR — LA NOUVELLE CLARY

E. REIBER invt

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean Jacques Rousseau

LE

PLAISANT DE SOCIÉTÉ

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 14 Février 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE VERSAC, riche propriétaire. . . ,.	MM.	DORMEUIL.
COQUART DE BEAUVOISIN.		CLOZEL.
ÉDOUARD, jeune officier.		PERRIN.
UN VALET.		PROVENCHÈRE.
FÉLIX, neveu de M. de Versac	Mmes	VIRGINIE DÉJAZET.
CÉLINE, fille de M. de Versac.		ESTHER.

PLUSIEURS JEUNES GENS et JEUNES DAMES. — VALETS.

Dans e château de M. de Versac.



LE PLAISANT DE SOCIÉTÉ

Un salon avec un lustre et des girandoles garnis de bougies qui ne sont pas encore allumées. — A droite, une porte ouverte qui conduit à la salle de bal. Une porte au fond et un cabinet à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, CÉLINE, en toilette de bal très-élégante.

CÉLINE.

Félix... Félix... mais écoute-moi donc?...

FÉLIX, revenant sur ses pas.

Je n'ai pas le temps, ma petite cousine... mon oncle m'a nommé grand maître des cérémonies pour le bal d'aujourd'hui, et tu vois qu'on n'a pas encore allumé.

CÉLINE.

Je crois que c'est bien inutile.

FÉLIX.

Pourquoi donc?

CÉLINE, soupirant.

C'est qu'il n'y aura pas de bal.

FÉLIX.

Pas de bal!... Un mardi gras!... quand mon oncle a invité toutes les dames et les plus jolies demoiselles de la province...

CÉLINE.

C'est là ce qui nous désole, toutes ces dames s'attendent à passer une soirée délicieuse et nous n'avons pas un seul danseur...

FÉLIX.

Pas un seul danseur!

CÉLINE.

Non sans doute... mon père avait invité les officiers du régiment de chasseurs qui est en garnison à Poitiers; nous comptions sur eux... pas du tout, voilà un ordre du ministre qui arrive hier soir...

FÉLIX, toujours avec ironie.

C'est très-mal... déplacer le régiment dans la saison des bals... comme s'il ne pouvait pas attendre le carême!

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Les demoiselles et les dames
Entr' elles viendront se prier.

CÉLINE.

Rien n'est plus triste pour des femmes
Que de danser sans cavalier.
Auprès de vous nul ne se place,
Nul ne vient remarquer vos pas;
Je ne puis danser avec grâce
Quand on ne me regarde pas.

Encore, si nous avions eu M. Duvernis, ce jeune peintre que tu avais invité à venir passer les jours gras avec nous, et que l'on nous dit si amusant .. nous nous serions résignées.

FÉLIX.

Eh bien! est-ce qu'il ne vient pas?

CÉLINE.

Mon Dieu, non ! il a écrit pour s'excuser... mon père est désolé, lui qui se faisait une fête de le connaître! on aurait joué des proverbes, des charades!... mais tout nous manque à la fois... et pour le dernier jour de carnaval, nous allons passer la soirée la plus maussade...

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Oui, pour nous le carême austère
Va commencer un jour plus tôt.

FÉLIX.

Non pas, ne pressons rien, ma chère,
Demain sera bien assez tôt.
Triste saison
De la raison,
Tâchons d'un jour
D'éloigner ton retour.
Les noirs soucis
Et les ennuis,
Éloignons-les ;
Mais les plaisirs, jamais.
Ce sera toujours mon système
En folie ainsi qu'en amours,
Je veux me dire tous les jours :
A demain le carême!

(En confidence.) Rassure-toi, ma chère Céline, on dansera : je connaissais tous les contre-temps dont tu me parles, et j'y avais déjà remédié... je vous prépare une surprise.

CÉLINE.

Encore quelque espièglerie... en vérité tu serais digne d'entrer dans les pages.

FÉLIX.

Ah! je conviens que le moyen est violent... et qu'on ne s'est pas encore avisé d'inviter des danseurs... le pistolet sur la gorge...

CÉLINE.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que tu as donc fait?

FÉLIX.

Je me suis dévoué pour le salut général : l'heure du bal approchait, il nous fallait une société choisie ; ma foi, je me suis décidé à faire arrêter sur la grande route tous les voyageurs que le hasard m'adresserait, et dont la mise serait décente, parce que c'est de rigueur !...

CÉLINE.

Comment ?

FÉLIX.

AIR : Dans ce castel de haut lignage.

Notre existence est, dit-on, un voyage
Où bien souvent le pauvre pèlerin
Se voit battu par les vents et l'orage,
Mille accidents lui ferment le chemin.
Et quand enfin tant de maux qu'on redoute
A nos regards pourraient se présenter,
Peut-on se plaindre, alors que sur la route
C'est le plaisir qui vient nous arrêter ?

CÉLINE.

Tu te seras attiré quelque méchante affaire.

FÉLIX.

Du tout... j'ai joué de bonheur... la première chaise de poste que nous rencontrons conduisait deux officiers.

CÉLINE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

FÉLIX.

Au premier mot que je prononce, l'un des deux descend de voiture et se jette dans mes bras... c'était M. Édouard.

CÉLINE, émue.

M. Édouard...

FÉLIX.

Oui, ce jeune capitaine qui, il y a deux ans, a passé quinze jours avec nous... Tu rougis ? A la bonne heure au moins... je croyais que tu l'avais oublié !...

CÉLINE, *avec embarras.*

Non... non... je me souviens très-bien.

FÉLIX.

Tu ne sais pas... il allait en poste à Paris, remercier le ministre, parce qu'il a un nouveau grade... parce qu'il est nommé... il t'expliquera cela lui-même ; mais quand il a su que tu n'étais pas à Paris, que mon oncle passait l'hiver dans sa terre, que nous manquions de danseurs... non-seulement il s'est offert de bonne grâce... mais il m'a même dénoncé une diligence composée de jeunes gens très-aimables avec lesquels il avait dîné à la dernière auberge... et qui ne devait pas être très-éloignée... L'occasion était trop belle pour la laisser échapper... nous arrêtons la diligence !...

CÉLINE.

La diligence !... Allons, décidément voilà notre pauvre route perdue de réputation...

FÉLIX.

Au contraire... ça va lui donner la vogue ! si tu avais été témoin de la joie, des transports de nos jeunes gens quand ils ont su de quoi il s'agissait.... je crois que c'était toute une école de droit qui venait de prendre ses licences... tant ils étaient gais et spirituels... Aux mots de bal, souper, ils se jettent en bas de la voiture ; le postillon, qui entend parler de vin à discrétion, se range de notre parti ; le conducteur seul, comme agent responsable, met en avant ses chefs. — Supposons, lui dit-on, que ta voiture soit brisée, tu serais bien forcé de t'arrêter. — A la bonne heure, mais comme elle est en bon état. — Qu'à cela ne tienne, pour l'acquit de ta conscience... tu n'as qu'à parler... Tu sens bien qu'il n'a pas pu tenir à cet argument-là, d'autant plus qu'Édouard,

qui a l'habitude du monde, lui glissait en même temps quelques louis dans la main.

CÉLINE.

Et il vous a suivis?...

FÉLIX.

Sans doute... il nous accorde cinq heures... le temps présumé nécessaire pour remettre une roue, ou un essieu... Vois-tu d'ici les politiques de la cour des Messageries, consultant l'horloge, les lunettes sur le nez, et s'épuisant en conjectures sur le retard de la diligence; ils ne se douteront guère qu'elle est au bal.

CÉLINE.

Ainsi, nous avons maintenant...

FÉLIX.

Dix-sept danseurs, en me comptant.

CÉLINE.

Et où sont-ils donc?

FÉLIX.

A leur toilette... je leur ai fait donner des chambres... tu sens bien que M. Édouard surtout veut paraître avec tous ses avantages et... (On entend un son de cor éloigné.) Ah! mon Dieu! (Criant.) Assez... assez comme cela.

CÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

FÉLIX.

Le signal convenu... encore un voyageur qu'on invite...

CÉLINE.

Comment?... ça continue!

FÉLIX.

Oui... mais je vais lever la consigne.

(Il va pour sortir.)

CÉLINE.

Dis donc, Félix, as-tu prévenu M. Édouard que nous

attendons un prétendu dans trois ou quatre jours... ce M. Coquart de Beauvoisin qui arrive de Saint-Jean-Pied-de-Port pour m'épouser...

FÉLIX.

Ah! bien oui...

AIR de la valse de Philibert marié.

J'ai bien du temps à perdre en bagatelles !...
Et mes danseurs, mon bal et mon buffet!...
De mes exploits préviens ces demoiselles,
Et qu'on soit prêt au premier coup d'archet.

CÉLINE, à part.

Comment l'instruire, et de ce mariage
Et du rival ? Oh ! l'excellent moyen !
Oui, pour danser il me prîra, je gage,
Et quand on danse on s'entend toujours bien.

Ensemble.

FÉLIX.

Va proclamer ces heureuses nouvelles,
Je vais soigner mon bal et mon buffet...
De mes exploits préviens ces demoiselles
Et qu'on soit prêt au premier coup d'archet.

CÉLINE.

Je cours donner ces heureuses nouvelles,
Songe à soigner l'orchestre et le buffet,
Et pour calmer nos alarmes cruelles
Fais résonner le premier coup d'archet.

(Céline sort.)

SCÈNE II.

FÉLIX, UN VALET.

LE VALET, accourant.

Monsieur Félix. . monsieur Félix, en voilà un ! En faut-il encore ?

FÉLIX.

Eh ! non... nous n'en prendrons pas davantage, il faut même relâcher celui-là.

LE VALET.

Ah ! monsieur, si vous le voyiez... il est si drôle ! il a une peur !... Il suffirait à lui seul pour faire les frais d'un mardi gras...

FÉLIX.

Est-ce qu'il était dans une chaise de poste ?

LE VALET.

Non, monsieur, en carriole...

FÉLIX.

Diable ! en carriole, c'est différent... il faut un peu de tout ! Qu'il paraisse...

LE VALET.

Il était avec un domestique qui a l'air aussi intrépide que son patron... Pour nous amuser de leur frayeur, nous avons joué la scène avec tous les accessoires... on leur a bandé les yeux. Et... tenez, voici le maître qu'on vous amène, prenez-le pour amuser le salon ; nous gardons le valet pour divertir l'office !...

SCÈNE III.

LES MÊMES ; COQUART, les yeux bandés, tenant une petite valise sous le bras et conduit par plusieurs valets.

COQUART.

Messieurs... un peu d'humanité... je suis un jeune homme de famille... d'ailleurs je n'ai rien, absolument rien... et cette valise ne contient que des vêtements à mon usage.

LE VALET.

Avancez donc.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

COQUART.

Je puis respirer à peine,
Je sens fléchir mes genoux.
Ou donc me conduisez-vous ?

LE VALET.

Devant notre capitaine.

COQUART.

Plus de doutes ! en ces lieux
Sont des souterrains affreux.
(On lui ôte son bandeau.)
Quelle caverne ! — Ah ! grands dieux !
Ce sont, à ce qu'il me semble,
Des voleurs de très-bon ton :
Ils agiront sans façon,
Et pour mon argent je tremble.

FÉLIX, à part.

Aurait-il donc à côté
Vu les tables d'écarté ?

(A haute voix.) Allons, monsieur, rassurez-vous.

COQUART, à part.

Si jeune, et déjà dans la carrière du crime !... Comme tout se perfectionne ! il fait ses expéditions en bas de soie et en escarpins.

FÉLIX, aux valets.

Laissez-nous... qu'on relève tous les postes et qu'on laisse circuler librement tous les voyageurs.

COQUART, de même.

La !... il ne pouvait pas donner cet ordre-là une demi-heure plus tôt...

(Les valets sortent.)

SCÈNE IV.

FÉLIX, COQUART.

FÉLIX, s'approchant, à part.

Ah ! la bonne figure... il se croit dans une caverne de voleurs... (Haut.) Maintenant que nous sommes seuls...

COQUART, reculant.

Il... il est inutile, monsieur... de... de parler de si près... Puis-je savoir ce qu'on exige de moi ?...

FÉLIX.

Une chose terrible...

COQUART, tremblant.

Voyez-vous !...

FÉLIX, d'un grand sérieux.

Il faut que vous passiez la nuit ici...

COQUART.

Ah ! mon Dieu !...

FÉLIX, appuyant.

Que vous dansiez... que vous vous amusiez... que vous soupiez bien... et après cela, vous serez libre de continuer votre voyage...

COQUART.

Qu'est-ce que vous dites donc ?...

FÉLIX, riant.

Ah ! ah ! ah ! comment... vous ne voyez pas que c'est une plaisanterie de carnaval !

COQUART.

Bah !

FÉLIX.

Sans doute... nous avons ici les dames les plus aimables des environs... et nous manquions de danseurs.

COQUART.

Comment! il serait possible... vous dites des dames aimables... c'est que c'est tout à fait mon genre... moi j'adore les dames aimables... de l'amabilité et un souper soigné, il n'y a pas moyen de vivre sans cela !

FÉLIX.

Vous dansez?...

COQUART.

Si je danse!... regardez ce coude-pied-là... ça danse tout seul... je ne dis pas dans ce moment... je n'ai là que mes jambes de voyage... mais il faut me voir en jambes de bal!... Je suis l'aérien de mon département ; la gavotte, monsieur... le fandango... avec les castagnettes... et les poses... tra, la, la, la, la, la, la... toutes les danses les plus voluptueuses... c'est mon fort.

AIR du Boléro de Grenade.

Pour peu que cela vous plaise,
Je m'en vais prendre mon vol;
J'ai la jambe à la française
Et le jarret espagnol...
Rival de Terpsichore
Je m'enlève d'un bond.
Pon-pon !
(Il s'enlève et retombe sur Félix.)
J'en ferais bien plus encore
Sans la crainte du plafond.

Quand j'ai dansé, je commence
A faire aux dames ma cour;
Je suis léger dans ma danse,
Mais plus encore en amour ,
Blessant quinze ou vingt belles

Par un regard fripon,
Pon-pon !
C'est Zéphyr changeant ses ailes
Pour celles de Cupidon.

FÉLIX, à part.

Ah ! c'est un vrai cadeau à faire à ces dames. (Haut.) A merveille... vous nous restez...

COQUART.

Ah ! c'est-à-dire... je vous reste... non, je ne peux pas.

FÉLIX.

Pourquoi donc ?

COQUART.

C'est que je vais me marier... ma mère m'a expédié dans sa carriole pour le château du beau-père... où je serais déjà sans doute... si mon domestique, qui conduisait, ne m'avait pas égaré dans ce chemin de traverse.

FÉLIX.

Et sans doute on vous attend ?

COQUART.

Pas avant cinq ou six jours ; mais j'étais pressé de faire connaissance...

FÉLIX.

Eh bien ! qu'importe ?... Demain il sera assez temps ; vous ne commenceriez pas aujourd'hui à faire votre cour... on ne peut pas parler sentiment un mardi-gras.

COQUART.

Oui... ça aurait l'air d'une farce de carnaval... d'autant que j'ai là mon compliment pour la jeune personne, et je n'ai pas encore eu le temps de l'apprendre par cœur...

FÉLIX.

Un compliment de vous...

COQUART.

Du romantique tout pur... je l'ai fait en route... adressé à

la vierge du château par l'homme de la carriole... du sombre... du vaporeux! A quelle heure soupe-t-on ?...

FÉLIX.

A minuit... Vous avez faim peut-être ?

COQUART.

Un appétit romantique... c'est-à-dire désordonné aussi... ça me tire... mais c'est égal... je m'entretiendrai avec quelques petits gâteaux... y a-t-il des petits gâteaux ?

FÉLIX.

Sans doute... Ah çà ! je vais vous présenter à mon oncle.

COQUART.

En guêtres et sans jabot... Ah ! ça serait perfide... Et les conquêtes? vous voulez donc que je les laisse dans le fond de ma valise... j'ai là précisément un habit... ah! un habit... celui-là n'est pas mal, mais l'habit... c'est une couleur... au jour, voyez-vous, on dirait que c'est... du... tirant un peu sur le... et puis à la nuit, ce n'est plus ça, c'est autre chose ; si vous saviez combien je lui ai dû de succès... au point qu'au dernier bal... on me l'a déchiré... un mari jaloux... Je vous demande une chambre et deux minutes.

FÉLIX, lui montrant une porte à gauche.

A merveille, suivez ce corridor... Dépêchez-vous, les contredanses vont commencer... et vous êtes obligé de danser pour deux !

COQUART.

Et de souper pour quatre ! c'est dit... un coup de peigne... un doigt de poudre et je me lance...

(Il sort.)

SCÈNE V.

FÉLIX, seul.

Ah ! l'excellente caricature ! (Appelant.) Dubois ! Labrie !... avertissez les musiciens, allumez partout. (Les valets allument les bougies du lustre et les girandoles. — Félix, à lui-même.) Voilà la victime qu'il nous fallait ; celui-là nous amusera bien plus que le peintre spirituel que nous attendions... il est capable de donner tête baissée dans toutes les mystifications et... Eh ! mais, quelle idée !... un sot, on en trouve partout, et je ne leur fais pas là un grand cadeau ! si je lui donnais la place du peintre, si je le faisais passer pour un homme d'esprit... je ne suis pas fâché de voir comment il soutiendra sa réputation... et ils sont tous capables d'en être dupes... (Il appelle.) Mon oncle... Céline... mesdames... venez donc vite !

SCÈNE VI.

DE VERSAC, CÉLINE, FÉLIX, PLUSIEURS DAMES.

DE VERSAC.

Qu'est-ce qu'il y a, étourdi ? encore une cargaison de danseurs !

FÉLIX.

Mieux que cela, mon cher oncle : surcroît de bonheur, de gaieté !

CÉLINE.

Comment ?...

FÉLIX.

Il est arrivé...

CÉLINE.

Qui donc ?

FÉLIX.

Ce peintre aimable...

DE VERSAC.

L'élève d'Isabey ?...

CÉLINE.

M. Duvernis ?...

FÉLIX.

Lui-même.

DE VERSAC.

Pas possible... j'ai encore là la lettre par laquelle il s'excuse de ne pouvoir venir...

FÉLIX.

Il avait bien ses raisons... lorsqu'on arrive dans une maison où l'on n'est ni connu ni attendu... c'est bien plus commode pour les mystifications...

DE VERSAC.

C'est juste, et on dit qu'il y excelle...

CÉLINE.

Alors... il ne faut pas en parler aux autres personnes... pour que nous puissions nous amuser de leur surprise...

DE VERSAC.

Et où est-il dans ce moment ?...

FÉLIX.

A s'habiller. . dans la chambre verte.

CÉLINE.

Et mon petit sapajou qui est là, s'il allait l'effaroucher !

DE VERSAC.

N'aie donc pas peur... (A Félix.) Et dis-moi, qu'est-ce qu'il compte faire... par quelle charge veut-il commencer ?...

FÉLIX.

Il ne sait pas trop encore... moi j'ai bien une idée... ce serait de lui conseiller de faire l'imbécile...

DE VERSAC.

Eh bien! mon ami, j'y pensais... il n'y a rien de plus amusant...

AIR du vaudeville de La Somnambule.

J'aime les gens qui font les imbéciles,
Car ce talent me semble un don du ciel;
J'en ai connu vraiment de fort habiles,
Dont j'enviais le naturel.
Quand j'en rencontre, aussi je les seconde;
Je leur fournis même de bons lazzis,
Et j'en ai vu réussir dans le monde
Avec des mots qu'ils m'avaient pris.

Ainsi, c'est convenu, Félix... dis-lui de faire l'imbécile.

FÉLIX.

Oui, mon oncle... (A part.) Je ne lui dirai rien du tout...

COQUART, en dehors, criant de toutes ses forces.

Au secours... au secours!

FÉLIX.

Ah! mon Dieu, quel est ce bruit?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; COQUART.

TOUTES LES DAMES.

Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc?

(La porte à gauche s'ouvre et Coquart s'élance à moitié habillé; il est coiffé, a son habit sur le bras, et porte, autour du cou, une serviette à barbe.)

COQUART.

Au secours! au secours, arrêtez!...

FÉLIX, bas à de Versac.

C'est lui-même.

DE VERSAC, se frottant les mains.

Voilà que ça commence.

COQUART.

Peht! peht!... oh! la... la maudite bête... le vilain animal. (Regardant autour de lui et apercevant de Versac.) Ah! mon Dieu... monsieur... je ne vous voyais pas... non plus que ces dames... (Se dépêchant d'arracher sa serviette et de passer son habit.) Dans quel état me voilà... pour ma présentation... (A Félix.) C'est le maître de la maison, n'est-ce pas... l'habit bleu... avec des ailes de pigeon... (A de Versac.) Monsieur, certainement... je vous demande pardon... de faire ainsi ma première entrée.

DE VERSAC.

Du tout... du tout... mon cher, c'est bien plus dramatique...

COQUART.

Dramatique si vous voulez, parce que... (Se retournant et regardant autour de lui.) Ah! mon Dieu, voilà-t-il des lumières!

DE VERSAC, bas à Félix.

Tu l'as donc prévenu?

FÉLIX.

Oui, mon oncle... il est dans son rôle...

COQUART.

Imaginez-vous, mon cher monsieur, que j'étais dans la chambre ici près, et je venais de finir ma barbe... lorsqu'un de ces animaux folâtres et imitateurs qu'on appelle, je crois, sapajou, et qui depuis quelques instants était dans un coin de la chambre à me regarder... saute tout à coup sur mes rasoirs... et s'élance sur moi.

DE VERSAC, en riant.

Vraiment!...

COQUART.

Cela vous fait rire... c'est que cela m'a joliment fait peur... parce qu'il n'avait pas la moindre notion et qu'il s'y prenait très-mal... avec cela une obstination! il voulait absolument me raser... moi je ne voulais pas, je l'étais... de là, une lutte opiniâtre... Je le prends par le cou et veux le jeter par terre... mais il s'arrête à moitié chemin, (Mettant la main sur sa hanche.) et me mord... Ah!... c'est ce qui m'a fait crier comme vous l'avez entendu... j'ai cru qu'il avait emporté la pièce...

DE VERSAC.

L'histoire est charmante, et je vous en fais compliment.

COQUART.

Il n'y a pas de quoi, car maintenant, j'ai bien une autre peur...

FÉLIX.

Laquelle?

COQUART.

Je crains que cela ne nuise au fini de ma danse... parce que, voyez-vous, dès que je veux faire un pas... ça me répond...

(Il essaie de marcher et fait quelques contorsions.)

DE VERSAC.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Ah! la démarche est admirable!
Je vous en prie, encore un peu!

COQUART, allant à lui.

Comment! encore?

DE VERSAC.

Inimitable!

COQUART.

Je ne plaisante pas, morbleu! (*Bis.*)
Cela me fait un mal horrible.

TOUTES LES DAMES, riant.

Bravo! divin!... ah! c'est au mieux!

COQUART.

C'est étonnant comme en ces lieux
Les femmes ont le cœur sensible!

DE VERSAC.

De grâce... ne dites rien... il y a là-dedans des dames qui ne vous connaissent pas... il faut recommencer pour elles...

COQUART.

Je suis bien votre serviteur.

DE VERSAC.

Allons... je vous en prie... faites-leur celle-là!

COQUART.

Comment celle-là?

DE VERSAC.

A moins que vous n'en aimiez mieux une autre... car vous en avez peut-être pour le bal...

COQUART.

Pour le bal?...

DE VERSAC.

Oui... vous nous avez préparé quelque chose...

COQUART.

Parbleu!... je suis toujours prêt... et vous allez en voir de belles... (Montrant Félix.) J'ai déjà prévenu monsieur, mais j'aimerais mieux avant... commencer par quelque chose de... Est-ce que vous n'avez pas ici... des petits gâteaux...

DE VERSAC.

Si vraiment... est-ce que vous voulez faire quelque chose avec des petits gâteaux?

COQUART.

Mais sans doute.

DE VERSAC.

On va vous en donner... (Aux autres personnages.) Il va nous faire la charge des petits gâteaux... (A Coquart.) Par exemple, je ne sais pas si vous pourrez avec ceux-là... ils sont un peu gros peut-être.

COQUART.

Avec ceux-là ou avec d'autres, ça m'est égal, pour ce que j'en veux faire.

DE VERSAC.

Eh bien! vous trouverez tout cela dans la salle à manger.

COQUART.

Je l'aime mieux... parce que c'est plus commode... je vais m'y installer.

CÉLINE.

Nous vous suivons.

COQUART.

En vérité... mademoiselle! c'est trop d'honneur.

CÉLINE.

Non... je veux vous voir et être bien placée.

LES AUTRES DAMES.

Et moi aussi... et moi aussi.

COQUART.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Voilà des dames fort honnêtes.
Ah ! c'est trop de bonté, vraiment.

CÉLINE.

A chaque instant, nouvelles fêtes!
Vous êtes un homme charmant.

COQUART, à part.

Ah! mon succès est étonnant!

DE VERSAC.

C'est un charme, c'est un délire,
Dès qu'il ouvre la bouche enfin,
Cela suffit pour mettre en train.

COQUART, faisant le signe de manger.

Eh bien! alors vous allez rire.

TOUS.

Ah! pour le coup, nous allons rire.

COQUART, présentant la main à Céline.

Belle dame... voulez-vous permettre?...

DE VERSAC.

Gardez-moi aussi une place.

FÉLIX, à son oncle, en sortant.

Hein! qu'est-ce que je vous disais!

DE VERSAC.

Délicieux! mon cher, délicieux! tâche seulement qu'il ne se ralentisse pas... que les farces se succèdent.

FÉLIX.

Soyez tranquille... Vous en verrez bien d'autres...

SCÈNE VIII.

DE VERSAC, seul, appelant.

Dubois... Dubois!... (A lui-même.) Est-on heureux d'avoir de l'esprit comme cela... c'est un talent d'imitation admirable... et il est bête jusqu'au bout des doigts... (Appelant.) Dubois!... (Un valet paraît.) Faites toujours servir les viandes froides... et dites au cuisinier d'être prêt dans une heure... Courons vite rejoindre...

SCÈNE IX.

DE VERSAC, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, le retenant.

Ah! monsieur, de grâce, un seul mot.

DE VERSAC.

C'est vous, monsieur Édouard ; est-ce que vous ne dansez pas?...

ÉDOUARD.

Si vraiment... Mais ce que vient de me dire madame de Solange est-il possible... vous attendez un prétendu?

DE VERSAC.

Oui, mon ami... mais nous parlerons de cela dans un autre moment...

ÉDOUARD.

Après la parole que vous m'aviez donnée! lorsque j'ai obtenu enfin le grade que je désirais...

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quand j'accours ici plein d'espoir!

DE VERSAC, embarrassé.

Mais permettez donc, mon cher hôte,
Moi je ne pouvais pas prévoir...
Aussi, morbleu! c'est votre faute!
Vous revenez après deux ans
Encor plus fidèle et plus tendre...
Voilà, mon cher, des accidents
Auxquels on ne peut pas s'attendre.

D'ailleurs, nous verrons demain... ce n'est pas dans un bal que l'on peut traiter des affaires sérieuses... La! entendez-vous... je suis sûr qu'ils s'amusent, et je n'y suis pas... Tenez, mon ami... vous êtes un brave garçon... que j'es-

time... que j'aime... qui êtes le premier en date... trouvez un moyen de me dégager avec M. Coquart de Beauvoisin, notre prétendu... et alors... (Entendant rire en dehors.) La! vous m'aurez fait perdre celle-là... il aura encore fait des siennes.

(Il sort en riant.)

ÉDOUARD.

Impossible de parler raison avec de pareilles gens... je ne sais ce qu'ils ont aujourd'hui... ils ont tous perdu la tête...

SCÈNE X.

ÉDOUARD, DE VERSAC, rentrant avec CÉLINE.

CÉLINE.

Ah! mon père, vous ne savez pas... ah!

DE VERSAC.

Non... mais c'est égal, je ris de confiance... ah! ah! ah!

(Ils rient tous les deux.)

CÉLINE.

Ah! monsieur Édouard, on vous appelle... madame de Solange vous attend pour cette contredanse.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu... c'est vrai, je l'ai invitée.

CÉLINE.

AIR de la contredanse de *La Leçon de danse*.

C'est le signal,
Oui, la danse
Commence.

ÉDOUARD.

Quoi! le signal!
O contretemps fatal!
(A de Versac.)
Si mon rival

Obtient la préférence,
A ce rival
Je prépare le bal.
Ne soyez pas sourd
A mon amour,
A ma prière!

DE VERSAC, impatienté.

Mais de votre amour
Nous parlerons un autre jour.

ÉDOUARD, à de Versac.

Cédez à mes vœux,
Soyez mon appui tutélaire
Ou bien à vos yeux...
(Regardant la salle de bal.)
Grands dieux!
Qu'entends-je?... en avant-deux!
(Il revient près de Versac.)

CÉLINE.

Courez donc, monsieur...

ÉDOUARD.

J'y suis, mademoiselle...
(A de Versac.)
Oui, votre rigueur
Nous portera malheur.
Songez que je dois
Lui brûler la cervelle,
Et si je le vois...
(Se retournant du côté du bal.)
Ciel! l'allemande à trois!

(On entend appeller en dehors.)
Édouard, Édouard !...

Ensemble.

DE VERSAC.

C'est le signal,
Courez donc à la danse,

C'est le signal,
Le retard est fatal.
Quoi! dans un bal
Parle-t-on de constance,
De son rival
Et d'amour conjugal!

ÉDOUARD.

C'est le signal,
Je retourne à la danse,
C'est le signal,
Quel contretemps fatal!
Si mon rival
Obtient la préférence,
A ce rival
Je prépare le bal.

SCÈNE XI.

DE VERSAC, CÉLINE.

DE VERSAC, *riant toujours.*

Ah! ah! ah!... Eh bien! ma chère amie, tu disais donc... notre homme...

CÉLINE.

Délicieux... si vous l'aviez vu danser avec moi, l'air gauche... et à prétention... la tête dans les épaules... les bras arrondis... et des entrechats qui se terminaient toujours dans les jambes de ses voisins... il a déjà eu deux ou trois disputes avec des personnes qui n'étaient pas dans le secret...

DE VERSAC.

Vais-je me moquer d'eux!

CÉLINE.

Mais le meilleur, c'est que dans un moment où il feignait d'exécuter un entrechat couché, dans le genre aérien... il a eu l'air de se laisser tomber... il s'est retenu d'une main à

un buffet... de l'autre à un vase, et tout cela a roulé sur lui en se brisant en éclats... Ah! ah! ah!... Par exemple, je ne sais pas comment il peut produire ces effets-là, mais on jurerait qu'il a là une bosse... ceux qui n'étaient pas prévenus avaient une frayeur... et j'ai vu le moment où, sans nos éclats de rire... ils allaient à son secours... mais nous n'avons pas pu y tenir... tout cela est d'un naturel, d'une vérité... Ah! mon père... il n'y a pas de doutes, ce doit être le plus fort de Paris.

DE VERSAC.

Et je n'étais pas là!... Et dis-moi, sa charge des petits gâteaux?...

CÉLINE.

Unique... une mystification délicieuse!... il entre dans la salle à manger... et, en présence de nous toutes qui étions à le regarder... il prend l'un après l'autre des gâteaux et les mange... nous attendions toujours... il se met à table... et en fait autant de presque tout le souper... et après, il se lève d'un grand sang-froid... en nous disant : Mesdames, c'est fini... Eh! le voilà lui-même, on nous l'amène...

(Ritournelle du chœur.)

CHŒUR.

AIR du vaudeville du Bouquet du Roi.

Ah! c'est un homme charmant!
Dieux! quel délire
Il inspire!
Ah! c'est un homme charmant;
Quel esprit vif et piquant!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; FÉLIX, COQUART, et LES AUTRES DAMES.

DE VERSAC.

Eh bien!... mon cher ami, le souper était-il bon?...

COQUART.

Mais, j'en ai pris un échantillon... qui m'a donné une excellente opinion du reste...

FÉLIX.

Ah ! vous appelez cela un échantillon...

AIR du vaudeville de Vadé à la Grenouillère.

Par deux perdreaux, par un faisan,
Sa verve est à peine échauffée,
Que son appétit renaissant
Entame une dinde truffée.
Le mardi gras en ce moment
Finissait... ô douleur extrême !
Minuit sonnait, et cependant
Mangeant toujours, voilà comment
Il a commencé le carême.

COQUART.

Taisez-vous donc...

FÉLIX.

Pourquoi donc ? il vaut mieux que nous racontons vos exploits à M. de Versac.

COQUART, faisant un saut.

M. de Versac ?... qu'est-ce que vous dites ?

CÉLINE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc...

COQUART.

M. de Versac !... Comment ! c'est ça, M. de Versac ?

CÉLINE.

Sans doute.

COQUART.

C'est ici son château ?...

DE VERSAC.

Apparemment...

COQUART.

Oh ! par exemple...

DE VERSAC, bas aux autres.

Chut... chut... encore une qu'il nous prépare, vous allez voir...

(Tout le monde se rapproche.)

COQUART.

Eh bien !... dites donc, vous ne vous y attendiez pas, ni moi non plus... c'est moi, Coquart de Beauvoisin, le prétendu...

TOUS.

Coquart !...

DE VERSAC, se roulant sur un fauteuil.

Ah ! ah ! ah ! Coquart mon gendre, j'en étais sûr... celui-là est du meilleur goût... enchanté, mon cher !...

COQUART.

Et moi donc... voilà cinq jours que je roule dans la patache... j'ai là dans ma valise une lettre de maman que je vais vous chercher.

DE VERSAC, riant.

C'est inutile... je vous crois sur parole !... le plus singulier, c'est que voilà l'idée que je me faisais de mon gendre... on m'avait assuré qu'il avait l'air bête...

COQUART, à part.

Eh bien ! par exemple, voilà qui est joliment malhonnête, pourquoi me dit-il donc cela ?

DE VERSAC.

C'est égal, soyez le bienvenu, mon gendre... Ah ! et ma fille que j'oubliais de vous présenter...

COQUART.

Votre fille !... Dieux... pas encore, pas encore... (Fouillant dans sa poche.) Attendez que j'y sois...

DE VERSAC.

Eh bien!... mon cher ami, qu'est-ce que vous cherchez donc ?

COQUART.

Pardi ! mon compliment... pour ma future... que j'ai composé.

DE VERSAC.

Un compliment de vous !... Voyons, voyons cela... (Bas aux autres.) Le morceau sera curieux.

COQUART.

Ah bien ! oui... mais c'est que je n'ai pas encore eu le temps de l'apprendre par cœur... et si ça vous est égal... j'aimerais mieux le lire...

DE VERSAC.

Certainement, ce sera bien plus drôle.

COQUART, déployant un papier.

« Mademoiselle... »

CÉLINE, bas et riant dans son mouchoir.

Je ne pourrai jamais garder mon sérieux...

COQUART.

« Mademoiselle... »

DE VERSAC.

Silence, mesdames !...

COQUART, lisant.

« Mademoiselle... » (S'interrompant.) Un peu de silence, mesdames... ce n'est pas tout à fait de moi, mais j'ai lu de bons auteurs... (Il lit :) « A l'aspect de la vierge du monastère... »

DE VERSAC.

Il n'y a pas ici de monastère.

COQUART.

« A l'aspect de la vierge de la vallée... »

DE VERSAC.

Il n'y a ici que des montagnes.

COQUART.

Eh bien !... « A l'aspect de la vierge du mont sauvage, » et que cela finisse !... « le commis voyageur de l'hyménée, « l'homme des pataches, l'homme des cahots, l'homme de « l'ornière... » (S'arrêtant.) Toujours trois, c'est de rigueur... quelquefois plus... jamais moins... « l'homme des pataches « sent rafraîchir son cœur par la brise de la mélancolie, et « jusqu'aux sources de l'existence, il voit rétrograder son « âme, comme l'écrevisse du désert. Son âme... » (S'arrêtant.) Un instant, mesdames, qu'est-ce que son âme ?... (Lisant.) « C'est la ravine desséchée où s'est écoulé le torrent des pre- « miers âges, et qui, tempérée maintenant par la froide rai- « son et les glaçons de l'hyménée, va se trouver prise indé- « finiment, sauf le dégel des passions, précurseur de la « débâcle. Pour copie conforme, *signé :* COQUART DE BEAU- « VOISIN. »

CÉLINE, riant.

Ah ! ah !

COQUART, surpris.

Eh bien !... elle rit, ma future... comme elle prend cela gaiement...

CÉLINE.

C'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, c'est charmant.

COQUART.

N'est-ce pas ?

CÉLINE.

Ah ! c'est bête...

COQUART.

Comment ! c'est bête...

DE VERSAC.

Et d'autant mieux que j'ai déjà reçu de mon gendre une lettre qui est presque dans ce style-là.

COQUART.

Cela vous étonne...

DE VERSAC.

Du tout... parce que les Coquarts... voyez-vous, sont de très-braves gens... mais n'ont jamais eu grand esprit...

COQUART, à part.

Par exemple... je ne conçois pas que le beau-père, qui a de l'usage, vienne dire en face des choses comme celles-là... c'est la seule fois... (Haut.) Il me semble cependant que j'ai fait mes preuves... et que ce compliment-là suffirait... je m'en rapporte à la société...

TOUS, l'entourant en riant.

Vous avez raison... charmant! charmant...

COQUART, à part.

C'est unique... ils me font tous des compliments et ils ont l'air de me rire au nez...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Eh bien! mesdames, on danse l'anglaise... est-ce que vous ne venez pas?

CÉLINE.

Si, vraiment!... Monsieur Coquart de Beauvoisin... me fera-t-il l'honneur d'être mon partner?...

COQUART.

Pas dans le moment... ma future... ma dernière contredanse m'a un peu fatigué...

ÉDOUARD, surpris.

Comment! il serait possible! c'est là M. Coquart de Beauvoisin!...

COQUART.

Lui-même... monsieur.

ÉDOUARD.

Vous êtes le prétendu qu'on attend?

COQUART.

En propre original...

ÉDOUARD.

Et vous venez pour épouser?

COQUART, chantant.

Si vous voulez bien le permettre...

ÉDOUARD.

A merveille, monsieur; mais puisque vous ne dansez pas, j'aurais deux mots à vous dire.

COQUART.

A moi, monsieur?

ÉDOUARD.

A vous-même et en particulier.

DE VERSAC, à ceux qui l'entourent.

Oh! je devine! la scène va être délicieuse... dites donc... Édouard qui croit que c'est réellement le prétendu... il va être mystifié d'importance... ne lui dites rien et écoutons ici près... ce sera charmant... (Bas à Coquart.) A merveille... ne le ménagez pas... il est en bonnes mains...

COQUART.

Comment! que je ne le ménage pas...

DE VERSAC.

Oui... nous allons joliment rire... allez aussi loin que vous voudrez! avec lui, il n'y a pas de mal... (Haut.) Messieurs, nous vous laissons...

(Ils font semblant de sortir par le fond et entrent dans le cabinet qui est à gauche.)

SCÈNE XIV.

COQUART, ÉDOUARD.

COQUART, *à part.*

Le diable m'emporte si je sais ce que cela veut dire !

ÉDOUARD.

Monsieur, à ce qu'il paraît, est décidé à épouser...

COQUART.

Comme vous dites...

ÉDOUARD.

Je suppose alors... que monsieur a fait ses réflexions?

COQUART.

Des réflexions...

ÉDOUARD.

Oui !

COQUART.

Mais... ça... et mon compliment, je n'ai fait que cela en route.

ÉDOUARD.

Alors, monsieur, puisque c'est votre dernier mot, voici le mien : j'aime aussi mademoiselle Céline.

COQUART.

Comment ! monsieur?

ÉDOUARD.

Je vous prie de m'écouter : M. de Versac m'a permis d'aspirer à la main de sa fille, si je pouvais retirer de vous la parole qu'il vous a donnée. Je viens donc, amicalement et en douceur, vous prier de vouloir bien me la rendre, et de m'écrire seulement un petit mot de renonciation...

COQUART.

Eh bien! par exemple... voilà une proposition... qu'est-ce que c'est donc que cela? Je vous déclare, monsieur, que je refuse positivement et en douceur... non pas que je tienne à cette alliance, car je trouve que le père est un imbécile qui veut faire de l'esprit et qui ne dit que des bêtises... et la fille une mijaurée qui ne vous écoute pas ou qui vous rit au nez... et je me soucie de toute la famille autant que de cela... mais ma mère veut que j'épouse, je ne suis venu que pour cela, et je ne sortirai d'ici que marié... dans toute la force du terme.

ÉDOUARD.

En ce cas, monsieur, vous m'entendez...

AIR des Visitandines.

Pour parler ici sans détour,
Il faut ou ma vie ou la vôtre.

COQUART.

Quoi! perdre ma femme ou le jour?
Je refuse net l'un et l'autre.
Je sais ce que l'honneur m'enjoint;
Mais périr d'un coup héroïque,
Ou comme époux être... non point,
Je ne veux pas jusqu'à ce point
Donner dans le romantique.

ÉDOUARD.

N'importe, monsieur, sortons.

COQUART.

Je vous ferai observer que je ne peux pas, je suis en bas de soie.

ÉDOUARD.

Le costume n'y fait rien, et vous vous battrez.

COQUART.

Je ne me battrai pas... c'est connu d'ailleurs, je ne me bats jamais.

ÉDOUARD.

Par lâcheté...

COQUART.

Non, monsieur, par raison de santé... cela m'est défendu par les médecins...

SCÈNE XV.

Les mêmes ; DE VERSAC et quelques Dames, sortant du cabinet qui est à gauche.

DE VERSAC, riant.

Ma foi... je n'y tiens plus.

COQUART.

Dieux! le beau-père! comment! vous étiez là?... (A part.) J'ai peur d'avoir lâché une phrase insidieuse.

DE VERSAC.

Oui, et j'ai tout entendu... le beau-père qui est un imbécile... et la fille une mijaurée... c'est charmant et vous venez, mon cher Édouard, de nous donner à vos dépens la scène la plus risible...

ÉDOUARD.

Comment! monsieur... que signifie?...

DE VERSAC, montrant Coquart.

Qu'il s'est montré à merveille et, quelque idée que nous eussions de lui... nous ne pouvions pas nous attendre à cela...

ÉDOUARD.

Eh bien! alors, vous n'êtes pas difficile.

COQUART, à part.

C'est assez vrai... moi qui avais peur qu'il ne fût scandalisé.

ÉDOUARD.

Mais n'importe... que vous nous ayez entendus ou non... monsieur va signer la renonciation que je lui demande... ou il ne mourra que de ma main.

DE VERSAC, riant.

Encore... il va recommencer... (Bas.) Écoutez-moi, mon cher Édouard, les choses vont trop loin et il est temps de vous prévenir que l'on se moque de vous...

ÉDOUARD.

Comment?

DE VERSAC.

Oui... ce n'est pas le prétendu! c'est M. Duvernis, un peintre célèbre... et un fameux mystificateur dont vous avez peut-être entendu parler à Paris.

ÉDOUARD.

Il serait possible... j'ai été dupe à ce point...

DE VERSAC.

Taisez-vous, et n'en dites rien... vous ne serez pas ce soir le seul attrapé... j'ai fait réparer la brèche que monsieur avait faite au souper... et nous allons nous mettre à table... c'est là que vous en verrez bien d'autres...

COQUART, à part.

Il paraît que le beau-père lui fait entendre raison...

UN VALET, annonçant.

Ces dames sont servies...

DE VERSAC.

Allons, mesdames... passons dans la salle à manger... Vous venez, mon cher Édouard?

ÉDOUARD.

Oui monsieur... je vous suis...

(Toutes les dames vont pour sortir; Édouard retient Coquart qui est le dernier et le ramène sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XVI.

ÉDOUARD, COQUART.

ÉDOUARD.

Un mot, monsieur, s'il vous plaît...

COQUART.

Comment ! encore ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur.

COQUART, *à part.*

Ah çà ! il a toujours à me parler, est-il bavard !

ÉDOUARD.

Je sais la vérité, monsieur... je vois que tout à l'heure j'ai été votre dupe, votre plastron.

COQUART.

Je ne vois pas cela comme vous... mais enfin, si vous le voulez...

ÉDOUARD.

Oui, monsieur... il est impossible d'être mystifié d'une manière plus sanglante... d'être traité plus cruellement que je ne l'ai été par vous... et je vous crois trop galant homme pour ne pas m'en rendre raison.

COQUART, *tremblant.*

Certainement, monsieur, je ne demande pas mieux que de vous la rendre.

ÉDOUARD.

Encore un mot piquant.

COQUART.

Du tout, monsieur ; mais pourquoi cette dispute ?

ÉDOUARD.

Parce que vous ne cessez pas de faire de l'esprit à mes dépens.

COQUART.

Par exemple... si on peut dire... il me cherche une querelle d'Allemand.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, je ne vous quitterai pas que je ne sois vengé, et qu'un de nous ne soit resté sur la place.

COQUART.

Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi... et ils sont tous à souper... personne ne peut venir à mon secours... (Tremblant, à voix basse.) Monsieur, puisqu'il le faut absolument... (Montrant une table.) je vous prie d'attendre un instant.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

COQUART, écrivant.

Je suis à vous.

ÉDOUARD.

Finirez-vous bientôt... monsieur ?

COQUART.

Voilà, monsieur, (Lui donnant le papier.) voilà ce que vous m'avez demandé.

ÉDOUARD lisant.

« Je renonce à la main de mademoiselle de Versac. — *signé :* Coquart de Beauvoisin. » (Parlant.) Oser encore recommencer cette plaisanterie !

COQUART.

Oui, monsieur... je suis un Coquart.

ÉDOUARD.

Monsieur... craignez de me pousser à bout...

(Il le prend à la gorge.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : Finissez donc, monsieur le militaire. (*Félix.*)

COQUART.

Finissez donc, c'est un accès de rage.

ÉDOUARD.

Allons, monsieur, un accès de courage!

SCÈNE XVII.

Les mêmes ; FÉLIX.

FÉLIX.

Mais d'où vient donc tout ce tapage ?

ÉDOUARD.

C'est monsieur qui m'outrage,

COQUART.

J'enrage... j'enrage !
C'est plutôt moi qu'on étranglait,
J'ai pourtant fait ce qu'il voulait.

ÉDOUARD.

Vous l'entendez ; mais à présent,
Il veut faire encor le plaisant.
Monsieur pousse la raillerie
Jusqu'à me signer cet aveu.

FÉLIX.

Donnez ce papier, je vous prie.
(Le regardant.)
Oui, vraiment, ce n'est pas un jeu.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; DE VERSAC, CÉLINE, TOUT LE MONDE.

(Suite de l'air.)

FÉLIX.

Venez, venez, l'excellente aventure !

CÉLINE, à son père.

Daignez m'entendre... ah ! je vous en conjure.

ÉDOUARD.

Pour moi, je jure
De venger mon injure.

COQUART.

A-t-il la tête dure !

Ensemble.

CÉLINE, FÉLIX, ÉDOUARD, à de Versac.

Vous pouvez faire des heureux.
Ah ! daignez vous rendre à nos vœux.

COQUART, à de Versac.

Sauvez-moi de ce furieux,
C'est là le plus cher de mes vœux.

DE VERSAC.

Je voudrais tous vous voir heureux,
Voilà le plus cher de mes vœux.

Mais, mes enfants, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit ce matin : les choses sont toujours dans le même état, et tant que M. de Beauvoisin ne m'aura pas rendu sa parole...

COQUART.

Eh bien ! il n'y a pas besoin de tant disputer : je vous la rends... et que cela finisse...

EDOUARD.

Encore, monsieur...

DE VERSAC, à Coquart.

Oui, mon cher, en voilà assez...

COQUART.

Puisque je vous donne mon consentement, ou plutôt que je l'ai déjà donné...

DE VERSAC.

C'est bon... c'est bon ! on ne vous le demande pas.

COQUART.

C'est égal, si je veux le donner... j'en suis le maître, je le donne et j'unis ces enfants...

DE VERSAC, à part.

Ah ! mais... il n'a pas de tact, ce monsieur... que diable, les meilleures plaisanteries doivent avoir un terme... (A Coquart.) C'est très-bien, mon cher... votre petite scène était fort agréable... mais nous parlons maintenant d'affaires de famille.

COQUART.

Eh bien !... et moi, de quoi est-ce donc que je parle ? (A part.) car vraiment, il est impossible d'avoir la conception plus ingrate...

FÉLIX, à de Versac.

Puisque vous ne voulez pas entendre monsieur, peut-être bien voudrez-vous le lire, et voilà un papier qui vous est adressé.

DE VERSAC.

Que vois-je ? l'écriture de Coquart... il serait possible... il donne son consentement !...

COQUART.

Faites donc l'étonné ! puisque je vous le dis.

DE VERSAC.

Et comment ce papier est-il donc arrivé ?...

COQUART.

Parbleu ! je viens de l'écrire à main levée... en majuscules... c'est un peu tremblé... à cause de la position où j'étais, mais c'est égal...

DE VERSAC.

Comment ! vous seriez réellement M. Coquart !

COQUART.

Oui, monsieur, et je n'ai jamais cessé de l'être... Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc avec leur air étonné ? voilà au moins trois heures que vous le savez...

DE VERSAC.

Il serait possible !... De sorte que tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez dit, c'était sérieusement ?

COQUART.

Oui, monsieur, je ne plaisante jamais...

DE VERSAC, lui tournant le dos, à Édouard et à Céline.

Mes enfants... je vous unis !

COQUART.

La ! il ne fait que répéter ce que j'ai dit... Ah çà ! voyons, pour qui me preniez-vous donc ?...

FÉLIX.

Pour un peintre aimable que nous attendions... un homme d'esprit...

COQUART.

Un homme d'esprit... dieux ! ont-ils été mystifiés !...

(On entend crier en dehors : En route.)

FÉLIX.

Il est cinq heures du matin, c'est le conducteur de la diligence ; messieurs, au carnaval prochain.

(On entend des coups de fouet. — Les jeunes gens tenant à la main leurs paquets qu'on vient de leur apporter.)

VAUDEVILLE.

AIR : Montagne, montagne. (AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

DE VERSAC, FÉLIX, CÉLINE.

En route, (*Bis.*)
Sans doute
Ailleurs on vous attend.
En route (*Bis.*)
Partez gaîment.

LES JEUNES GENS.

En route, (*Bis.*)
Sans doute
Ailleurs on nous attend.
En route (*Bis.*)
Partons gaîment.

DE VERSAC.

Disons aux sots qui nous ennuient,
Aux méchants qui nous calomnient,
Disons aux flatteurs assidus,
Aux intrigants, aux parvenus,
Et surtout aux abus :

En route, (*Bis.*) etc.

TOUS.

En route, (*Bis.*) etc.

FÉLIX.

Quoi qu'on dise de la jeunesse,
Moi je la vois prête sans cesse
A mettre le temps à profit,
Dès que le plaisir lui sourit
Ou que l'honneur lui dit :

En route, (*Bis.*) etc.

TOUS.

En route, (*Bis.*) etc.

COQUART.

Je vois, quoi qu'en dise ma mère,

Que je mourrai célibataire...
Pour épouser j'arrive exprès,
Et chacun, charmé de mes traits,
Me dit une heure après :

En route, (*Bis.*) etc.

TOUS.

En route, (*Bis.*) etc.

CÉLINE, au public.

Messieurs, sans un peu d'indulgence
Aujourd'hui notre diligence
Pourrait bien rester en chemin ;
Mais donnez-nous un coup de main
Et nous dirons soudain :

En route, (*Bis.*)
Ne redoutons nul accident,
En route, (*Bis.*)
Partons gaiment.

TOUS.

En route, (*Bis.*) etc.



MÉMOIRES

D'UN

COLONEL DE HUSSARDS

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. — 21 Février 1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE DE MONTEMART.	MM. GONTIER.
MATHILDE, femme de Gustave.	Mmes GRÉVEDON.
LÉON, sous-lieutenant	FLEURIET.

[En province.



MÉMOIRES

D'UN

COLONEL DE HUSSARDS

L'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. — Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée ; sur le second plan, la porte d'entrée. Au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers. A gauche, sur le premier plan, une porte secrète ; sur le second plan, une lucarne élevée et grillée ; et, auprès de la fenêtre du fond, une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, en négligé de prison, assis devant une table, et regardant sa montre.

La journée ne finira pas ! Cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq : ces horloges de prison, ça retarde toujours ! (Il se lève.) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse que d'être en prison ; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait

à tout... Heureusement me voilà au huitième et dernier jour, c'est demain que je retournerai à Paris, que je reverrai ma femme ! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée ! Allons ! allons ! encore un peu de patience. (Se promenant.) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici là ? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation ; je me suis méthodiquement promené en long et en large ; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille ; j'ai chanté tous mes airs d'opéra-comique ; j'ai pensé à ma femme... il fallait bien s'occuper ! Mais à présent à qui vais-je penser ? (S'approchant de la lucarne à gauche.) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère ? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique ? (Agitant son mouchoir à la croisée.) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (Criant.) Bonjour, camarade ! ça vous va-t-il bien ? (Écoutant comme si on lui répondait.) Ah ! vous vous ennuyez ! Moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (Écoutant.) Qui je suis ?... Gustave de Montemart, colonel du sixième de hussards. Et vous ? Hein ?... A peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (Quittant la croisée.) Tiens ! Léon ; eh ! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire : un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah ! c'est lui qui est en prison ? à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah ! le voilà qui revient. (Retournant à la fenêtre et écoutant.) Hein ! vous voudriez me parler ? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (Criant.) Bonjour, monsieur Doucet ! (Écoutant.) Si j'ai été content ? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander : voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite ? (Écoutant.) Comment ! si on m'entendait ! (Criant de toutes ses forces.) Eh ! qui voulez-vous qui m'entende ? votre conscience ? (A part.) Oh ! bien alors, j'y suis.

(Tirant sa bourse.)

Air du Bouffe et le Tailleur.

Allons, la place va se rendre ;
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(Lui jetant la bourse.)

A vous !... c'est ça ; la conscience ne dit plus rien : je savais bien que je la ferais taire. (A Léon.) Camarade, on va vous ouvrir. (Revenant sur le devant du théâtre.) Ma foi, je suis charmé de la rencontre ; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pourquoi il veut me parler ; sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant ; je le vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux ! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà-t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh ! le voici.

(On entend tirer les verrous de la porte à droite.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON.

Ah ! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE.

Je n'ai qu'un regret : c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON.

Je vous remercie de votre obligeance. Comment ! voilà huit jours que vous êtes ici ?

GUSTAVE.

Ah ! mon Dieu, oui ; je ne suis jamais resté aussi longtemps dans le même endroit.

LÉON.

Vous mettre en prison, après la conduite que vous avez tenue ! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué !

GUSTAVE.

N'est-ce pas ? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié : « *En avant !* » Le diable m'emporte si je m'en souviens, je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé : cela m'a valu la croix d'officier, et huit jours de prison.

LÉON.

Quand serai-je aussi heureux !

GUSTAVE.

Eh ! mais cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON.

Oui, colonel ; c'est que... je vous prie de ne me plus parler de cette affaire-là ; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaye à mes dépens ; j'ai

entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries, et même des calembours.

GUSTAVE.

Des calembours, ah ! c'est trop fort !

LÉON.

L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones*)

Jugez un peu quelle équipée!
A l'un des deux il a fallu d'abord
Donner, monsieur, un coup d'épée
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE.

Mais, c'est un diable que ce petit garçon-là ! Allons, allons, il ira bien... Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus ; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne !

LÉON.

Oh ! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE.

Qui vous l'avait donné.

LÉON.

A peu près. C'est la seule faveur que j'aie reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE.

De la constance ! qu'est-ce que c'est que cela ? Oh ! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON.

J'ai donc eu tort ?

GUSTAVE.

Parbleu ! voilà une question !... Écoutez, voulez-vous me croire ?

LÉON.

Oh ! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE.

A la bonne heure ! (A part.) Au fait, il peut aller ; et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (Haut.) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement ; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes ; moi, je vous parle comme à mon fils.

LÉON.

Je comprends bien ; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, d'un air de confidence.

Elle est donc bien jolie ?

LÉON.

Si vous l'aviez vue, comme moi ! un son de voix (Mettant la main sur son cœur.) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, souriant.

Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes ? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON.

Oui ; mais l'une était un bal.

GUSTAVE.

C'est juste, cela doit compter double ; et vous avez bien avancé vos affaires ?

LÉON.

Oh ! oui : ce jour-là j'ai été bien hardi ; je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE.

Diable ! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre ?

LÉON.

Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE.

Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux ; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez ?

LÉON.

J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu ; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme ; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel ?

GUSTAVE.

Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires !

LÉON.

Comment ! vos Mémoires ?

GUSTAVE.

Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle ; un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON.

Eh bien ! pendant que vous étiez en prison ?

GUSTAVE.

Oh ! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (Montrant la table.) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse, ou Mémoires d'un colonel de hussards*. Mais à chaque instant on est distrait... Eh ! parbleu ! une superbe occasion qui se présente ! Pour combien de temps êtes-vous en prison ?

LÉON.

Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE.

A merveille, vous resterez la nuit ici ; après le souper, je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires ; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruire.

LÉON.

Mais, colonel...

GUSTAVE.

Le punch vous fait peur ; mais c'est égal, pour écrire un ouvrage de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores*... et vous en boirez.

LÉON, se mettant à la table.

Eh bien, soit ; je me risque, commençons... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE.

Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon*. DEUXIÈME PARTIE : *Son mariage*. TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage*.

LÉON.

Permettez donc, colonel ; est-ce que vous êtes marié ?

GUSTAVE.

Eh ! sans doute, à cause de mon ouvrage ! il fallait bien

un dénoûment, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie : il ne s'agit pas ici de ma femme. Chapitre premier : *Des fredaines du colonel et de ses premières inclinations.*

LÉON.

Vous voulez dire, *sa première inclination*, car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE.

Du tout, trois à la fois.

LÉON.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous me dites là ?

GUSTAVE.

Chapitre II : *Comment le colonel se débarrasse de ses rivaux.*

LÉON.

Ah ! nous y voilà ! des duels !

GUSTAVE.

Laissez donc ! je n'avais pas envie d'être toujours l'épée à la main ; d'ailleurs dans le nombre il y avait des rivaux légitimes... des maris, par exemple.

LÉON.

Comment ! monsieur, il y avait des maris ?

GUSTAVE.

Il y en a partout. Chapitre III : *Des billets doux et des déclarations.* Chapitre IVe et dernier : *De la manière de brusquer les dénoûments.*

LÉON.

Chapitre IV !

Air du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Oh ! celui-ci. . rien que le titre
Doit effrayer les écoliers :

Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, souriant.

Autrefois, oui, c'était possible ;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(On entend sonner une cloche.)

GUSTAVE.

C'est le souper.

LÉON.

C'est égal, continuons toujours ; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE.

Oui, mais moi ! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela ! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (On entend ouvrir la porte.) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON.

Comment ! vous avez un jardin ?

GUSTAVE.

Oui, une terrasse où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, allant à gauche.

De ce côté ?

GUSTAVE.

Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON.

C'est bon, je vais y réfléchir ; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE.

Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch. (Lui ouvrant la porte du fond.) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien... vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

SCÈNE III.

GUSTAVE, seul.

Je suis très-content de mon élève; un joli sujet qui me fera de l'honneur, et qui, en attendant, m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.

Oh! le beau clair de lune! (A Gustave.) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE.

Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

AIR : Dans un castel dame de haut lignage.

Que la folie à table m'accompagne!
Je vais enfin quitter ce vieux donjon.
Pour mes adieux, allons, force champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par ta mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la gaîté;
Tu viens encor lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(Il sort en riant par la porte à droite, qui se referme sur lui.)

SCÈNE IV.

(La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.)

MATHILDE, à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.

N'avance pas, Anna, je t'en prie, mon mari n'aurait qu'à nous reconnaitre, il n'y aurait plus de surprise; rentre, et

prépare cette chambre. (La porte reste ouverte.) Pose là mes cartons, ma guitare. (A elle-même.) Ce cher Gustave... Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas, que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en prison depuis huit jours!... Voilà donc son appartement; ce n'est pas joli, une prison, cela ne vaut pas notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (Écoutant.) Hein? ah! mon Dieu! j'ai cru que c'était lui; non, non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clef... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi, au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord, pour commencer, une musique mystérieuse...

AIR : Celle que j'aime tant.

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge!
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah! ah! j'oubliais cette fenêtre; si elle pouvait me servir? (Elle s'approche.) elle donne sur une terrasse... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui? (Elle

s'avance davantage.) Non ; oh ! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh ! mais, comme il me regarde !

AIR du vaudeville de Turenne.

Voyez donc quelle impertinence !
Il se place encore plus près.
Quoi ! des signes d'intelligence !
Eh ! mais quels sont donc ses projets ?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel !
Un lieutenant !... mais, juste ciel,
Que devient donc la discipline ?

(Elle sort par la porte secrète.)

SCÈNE V.

LÉON, accourant. Il arrive essoufflé, s'arrête, et regarde de tous les côtés.

Elle était là ! je l'ai vue... oh ! oui, c'était bien elle, je l'ai parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée ? qui peut l'avoir introduite dans la tour ? qu'est-ce qui l'amène ici ?... Si c'était... oh ! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur. (On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.) Qu'entends-je ? elle est là.

(Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.)

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, un flambeau à la main.

GUSTAVE, ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.

Bonsoir, messieurs, bonsoir ! ce n'est qu'en prison que l'on boit du bon vin de Champagne.

LÉON.

Ah ! c'est vous, colonel !

GUSTAVE.

Oui ; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, lui faisant signe de la main.

Silence ! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LÉON.

Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE.

Une femme ! eh bien ! ne tremblez donc pas comme cela !

LÉON.

C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE.

Où donc ?

LÉON.

Ici, dans cette chambre ; celle que j'aime...

GUSTAVE.

C'est impossible... il croit voir des femmes partout.

(On entend un nouveau prélude.)

LÉON.

Écoutez.

(Même motif que le prélude de guitare.)

AIR : Las ! j'étais en si doux servage.

Ensemble.

GUSTAVE.

Quelle aventure singulière !
Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à moi que l'on cherche à plaire
Et que l'on promet le bonheur ?

LÉON.

Quelle aventure singulière!
Ce signal fait battre mon cœur,
Est-ce à lui que l'on cherche à plaire
Et que l'on promet le bonheur?

GUSTAVE et LÉON, se regardant l'un et l'autre.

Mais il se trompe, je le voi,
Et l'inconnue est là pour moi, (*Bis.*)
Pour moi,
Pour moi.

LÉON.

Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE, prend une chaise, et s'asseoit au milieu du théâtre.

Il y a de fortes raisons contre : mais enfin, dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, debout à la gauche de Gustave.

Au plus adroit, cela n'est pas généreux ; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE.

Raison de plus, cette campagne-là vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON.

A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE.

Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique ça ne dit rien ; ainsi, attention ! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, colonel! encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire ?

GUSTAVE.

Parbleu ! si je vous le dis, le beau mérite !

LÉON.

Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE.

Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre ; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON.

Oui, au CHAPITRE TROISIÈME, *des billets doux et des déclarations.*

GUSTAVE.

Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON, se mettant à la table.

Eh ! vite, mettons-nous à l'ouvrage.

DUO.

AIR : Tigre femelle. (*Un Jour à Paris.*)

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi ;
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher ;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher !

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours

Mêmes amours,
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas !
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce
Que ta réponse
Soit dans tes yeux !

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite prononce ;
Mets ta réponse
Dans mon colback. Oui, c'est fort bien !

Ensemble.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi ;
Mon âme émue
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce ;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux !

Fort bien, c'est admirable !

Quand elle me lira,
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.

Ah ! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant !

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher ;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas !
Pour tes appas ;
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

Fort bien, c'est impayable !
Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira ;
C'est comme si déjà
Avec ce billet doux,
J'avais mon rendez-vous.

Ah ! c'est charmant !
Oui, c'est charmant.

LÉON, *qui a plié sa lettre.*

Maintenant, comment faire parvenir?... Si je pouvais gagner le geôlier, et l'engager à remettre ce billet...

GUSTAVE, *pliant sa lettre, et regardant en dessous.*

Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, *à part.*

Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, *se levant.*

Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, *de même.*

Si vraiment; et vous, colonel?

GUSTAVE.

Oh! moi, non : je ne rentrerai pas encore.

(Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.)

LÉON.

Ni moi non plus.

(Il s'assied aussi sur une chaise de l'autre côté.)

GUSTAVE.

Il ne faut pas que ce soit par politesse, ne vous gênez pas, mon lit de camp est là-dedans.

LÉON.

Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE.

Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. *(A part.)* Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne...

LÉON, *à part.*

Oh! la bonne idée : une fois sur le lit de camp, le vin de Champagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... *(Haut, il se lève.)* Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE.

Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON.

Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE.

Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

AIR nouveau de M. Granier.

LÉON et GUSTAVE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil ;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.

Ciel ! de la lumière !
(Feignant d'écouter du côté de la fenêtre à droite.)
Écoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère !
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare...

(Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps, Gustave jette son billet par la lucarne à gauche.)

Eh ! non, quelle chimère !
Je n'ai rien entendu.

GUSTAVE.

Quoi! vous n'avez rien entendu?

LÉON, revenant de la croisée.

Eh ! non, quelle chimère,
Je n'ai rien entendu,

Ensemble.

GUSTAVE.

Il n'a rien vu.

LÉON.

Je n'ai rien vu.

LÉON et GUSTAVE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil ;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

(Ils sortent par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

MATHILDE ouvre la porte précipitamment ; elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre ! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plus tôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit ; et sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh ! par exemple, cela me passe : un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme ! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien ! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (Réfléchissant.) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser ; s'il ne venait pas ! Eh bien ! maintenant j'en serais fâchée ; oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai ; et puis... sa femme, il n'y a pas de danger. Voilà ma réponse... (Relisant la lettre de Gustave.) « Sous mon colback, à « main droite. » Ah ! le voici, oui, c'est bien son colback, c'est moi qui l'ai brodé ; je n'aurais jamais pensé qu'il dût

servir... Je l'entends (Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.) Sauvons-nous. (Elle sort par la porte secrète à gauche. Ritournelle de l'air suivant.)

SCÈNE VIII.

LÉON, seul, sortant de la chambre du fond, à gauche.

AIR de Toberne.

(A voix basse.)
Il dort, de la prudence!
J'ai cru qu'il m'entendrait.
Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(Se tournant du côté de la chambre de Gustave.)
Quand il dira qu'il l'aime,
Elle n'en croira rien;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien!
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien?
Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (Regardant la lucarne.) Si j'appelais, au moindre bruit, le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette chaise, je puis atteindre à cette lucarne; la voir, lui parler, ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme. (En ôtant le colback qui est sur la chaise, il voit la lettre de Mathilde.) Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de résister* « *à votre style séduisant; ce soir, à minuit, attendez-moi* « *dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend, c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui...

Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet ; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne... Un rendez-vous! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux ! Mais comment a-t-il pu faire ? et quel est donc son ascendant ? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure, il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc ?... Il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir. (Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.) Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie ; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, de sa chambre à coucher.

Eh! camarade...

LÉON.

C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, se frottant les yeux.

Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?

LÉON.

Mon Dieu non, c'est qu'il m'était impossible de rester en place.

GUSTAVE.

Je conçois ! un début...

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près ;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces conscrits ne dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude ;
Mais un vétéran, un mari,
Depuis longtemps a l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON.

L'ennemi, je n'y songe plus ; oh ! mon Dieu ! ce n'est pas à un écolier de se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici ?

GUSTAVE.

Ah ! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, à part.

C'est bien cela... morbleu !

GUSTAVE.

Hein ? il me semble que vous jurez.

LÉON.

Moi ! colonel ?

GUSTAVE.

A la bonne heure, au moins... vous vous formez, j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (Prenant le colback. — A part.) Je tiens la réponse. (Haut.) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LÉON, avec malice.

Oui ; je crois que je commence.

(Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.)

GUSTAVE, lisant.

« *A minuit, sur la terrasse.* » (A part.) A merveille, mais comment pourra-t-elle me rejoindre ? Il y a sans doute quel-

que escalier secret; d'ailleurs, l'amour y pourvoira. (Haut.) Ah çà! camarade, (Mettant son colback sur sa tête.) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON.

Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE.

Et moi donc, je ronfle quelquefois!

LÉON, s'asseyant sur le fauteuil près de la table.

Je conçois, nous nous ferions du tort; ainsi, chacun pour soi.

AIR : Mais en amour, comme à la guerre. (*Les Rendez-vous bourgeois.*)

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(Léon s'étend dans le fauteuil.)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encor vous troubler,
N'allez pas m'appeler!

LÉON, souriant.

Merci de ce zèle;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

Ensemble.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,

Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir!

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire,
Enfermons-le ; car à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir!

(Gustave sort en emportant la bougie, et on l'entend fermer la porte à double tour.

SCÈNE X.

LÉON, seul.

Eh bien! il me laisse sans lumière, il m'enferme... c'est égal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe ; oui, il est là-bas à se morfondre, et c'est ici qu'elle va venir ! elle va venir... Oh ! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire ? comment justifier une pareille hardiesse ? Si elle se fâche... Ah ! mon Dieu! pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous ? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer ; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (Cherchant à s'enhardir.) Allons, du courage ; oui, tant pis, j'en aurai ; voilà que j'en ai ! Je crois entendre du bruit ; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible ! se trouver ainsi en tête à tête... et pour la première fois de ma vie! Oh! si elle pouvait ne pas venir... la porte s'ouvre. C'est fini, je suis perdu.

SCÈNE XI.

MATHILDE, entrant par la porte à gauche; LÉON.

DUO.

AIR : Ah! monseigneur! je suis tremblante. (*Joconde.*)

MATHILDE.

Dieu! quel moment! mon cœur palpite,
Comment cacher mon embarras?

LÉON.

Dieu! quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

Ensemble.

MATHILDE.

Dieu! quel moment! mon cœur palpite,
Comment cacher mon embarras?

Allons, courage!
Point de frayeur!
Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Dieu! quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

Allons, courage!
Point de frayeur!
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE, à part.

L'obscurité me favorise, et je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. (Haut.) Êtes-vous là?

LÉON.

Oui, je vous attendais.

MATHILDE, à part.

Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi, et qu'il a des remords. (Haut.) Je fais mal en venant ainsi, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, à part, et intimidé.

Ah! mon Dieu! elle se doute de quelque chose. (Haut.) Non, madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, à part.

Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (Haut.) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON.

Ne le devinez-vous pas?

MATHILDE.

Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (Lui prenant la main.) Vous avez raison.

LÉON.

Vous croyez que j'ai raison? (A part.) La jolie main! il me semble que ma frayeur se dissipe! oh! que c'est joli, une femme!

MATHILDE, à part.

Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (Haut.) Eh bien! mon ami...

LÉON, à part.

Mon ami! Que ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (S'encourageant.) Oui, c'est le moment; souvenons-nous des leçons du colonel. (Haut.) Eh bien! oui, madame; oui, je crois que je vous aime.

MATHILDE.

Vous m'aimez?

LÉON.

Ah! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, retirant sa main.

Le perfide !

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Premier couplet.

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, lui reprenant la main.

Rendez-moi cette main si chère...
(A part.)
Mais à peine elle se défend. (*Bis.*)
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

Deuxième couplet.

Oui, mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance;
(Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde. — Haut.)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.
(A part.)
A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.
(Mettant l'anneau à son doigt.)
Eh! mais vraiment, elle y consent.
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(Il baise la main de Mathilde, et dit à part.)

Allons, montrons-nous digne de notre maître... CHAPITRE IV...

(On entend à la porte du fond à gauche le bruit des verrous que l'on tire.)

MATHILDE, s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.

Qui peut venir ? fuyons !

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.

Ouf! je suis gelé ; une heure de faction par un vent diabolique! et personne !

LÉON.

Ah çà, colonel! est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE.

Pourquoi donc?

LÉON.

Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous ; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, étonné et le regardant.

Qu'est-ce qu'il a donc, le petit sous-lieutenant? ses yeux éveillés...

LÉON.

Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (Appuyant.) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, l'arrêtant.

Un moment, un moment, camarade! je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (D'un air de confidence.) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

AIR : A Paris, et loin de sa mère. (*Le Traité nul.*)

Premier couplet.

J'ignore d'où vient ce mystère.

LÉON, avec malice.

Quoi! vraiment vous n'avez rien vu?

Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.
(Avec un air de triomphe.)
Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.

GUSTAVE.

Quoi! tout de bon?

LÉON, souriant.

Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*Bis.*)

GUSTAVE, d'un air de satisfaction.

Voyez-vous mes élèves! c'est bien, c'est très-bien; ah çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.

Deuxième couplet.

A votre estime j'ai des titres;
Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres...

GUSTAVE.

Et le dernier?

LÉON, souriant.

Je commençais.
(Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.)
Autant que je puis m'y connaître...

GUSTAVE.

On vous a fait un pareil don!

LÉON.

Voyez vous-même, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*Bis.*)

GUSTAVE, regardant l'anneau.

Une alliance! Eh! mais, mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, fâché.

Laissez donc!

GUSTAVE.

C'est bien plus drôle. (A part.) Parbleu ! je vais voir le nom du mari. (Il l'ouvre et reste stupéfait.) Ah ! mon Dieu !

LÉON.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

GUSTAVE, troublé.

Rien, rien ; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, tirant son flacon.

Voulez-vous mon flacon, colonel ?

GUSTAVE, le repoussant.

Eh ! non, non ; il ne me manquerait plus que cela !

LÉON, regardant par la fenêtre.

Ah ! mon Dieu ! voilà déjà le jour !

GUSTAVE.

Eh bien ! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge, pour faire préparer nos *laissez-passer*.

LÉON.

Oui, colonel. Ah çà, et mon anneau !

GUSTAVE.

Je vous le rendrai tout à l'heure ; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer.

(Léon sort.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, seul.

Ah ! par exemple, celui-ci est un peu fort ! voyons donc encore une fois. (Il regarde l'anneau.) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter ; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées... (Il entend ouvrir la porte secrète.) Quel bruit ? eh mais, cette porte

s'ouvre. (Mathilde paraît.) Ah! mon Dieu! ma femme! Il n'y a plus de doute.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE.

Comment, monsieur! voilà l'accueil que vous me faites?... moi qui arrive de Paris pour vous délivrer!

GUSTAVE, interdit.

Non... non, ma bonne amie... Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?...

MATHILDE, lui prenant la main.

Pourquoi donc cette question?

GUSTAVE, regardant sa main.

Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE.

Mon ami, est-ce à vous de me le demander?

GUSTAVE.

Comment, madame! il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, tendrement.

Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (Le voyant à sa main.) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE.

Comment! madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE.

Vous en doutez encore? Oui, monsieur, j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE.

Ah ! je devine tout. (A part.) C'est ce petit coquin-là qui, sans s'en douter... Ah ! il a une étoile malheureuse.

MATHILDE, avec bonté.

Ne vous désolez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bonne ; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, baissant les yeux.

Vous le dire, quand je voudrais l'oublier?

GUSTAVE, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE.

Oh ! non, quoique je fusse bien en colère.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter. (Voltaire chez Ninon.)

Pour moi jugez quelle douleur :
Vous voir aimer une autre belle !
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle.

GUSTAVE, à part, avec joie.

J'ai été fidèle !

MATHILDE.

Jamais je ne vous aurais vu,
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, transporté.

Ah ! quel bonheur !

(A part.)

J'étais perdu,

Si j'avais occupé sa place.

(Il se jette aux genoux de Mathilde et lui baise la main.)

Ma chère Mathilde ! vous me pardonnez ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; LÉON.

LÉON.

Colonel, quand vous voudrez partir ? Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE.

Un officier !

GUSTAVE, sans se déranger.

Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, confondu.

Sa femme ! (Bas.) Ah ! colonel ! si je l'avais su...

GUSTAVE, se levant et lui serrant la main.

C'est bon, c'est bon. (Haut.) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant notre mariage.

MATHILDE, saluant.

Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, à part.

Elle s'en souvient. (Haut.) C'est un jeune homme qui promet, mon élève !

LÉON, timidement.

Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, à part.

Me faire honneur ! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, à Léon.

J'espère que monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, l'interrompant.

Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, soupirant.

A Perpignan ! c'est un peu loin ; mais c'est égal. (A demi-voix, à Gustave.) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE.

Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Piége.*

GUSTAVE, prenant son manuscrit et le déchirant.

Oui, je renonce à mes anciens projets ;
Et vous, si vous voulez m'en croire,
Sages époux, jadis mauvais sujets,
N'écrivez jamais votre histoire.
A votre honneur ces feuillets imprudents
Pourraient bien être attentatoires,
Si votre femme allait à vos dépens
S'instruire en lisant vos mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,
Conçut le dessein téméraire
De retracer ainsi de ses amours
L'histoire complète et sincère;
Mais ces projets trop inconsidérés
Devenaient bientôt illusoires :
Presque toujours on trouvait déchirés
Les derniers feuillets des mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,
Que de noms le temps sut détruire !
Mais nos exploits ont un registre sûr
Qui des ans peut braver l'empire.
Tous ces pays, ces cités et ces champs,
Illustrés par tant de victoires,

Voilà le livre où, sans craindre le temps,
    L'honneur écrivit nos mémoires.

MATHILDE, au public.

Vous devinez, messieurs, en ce moment
    Quelle crainte nous inquiète :
Ce droit fatal qu'on achète en entrant
    Nous impose à tous une dette.
Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,
    Signaler des erreurs notoires;
Mais sans compter, créanciers indulgents,
    Daignez acquitter nos mémoires.



LA
DEMOISELLE ET LA DAME
OU
AVANT ET APRÈS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET F. DE COURCY.

THÉATRE DU GYMNASE. — 11 Mars 1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SÉBASTIEN, marchand mercier	MM. CLOZEL.
DROGUIGNARD, son ami, ex-employé à la mairie	BERNARD-LÉON.
BELENFANT, jeune cuirassier, cousin d'Adélaïde	GONTIER.
ADÉLAIDE, future de Sébastien	Mmes GRÉVEDON.
Mme GIRAUD, mère d'Adélaïde.	KUNTZ.

PARENTS et AMIS.

A la barrière du Maine.



LA

DEMOISELLE ET LA DAME

OU

AVANT ET APRÈS

Les environs de la barrière du Maine. — Sur le deuxième plan, à gauche du spectateur, la maison du restaurateur Bernard, portant pour enseigne : *Aux quatre fils Aimon*. Au fond le mur de séparation entre la ville et la campagne. On voit en dedans de la barrière plusieurs enseignes de traiteurs et marchands de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DROGUIGNARD, donnant son sac de nuit à un commissionnaire qui se tient à l'entrée de la barrière.

Porte cela rue d'Enfer, nº 24, chez M. Droguignard ; tu demanderas Marguerite. (Descendant la scène.) Heureusement tous mes voyages sont terminés, et j'en ai pour longtemps. Après un mois d'absence, me voilà donc de retour dans mon quartier et dans ma patrie. Je dis ma patrie, car tout ce qui passe la barrière est pour moi pays étranger ; toute la France est dans Paris, et tout Paris dans le douzième arrondissement, où j'ai eu l'honneur d'être fonctionnaire... M. Drogui-

gnard, ex-employé à la mairie, tout le monde connaît ça ! Voilà bien Paris comme je l'ai laissé : le restaurant de M. Bernard, *Aux quatre fils Aimon,* qui me paraît aujourd'hui en pleine activité ; les boulevards neufs, le Luxembourg à droite.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Dans ce jardin chaque jour me ramène,
Et j'y puis bien prendre intérêt, je croi ;
J'y suis vraiment comme dans mon domaine,
Le Luxembourg, en un mot, est à moi.
Des promeneurs je suis le plus tenace,
Matin et soir j'y suis posté,
Jusqu'au moment où le tambour me chasse
De ma propriété.

Je vais d'abord passer chez ce pauvre Sébastien, mon pupille, mon élève; il doit être bien triste depuis mon départ. Hein ! quel est ce bruit?

(On entend un grand bruit dans l'intérieur du restaurant.)

SCÈNE II.

DROGUIGNARD, SÉBASTIEN, en grand costume.

SÉBASTIEN, à la cantonade.

Mettez le poulet à la tartare, et n'oubliez pas les crêpes, parce qu'elle les aime beaucoup.

DROGUIGNARD.

En croirai-je mes yeux? Sébastien lui-même !

SÉBASTIEN, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu ! c'est mon ami Droguignard. Comment diable est-il à Paris?

DROGUIGNARD.

Tu ne m'attendais pas, j'en suis sûr.

SÉBASTIEN.

Non, certainement.

DROGUIGNARD.

Je n'avais pas voulu te prévenir, pour te surprendre.

SÉBASTIEN.

En effet, tu m'as surpris d'une manière bien... bien agréable.

DROGUIGNARD.

Ah çà ! dis-moi, qu'est-ce que tu as fait depuis mon départ pour Orléans? Car tu sais que, moi, je te demande compte de tout.

SÉBASTIEN.

Oui, c'est une habitude que tu as prise.

DROGUIGNARD.

C'est plus fort que moi. A la mort de ton père, mon vieil ami, n'étais-tu pas exposé à tous les dangers et à toutes les séductions? Une fortune superbe, trois mille livres de rente et un fonds de mercier bien achalandé... Où tout cela en serait-il, sans moi, sans la tutelle de l'amitié?

SÉBASTIEN.

Je ne dis pas le contraire, et mon père avait raison d'avoir confiance en toi.

DROGUIGNARD.

Je le crois bien ; ce cher ami! Sais-tu que pendant trente-cinq ans de sa vie nous avons dîné ensemble, tantôt chez moi, plus souvent chez lui. Voilà des amitiés solides! Heureusement que la nôtre commence de même, et nous ne nous quitterons jamais, n'est-il pas vrai? toujours amis, toujours garçons ; car, vois-tu bien, il n'y a que cela de bon dans le monde. De sa nature l'amitié est célibataire ; car dès qu'une femme entre dans un ménage, c'est fini : les amis du mari ont toujours tort, et ceux de la femme ont toujours raison ; mais nous causerons de cela à loisir... Quel est ce

repas où tu es invité et qui a lieu chez Bernard? Est-ce une fête, un repas de corps?

SÉBASTIEN, *hésitant.*

Non, non ; c'est une noce. Toute la famille va se rassembler chez le traiteur, pendant que la mariée et les témoins vont aller à la municipalité du douzième.

DROGUIGNARD.

Ah! c'est quelqu'un du quartier qui se marie?... Allons, un imbécile de plus! Et quel est son nom?

SÉBASTIEN.

Si je te le dis tu vas te fâcher; c'est...

DROGUIGNARD.

Eh bien! c'est?...

SÉBASTIEN.

C'est moi.

DROGUIGNARD.

Comment! c'est toi.

AIR : Ah! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Sans moi prendre un parti semblable?
Dieux! voilà donc le prix de tous mes soins!
C'est affreux, c'est abominable!

SÉBASTIEN.

De lui je n'attendais pas moins.
Il va crier pendant une heure au moins.

DROGUIGNARD.

Ne sais-tu pas l'amitié qui m'enflamme?

SÉBASTIEN.

Tu m'aimes trop, et ton zèle est trop grand;
Aussi, mon cher, j'ai voulu prendre femme,
Pour être aimé modérément.

Aussi, pourquoi es-tu revenu? Nous qui avions pressé tout cela, pour que ce fût fini avant ton retour!

DROGUIGNARD.

Et cet empressement-là même ne devait-il pas te donner des doutes ? On craignait mes conseils et mon expérience.

SÉBASTIEN.

Tu me dis cela pour m'effrayer, parce que tu ne veux pas que je me marie. Voilà cinq ou six ans que tu m'en empêches, et cependant il est temps d'y songer.

DROGUIGNARD.

Moi!... m'y suis-je jamais opposé? Je t'ai dit seulement : Trouve une femme jolie, spirituelle, modeste, riche, sage, économe et fidèle, et je serai le premier à t'engager à te marier; sans cela, serviteur!

SÉBASTIEN.

Eh bien! mon ami, si ce n'est que cela, rassure-toi. J'ai trouvé justement ce qu'il te faut : mademoiselle Adélaïde Giraud.

DROGUIGNARD.

Comment! la fille de cet ancien bonnetier?

SÉBASTIEN.

Elle-même; un âge raisonnable, une jolie fortune.

DROGUIGNARD.

Je ne dis pas non; mais je les connais à merveille et depuis longtemps : la mère est méchante, bavarde, la plus mauvaise langue du quartier.

SÉBASTIEN.

Oui, mais je n'épouse pas la mère.

DROGUIGNARD.

J'entends bien; à telles enseignes que le mari est mort de chagrin.

SÉBASTIEN.

A la bonne heure, mais je n'épouse pas...

DROGUIGNARD.

J'entends bien ; mais la fille, s'il m'en souvient, avait autrefois le caractère le plus violent, le plus emporté...

SÉBASTIEN.

Autrefois, c'est vrai ; mais à présent, c'est la bonté, la douceur même, et une candeur, une ingénuité... c'est étonnant comme elle a changé depuis quelques années. Demande à tous ses parents, ils te le diront comme moi.

DROGUIGNARD.

C'est cela, nous y voilà ! Dieu ! ai-je bien fait d'arriver ! Écoute-moi, Sébastien, n'as-tu jamais remarqué la manière dont les mamans parlent de leurs petites filles, quand elles ont dix à douze ans? Elles ne les ménagent en rien, ne dissimulent aucun défaut : « Ah ! que cette enfant-là est insuppor-« table ! qu'elle nous cause de chagrin à son père et à moi ! « Comme elle est méchante ! comme elle est colère ! » Peu à peu on commence à garder le silence ; bientôt on dit tout haut en société que cette enfant-là n'est plus reconnaissable, qu'elle est bonne, qu'elle est douce ; plus tard c'est une merveille, une perfection. Qu'est-ce que cela prouve? qu'elle est changée? Non. Cela veut dire que la fille a dix-huit ans, qu'il est temps de l'établir, et que la mère demande un mari.

SÉBASTIEN.

Voilà que tu commences à me faire peur, parce que je l'aime, vois-tu bien... elle m'aime aussi, j'en suis sûr. Et si ce mariage-là allait manquer... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! tu avais bien besoin de me dire tout cela ! et voilà que je ne sais plus que faire.

DROGUIGNARD.

Il en est temps encore ; réfléchis, je t'en conjure ; tu sens bien que c'est dans ton intérêt.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Oui, pour toi seul ma tendresse est craintive ;
Je serai, mon pauvre garçon,

N'importe, hélas ! ce qu'il arrive,
Toujours l'ami de la maison.
C'est pour ton bien que je te blâme;
Et s'il le faut, quand tout sera fini,
Autant que toi, moi, j'aimerai ta femme...

SÉBASTIEN.

Ah! je retrouve mon ami.

Oui, mon ami, oui, je t'en prie, ne me quitte pas ; quand tu n'es pas là, je ne fais que des sottises. Hier, j'étais seul, j'ai été au spectacle, et un militaire m'a cherché querelle.

DROGUIGNARD.

Tu lui as répondu ?

SÉBASTIEN.

Il le fallait bien, on me regardait. Je lui ai indiqué ce matin pour rendez-vous la barrière de Vincennes.

DROGUIGNARD.

Imprudent ami !

SÉBASTIEN.

Écoute donc, mon ami; comme mon intention est de rester toute la journée dans les environs de la barrière d'Enfer...

DROGUIGNARD.

A la bonne heure!

SÉBASTIEN.

Tu sens bien que je n'en ai pas parlé à ma future, ni à sa mère. Mais les voici. Plus je la regarde, et moins je peux croire...

DROGUIGNARD.

Songe à ce que je t'ai dit, Sébastien.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; Mme GIRAUD, ADÉLAIDE.

Mme GIRAUD.

Concevez-vous rien de pareil à ce qui nous arrive ! (Apercevant Droguignard.) Eh ! mais, c'est monsieur Droguignard ; je n'avais pas eu le plaisir de l'apercevoir. Vous voilà de retour dans ce pays ? (A Adélaïde.) Saluez donc, ma fille.

(Adélaïde salue très-bas et les yeux baissés.)

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Hein ? quel air modeste !

Mme GIRAUD.

Je le disais hier à Adélaïde : Mon Dieu ! quel dommage que M. Droguignard ne soit pas à Paris ! M. Sébastien va se marier, et il ne sera pas témoin du bonheur de son jeune ami. C'était là notre seul regret, n'est-ce pas, Adélaïde ?

ADÉLAIDE.

Ah ! oui.

SÉBASTIEN, de même.

Tu vois comme elles sont bonnes.

Mme GIRAUD.

Je me rappelle qu'autrefois M. Droguignard venait souvent chez nous ; c'était un habitué de notre petite maison de la place Saint-Michel ; mais voilà comme on se perd de vue ; il y a au moins dix-huit mois que vous n'avez dîné chez nous, n'est-ce pas ?

DROGUIGNARD.

Il y a six ans et demi, madame. J'ai là-dessus une mémoire excessivement locale. La dernière fois que nous nous vîmes, c'était le jour de cette grande querelle que vous eûtes avec votre mari.

Mme GIRAUD.

Vous croyez ?

DROGUIGNARD.

Une dispute affreuse ; je me le rappelle parfaitement.

Mme GIRAUD.

Je le crois bien, c'était un événement assez extraordinaire et assez rare pour laisser des souvenirs ; mais ne parlons pas de cela, je vous prie ; ce n'est pas pour moi, mais à cause de ma fille. Tout ce qui a rapport à son père...

ADÉLAIDE, avec tristesse.

Ah ! oui.

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Tu le vois, de la modestie, de la sensibilité. (Haut à madame Giraud.) De quelle contrariété parliez-vous donc en entrant ?

Mme GIRAUD.

AIR du Ménage de garçon.

Jugez quel embarras j'éprouve!
A la mairie on veut d'abord
Un acte de décès qui prouve
Comme quoi mon époux est mort.

SÉBASTIEN.

Quoi! vous ne l'aviez pas, madame ?

Mme GIRAUD.

Désormais, je veux m'en pourvoir ;
Ce sont des papiers qu'une femme
Est toujours bien aise d'avoir.

SÉBASTIEN.

Eh bien ! ma belle-mère, rassurez-vous ; voilà mon ami Droguignard qui a été autrefois employé à la mairie, qui y a conservé des relations, et qui peut nous faire délivrer promptement l'expédition dont nous avons besoin.

DROGUIGNARD.

Comment ! tu veux que ce soit moi ?

SÉBASTIEN.

Oui, je t'en prie ; tu feras plaisir à ces dames ; vas-y avant nous. D'abord, nous n'y entendons rien ; tandis que toi, les mariages, c'est ton état, c'est ta partie.

DROGUIGNARD.

Tu l'exiges, Sébastien ? une fois, deux fois...

SÉBASTIEN.

Dis tout de suite trois, et vas-y.

DROGUIGNARD.

J'y vais. (A part.) Allons, Droguignard, souviens-toi que tu es l'ami de la famille : c'est un malheureux qu'il faut arracher malgré lui au précipice conjugal.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Droguignard.

SÉBASTIEN.

Tu reviendras tout de suite, n'est-ce pas, mon ami ? (A part.) C'est drôle, il s'en va avec un air mystérieux; c'est égal, il a raison : je veux agir avec prudence, et savoir par moi-même à quoi m'en tenir. (Haut.) Dites-moi, ma belle-mère, est-ce que je ne pourrais pas être seul un instant avec ma future ?

Mme GIRAUD.

Mon Dieu ! je ne demanderais pas mieux; mais c'est que cette idée-là va effrayer ma fille : si vous saviez comme elle a été élevée !

SÉBASTIEN.

N'importe ; moi, je suis le marié, et je désirerais...

Mme GIRAUD.

Je vous obéis, mon gendre, je vous obéis.

ADÉLAIDE.

Comment ! vous vous en allez ?

Mme GIRAUD.

Oui, ma fille, je vous laisse avec votre mari; il le veut, c'est vous dire assez que ce doit être votre volonté et la mienne, et je n'ai pas besoin de vous rappeler en cette circonstance les principes (Appuyant sur le mot.) et les recommandations que je n'ai jamais cessé de vous donner.

(Elle sort en faisant à Sébastien une grande révérence.)

SCÈNE V.

SÉBASTIEN, ADÉLAIDE.

SÉBASTIEN, à part, après un moment de silence.

C'est singulier ! voilà que je ne sais pas trop que lui dire. (Haut.) Adélaïde, est-ce que cela vous contrarie de rester seule avec moi ?

ADÉLAIDE, après avoir hésité.

Oh ! non; mais je vous prie, monsieur, de ne pas m'appeler ainsi Adélaïde tout court; cela me semble trop libre.

SÉBASTIEN.

Il me semble cependant, mademoiselle, que quand on aime les gens... Mais c'est que, peut-être, vous ne m'aimez pas?... Oh ! Dieu ! elle hésite.

ADÉLAIDE.

Je ne peux pas vous répondre là-dessus, monsieur, puisque maman n'est pas là ; mais je sais bien la peur que j'ai eue quand on a dit que vous alliez épouser mademoiselle Gervais, la fille du marchand de draps.

SÉBASTIEN.

Comment! même à cette époque-là, vous aviez déjà daigné vous occuper de moi ?

ADÉLAIDE.

Sans doute ; depuis la veille de Noël, le jour où vous êtes venu dans la boutique.

SÉBASTIEN.

C'est vrai; c'est la première fois que je suis allé chez vous : j'y entrais pour acheter...

ADÉLAIDE.

Une paire de bas de Rouen, première qualité, coton en quatre fils et cinq au talon : c'est moi qui vous l'ai vendue. Allez, quoique maman dise que je suis une sotte, et que je n'ai pas de mémoire, il est des choses qu'on n'oublie pas.

SÉBASTIEN.

Comment ! il serait possible !... De sorte que quand on vous a proposé ce mariage...

ADÉLAIDE.

J'ai accepté tout de suite; mais j'ai peut-être eu tort de vous dire cela.

SÉBASTIEN.

Au contraire, parce que cela me prouve que nous ferons bon ménage.

ADÉLAIDE.

Je tâcherai, du moins ; car, voyez-vous, monsieur, sans qu'il y paraisse, moi, je raisonne quelquefois, et je sais bien ce que je me promettais lorsque je pensais à mon mariage.

SÉBASTIEN.

Ah ! vous y pensiez ?

ADÉLAIDE.

Tous les jours.

AIR : Ah ! si madame me voyait ! (ROMAGNÉSI.)

Premier couplet.

C'est à vous seul à commander,
Mon seul but sera de vous plaire :
Quand la modiste ou la lingère
Viendront pour se faire solder,
S'il s'agit d'un' robe nouvelle,
Ou de quelque bonnet garni,
Je lui dirai : Mademoiselle,
Ah ! demandez à mon mari.

Deuxième couplet.

Vos désirs seront tous mes vœux,
Car je serai docile et sage;
Et si, dans notre voisinage,
Il survenait quelque amoureux,
S'il disait que son cœur soupire
Et qu'il veut être mon ami,
Moi, je saurai toujours lui dire :
Ah ! demandez à mon mari.

SÉBASTIEN.

Quelle candeur ! mais dites-moi, Adélaïde, vous me parlez là d'amoureux, est-ce que par hasard il y aurait déjà eu des personnes qui vous auraient dit qu'elles vous aimaient ?

ADÉLAIDE.

Oh ! oui.

SÉBASTIEN.

Et qui donc, s'il vous plaît?

ADÉLAIDE.

Mais, mon petit cousin, M. Belenfant.

SÉBASTIEN.

Ah ! M. Belenfant s'est permis...

ADÉLAIDE.

Sans doute : il voulait aussi m'épouser; mais moi je ne

voulais pas, parce qu'il avait des manières et un ton très-mauvais, mon petit cousin : il voulait toujours me prendre la main pour l'embrasser, et cela ne me convenait pas.

SÉBASTIEN.

De sorte que vous l'avez refusé.

ADÉLAIDE.

Certainement. Vous ne vous en douteriez pas; mais moi j'ai du caractère.

SÉBASTIEN.

Vraiment ?

ADÉLAIDE.

Tellement que quand j'étais petite, j'étais très-colère, et même quelquefois encore.

SÉBASTIEN.

Allons donc, ce n'est pas possible.

ADÉLAIDE.

Ah ! vous le verrez; il ne faut pas croire, monsieur, que je sois parfaite.

SÉBASTIEN, à part.

Et Droguignard qui leur supposait des intentions... Quelle naïveté ! quelle franchise !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ADÉLAIDE.

AIR : Finale du premier acte de *La Somnambule.*

Tenez-vous, je vous en supplie,
Voilà quelqu'un, c'est imprudent...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD.

Suite de l'air.

Eh bien ! qu'en dis-tu maintenant ?

SÉBASTIEN.

Plus que jamais je suis content.

DROGUIGNARD.

Tu le veux donc ?

SÉBASTIEN.

Oui, je t'en prie...
Vois sa grâce, sa modestie ;
Du ciel je suis favorisé.
Tout est-il prêt à la mairie ?

DROGUIGNARD.

Suis-moi, j'ai tout disposé.

SÉBASTIEN et ADÉLAIDE.

Ah ! combien mon âme est ravie !
Pour moi quelle félicité !
Que de grâces, que de beauté !
C'est le plus beau jour de ma vie,
Puisque je perds ma liberté.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; Mme GIRAUD, PARENTS.

Suite du finale.

Mme GIRAUD.

Allons donc, ma fille et mon gendre,
On va sans doute nous attendre.

Partons.

DROGUIGNARD.

Grâce à mes soins,
Tout est prêt, jusqu'aux témoins.

Mme GIRAUD.

Toute ma crainte est oubliée;
Enfin, enfin, elle est donc mariée!

SÉBASTIEN et ADÉLAIDE.

Ah ! combien mon âme est ravie !
Ah ! que mon cœur est enchanté !
C'est le plus beau jour de ma vie,
Puisque je perds ma liberté.

TOUS.

Ah ! combien mon âme est ravie !
Ah ! que mon cœur est enchanté !
C'est le plus beau jour de leur vie,
Puisqu'ils perdent la liberté.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

BELENFANT, entrant par le côté gauche ; il a son sabre sous le bras ; il est en uniforme de cuirassier.

BELENFANT, lisant l'inscription qui est sur le poteau du fond.

Barrière... barrière du Maine. Allons, Belenfant, mon ami, il me semble que ce doit être ici le lieu du rendez-vous. La vérité est que je ne sais pas au juste. Je me suis bien rappelé ce matin que je devais me battre, parce que ces choses-là, ça ne s'oublie pas; mais le reste, milzieux !... Ce blanc-bec avec qui j'ai eu une dispute hier au spectacle m'a crié au moment où on nous séparait : Monsieur, à demain, à la barrière de... et cætera ; ça finit en aine ; voilà tout ce que je me rappelle... barrière de Touraine, barrière de Vincennes, barrière du Maine ; ce doit être celle-là, d'autant

que c'est la seule où on vende de bon vin. (Regardant son sabre.) Allons, notre frère, au repos, en attendant le moment de l'exercice. (Il regarde autour de lui.) Je ne vois personne. Il est vrai que, quand il serait là, je ne reconnaîtrais guère le camarade. C'est drôle l'effet que produit sur moi le vin de la comète, ça me brouille toutes les physionomies.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Dès que j'ai bu quelque rasade
De ce diable de petit vin,
J' crois que j' prendrais à la parade
Mon chef de fil' pour un pékin.
Je confonds la blonde et la brune,
La têt' me tourne, enfin je suis
Comm' tous les gens qui font fortune :
Je ne r'connais plus mes amis.

Je sens bien que cela me fait du tort dans la société, et que ça m'empêche d'y être aussi bien reçu que mes avantages personnels et physiques pourraient le permettre ; mais j'ai promis à madame Giraud, ma tante, de vivre désormais comme un Céladon. C'est le seul moyen de plaire à ma cousine Adélaïde, qui fait la mijaurée, et je ne sais pas pourquoi, parce qu'enfin, un militaire, ça vous a toujours quelque chose de flatteur pour une jeunesse.

SCÈNE IX.

BELENFANT, Mme GIRAUD.

Mme GIRAUD.

Grâce au ciel, tout est fini, et voilà ma fille mariée, sans que désormais aucun obstacle...

BELENFANT, l'apercevant.

Le diable m'emporte ! c'est ma respectable tante.

Mme GIRAUD.

Ah ! mon Dieu, c'est mon mauvais sujet de neveu!

BELENFANT.

Entendez-vous la nature qui parle!

Mme GIRAUD.

Comment! ton régiment n'est plus à Versailles?

BELENFANT.

Arrivé d'hier à Paris, et j'aurais été vous voir, sans quelques préliminaires indispensables. Un repas de corps, qui est cause que ce matin je suis sorti pour prendre l'air; mais sufficit, le reste sont des détails oiseux et incohérents dont il est inutile de vous faire la relation.

Mme GIRAUD.

Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, continue ta promenade ; moi, d'abord, je suis ici en société.

BELENFANT.

Je comprends; vous avez peur que je fasse du tort à la parenté.

Mme GIRAUD.

Mais, jusqu'à présent, tu ne lui as pas fait grand honneur.

BELENFANT.

C'est ce qui vous trompe ; j'ai toujours soutenu l'honneur de la famille, excepté dans les moments où je ne pouvais pas me soutenir moi-même, et alors on ne pouvait pas exiger... Mais aujourd'hui, c'est différent, je suis à jeun, tenue décente, et j'en veux profiter pour me produire.

Mme GIRAUD, à part.

Ah! mon Dieu ! quelle opinion cela va donner de la famille! (Haut.) Écoutez-moi, Belenfant, j'ai une confidence à vous faire : votre cousine Adélaïde se marie aujourd'hui.

BELENFANT.

J'en suis enchanté : une noce, des violons, un repas! J'en suis, n'est-ce pas, ma tante ?

Mme GIRAUD.

Un instant! vous sentez bien que, dans une pareille société, il faut un ton, une décence...

BELENFANT.

C'est mon fort, et si bien mon fort, que je passe pour un fat au régiment. Ah! ma cousine Adélaïde se marie? Vous vous rappelez que, dans les temps, j'ai eu des idées; mais nous autres militaires n'avons point l'habitude de nous marier... indéfiniment, et puisqu'un autre prend ce soin... cela me fait un bon parent de plus, une bonne maison, où je serai reçu... Touchez là, ma tante, je donne mon consentement, et je vous prie de me présenter au cousin.

Mme GIRAUD.

A la bonne heure! le voici justement. Ah çà! Belenfant...

BELENFANT.

Vous pouvez-t'êt' tranquille, quant à la tenue...

SCÈNE X.

Les mêmes; SÉBASTIEN, ADÉLAIDE, DROGUIGNARD, Gens de la noce.

LES GENS DE LA NOCE.

AIR du menuet d'Armide. (Gluck.)

Oui, célébrons l'hyménée
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux;
Cette chaîne fortunée
Va les rendre à jamais heureux.

BELENFANT.

J' vas danser d' la belle manière;
Ma tant', quoi qu'on ne soit pas,
Ici-bas,

Dans la caval'ri' légère,
Ça n'empêch' pas les entrechats.

LES GENS DE LA NOCE.

Oui, célébrons l'hyménée, etc.

ADÉLAIDE, conduite par Sébastien, va embrasser madame Giraud.

Ah! ma mère!

Mme GIRAUD, s'essuyant les yeux.

Eh bien! mon Adélaïde, comment cela va-t-il?

ADÉLAIDE.

A merveille, maman. (Bas.) Excepté ce M. Droguignard qui, à chaque instant, se plaît à me contrarier, ou à me dire des choses piquantes; il a fallu toute ma patience...

Mme GIRAUD, bas.

Tu ne peux en avoir trop. (Haut.) Voici Belenfant, ton cousin, qui vient d'arriver à Paris, et à qui j'ai fait part de ton mariage. (Le prenant par la main et le menant à Sébastien.) Souffrez, mon cher gendre, que je vous présente un cousin de ma fille, M. Belenfant.

SÉBASTIEN, se retournant.

Ah! mon Dieu!

DROGUIGNARD.

Eh bien! qu'as-tu donc?

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

C'est mon militaire d'hier soir, celui à qui j'avais donné rendez-vous à la barrière de Vincennes.

BELENFANT.

Cousin, je suis enchanté de la circonstance d'un mariage dont je ne me doutais pas; mais c'est égal, touchez là.

SÉBASTIEN, avec joie.

Dieu! il ne me reconnaît point.

BELENFANT.

Vous m'avez l'air d'un malin, (Montrant Droguignard.) ainsi

que ce luron-là ; et je vois que nous irons bien ensemble. Ah çà, corbleu ! on dirait que vous tremblez ?

SÉBASTIEN.

Du tout, du tout; mais je sors d'être marié, et c'est un reste d'émotion. (Bas à Adélaïde.) Comment! c'est là ce petit cousin dont vous me parliez?

ADÉLAIDE.

Oui, monsieur, c'est M. Belenfant, mon jeune cousin.

SÉBASTIEN, de même.

C'est que vous ne m'aviez pas dit qu'il fût dans les cuirassiers. (A part.) Ah ! mon Dieu ! comme il me regarde !

BELENFANT.

C'est étonnant, mon cousin, je ne vous avais pas encore vu, et il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous donne une poignée de main.

SÉBASTIEN, à part, faisant le geste de donner un coup de poing.

Il appelle cela donner une poignée de main. (Haut.) Je vous prie de croire, monsieur, que ce n'est pas moi, ce n'est pas moi du tout, et vous vous trompez.

BELENFANT.

Alors, excusez, mon cousin, il n'y a pas d'affront. Ah çà ! puisqu'il y a une noce, il y a un festin, c'est de rigueur, je me charge d'égayer cela.

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Eh bien! il est sans façon ; le voilà invité.

BELENFANT.

Il n'y a rien de tel qu'un militaire, quand il est à la noce. Je me mets à côté de la mariée, et en avant les santés et les chansons, je m'en charge, car je possède, à ce qu'ils disent, une littérature de caserne un peu soignée ; j'ai là surtout une cavatine :

(Chantant à pleine gorge.)

De l'Amour j'aperçois la torche...

Mme GIRAUD.

Eh bien! mon neveu, y pensez-vous?

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Mais taisez-vous donc... par des femmes
Cela peut-il être écouté?

BELENFANT.

J' n'en sais rien, car devant des dames
Ça n'a jamais été chanté.

Mme GIRAUD.

Grands dieux!

BELENFANT, aux dames.

N' soyez pas inquiètes,
C'est des romanc's à sentiment,
Que nous chantons au régiment,
Lorsque nous sommes en goguettes.

Et puis, dites donc, cousin, la jarretière de la mariée?... nous sommes là.

SÉBASTIEN.

Eh bien! par exemple!

Mme GIRAUD.

Y pensez-vous, mon neveu?

BELENFANT.

Écoutez donc, ma tante, comme le plus jeune de la famille... et puis j'oubliais de vous demander... à quelle heure dîne-t-on? Il faudra que ce soit un peu tard, entendez-vous, cousin! parce que j'ai affaire ce matin.

SÉBASTIEN.

Ah! vous avez affaire?

BELENFANT.

Oui; un blanc-bec que je ne vois pas venir, et qui m'avait donné rendez-vous à la barrière du Maine.

SÉBASTIEN, *à part.*

Ah! mon Dieu! il aura mal entendu. (*S'oubliant.*) C'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT, *se retournant vivement.*

Hein! qu'est-ce que vous dites?

SÉBASTIEN.

Rien, rien, monsieur le soldat; je disais seulement qu'il y aurait bien plus loin pour vous si c'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT.

Parbleu! une belle malice; sans adieu.

AIR de WEBER.

Je pars,
Et sur les boulevards,
Je vais l'attendre
Et le surprendre :
S'il le faut mêm', j'ai le projet
D'entrer dans chaque cabaret.

Mme GIRAUD.

Dans un tel jour vous battre, hélas!

BELENFANT.

Mon Dieu! n'arrêtez pas
Mes pas.

SÉBASTIEN.

Qu'il soit tranquille sur ce point;
Son adversaire n'ira point.

BELENFANT.

Je pars, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté Belenfant.

Suite de l'air.

Mme GIRAUD.

Nous, de ce pas, allons, ma fille.
Remercier tous nos parents,
Il faut bien que de la famille
Tu reçoives les compliments.

DROGUIGNARD, d'un air railleur.

Revenez vite, je vous prie;
Sans vous que ferait votre époux?
Mais vous voulez donc qu'il s'ennuie?

ADÉLAÏDE, faisant la révérence.

Monsieur, je le laisse avec vous,
(A part.)
Vilain homme, que je déteste!
(Haut à Sébastien.)
Dans l'instant même je reviens.
(A part.)
L'ami de monsieur, je l'atteste,
Ne sera jamais un des miens.

Ensemble.

Mme GIRAUD.

Ah! que mon cœur est satisfait!
Voilà donc ma fille en ménage;
Pour le bal et pour le banquet
Je m'en vais voir si tout est prêt.

DROGUIGNARD.

Comme son cœur est satisfait!
Pour moi, je ne perds pas courage;
De cet hymen qui me déplaît
Bientôt nous allons voir l'effet.

ADÉLAIDE.

Que mon cœur serait satisfait
Si bientôt, de notre ménage
Monsieur Sébastien renvoyait
Ce tendre ami qui me déplaît !

SÉBASTIEN.

Revenez vite, s'il vous plaît...
Que je bénis ce mariage !
Car, après tout, puisqu'il est fait,
Mon cœur doit être satisfait.

(Adélaïde entre avec sa mère dans la maison du restaurateur.)

SCÈNE XII.

DROGUIGNARD, SÉBASTIEN.

DROGUIGNARD.

Eh bien ! que dis-tu déjà de ta famille?

SÉBASTIEN.

Je dis que je ne la trouve pas mal ; ils ont tous des physionomies de parents ; qu'est-ce que tu veux? ça ne peut pas être autrement, c'est connu ; il n'y a que le militaire qui ne me revient pas du tout ; et si j'avais su que ce fût là le petit cousin, j'y aurais peut-être regardé à deux fois. Car celui-là, je ne pourrai jamais m'y habituer ; et s'il dîne aujourd'hui à table, c'est fini, je n'y reste pas.

DROGUIGNARD.

Tu es le maître de t'en aller, et de le laisser avec ta femme.

SÉBASTIEN.

C'est justement ce que je ne veux pas. Je t'en prie, mon cher ami, donne-moi un moyen pour qu'il ne soit pas du repas.

DROGUIGNARD.

Il y en a un, c'est de le mettre à la porte.

SÉBASTIEN.

Je sais bien, mais j'ai des raisons pour ne pas me servir de celui-là... à moins que tu ne veuilles t'en charger?

DROGUIGNARD.

Ce n'est pas mon affaire, mais tu peux t'adresser à ta femme ; comme elle t'a promis, à ce que tu dis, de faire en tout tes volontés, ordonne-lui de congédier son cousin, et elle ne manquera pas de t'obéir.

SÉBASTIEN.

Au fait, tu as raison, et voilà une idée. De sa part, ce sera tout naturel ; il n'y aura point d'inconvénients. La voici... Et tu vas voir qu'elle n'hésitera pas un instant.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

Vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

SÉBASTIEN.

J'en suis d'autant plus satisfait que j'avais une grâce à vous demander.

ADÉLAIDE.

A moi?... une grâce? Vous savez bien, monsieur, que c'est à vous de commander.

DROGUIGNARD.

A merveille ! (Bas à Sébastien.) Eh bien ! tu hésites déjà? Je m'en vais lui dire moi-même...

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Non, du tout. Laisse-moi faire ; j'ai trouvé un biais. (Haut.)

Ma chère Adélaïde, je réfléchissais tout à l'heure, et je me disais que nous serions peut-être beaucoup de monde à table. (Bas à Droguignard.) Vois-tu, comme cela, ça n'a pas l'air... (Haut.) Et alors, vous comprenez que s'il y avait une personne de moins, n'importe qui... mais enfin, j'aimerais mieux, si cela arrivait, que ce fût votre cousin ; voilà pourquoi je vous prierais de lui dire...

ADÉLAIDE.

Et pour quelle raison?

SÉBASTIEN, embarrassé.

Pour quelle raison ? (Bas à Droguignard.) Dis donc, mon ami, elle demande pour quelle raison ! Qu'est-ce que je vais lui répondre?

DROGUIGNARD.

Parbleu ! dis-lui que tu le veux, cela doit suffire.

SÉBASTIEN, à part.

Au fait, c'est un motif comme un autre. (Haut.) Eh bien ! madame, c'est que... je... (A part.) C'est singulier, quand on n'est pas fait à ce mot-là...

AIR : Comme il m'aimait ! (*Monsieur Sans-Gêne.*)

Oui, je le veux. (*Bis.*)
(A part.)
Voilà la parole fatale.

DROGUIGNARD.

Votre époux a dit : Je le veux;
Tout est fini, c'est pour le mieux.
D'après le code et la morale,
Toute la charte conjugale,
C'est : je le veux. (*Bis.*)

ADÉLAIDE fait un geste de colère, puis se reprend et répond doucement.

Puisque vous le voulez, monsieur, j'obéirai. Je vais dire moi-même à mon cousin qu'il ne peut rester à dîner ; mais vous connaissez ce qu'exigent les convenances? Puisqu'on

exclut mes cousins, vous ne pouvez, de votre côté, admettre que vos très-proches parents.

SÉBASTIEN.

Ce qu'elle demande là est tout naturel ; je n'inviterai à dîner que mes proches parents.

DROGUIGNARD, le tirant par son habit.

Eh bien ! dis donc, et moi ?

SÉBASTIEN, à Adélaïde.

C'est juste, et Droguignard aussi.

ADÉLAIDE.

Et pour quelle raison? Est-ce que monsieur serait de votre famille ?

SÉBASTIEN.

Non ; c'est un ami.

ADÉLAIDE.

C'est-à-dire que, de notre côté, nous renverrons des parents, et que, du vôtre, vous inviterez des étrangers ! J'en suis fâchée, mais monsieur ne dînera pas.

DROGUIGNARD.

Comment, je ne dînerai pas!

ADÉLAIDE.

Non, monsieur.

DROGUIGNARD.

Qui m'en empêchera ?

ADÉLAIDE.

Moi.

DROGUIGNARD.

Et pour quel motif?

ADÉLAIDE.

(Même air.)

Je ne veux pas, (*Bis.*)
Ce mot-là seul doit vous suffire.

Un mari peut bien, ici-bas,
Dire : Je veux; mais, dans ce cas,
Le code qu'on veut nous prescrire
Ne peut nous empêcher de dire :
Je ne veux pas. (*Bis.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES; Mme GIRAUD.

Mme GIRAUD, accourant au bruit.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc?

DROGUIGNARD.

Exclure un ami, et le renvoyer à jeun !

ADÉLAIDE.

Un ami ! Vous, monsieur, qui dès le premier jour du mariage cherchez à semer la discorde entre nous ! Vous qui donnez de mauvais conseils à mon mari !... Croyez-vous que je ne m'en sois pas déjà aperçue?

Mme GIRAUD.

Ma fille, de grâce !... y pensez-vous?

ADÉLAIDE.

Eh ! non, ma mère, laissez-moi. Voilà une heure que je me modère pour ne pas traiter monsieur comme il le mérite. (A Sébastien.) Oui, il voudrait éternellement vous tenir en tutelle, vous traiter en esclave ; mais j'y vois clair, et je ne le souffrirai pas.

Mme GIRAUD.

Mais, ma fille, encore une fois...

ADÉLAIDE.

Mais, ma mère, je vous répète que je puis bien parler. Et je prie monsieur de ne plus remettre les pieds chez moi.

(Elle va s'asseoir sur un banc.) Qu'est-ce que c'est donc que ça ? Il n'y a pas moyen d'y tenir.

Mme GIRAUD, qui pendant toute cette scène cherche à la calmer.

Mais, ma fille !

SÉBASTIEN, de l'autre côté du théâtre.

Ma chère Adélaïde !

Mme GIRAUD.

Aussi, mon gendre, c'est votre faute. Vous vous y êtes mal pris. Car c'est la première fois de sa vie que je lui vois un moment d'humeur.

SÉBASTIEN.

Par exemple ! si c'est moi qui ai tort...

DROGUIGNARD, bas à Sébastien.

Hein ! Qu'en dis-tu maintenant ?

SÉBASTIEN, de même.

Dame ! je ne sais trop qu'en dire. Mais je crains, comme toi, que nous ne nous soyons peut-être un peu pressés.

DROGUIGNARD, de même.

Voilà le mot que j'attendais. Et tu es maintenant en état de m'entendre. As-tu pu croire, Sébastien, que ton vieil ami t'abandonnerait au moment du danger ?

SÉBASTIEN, toujours à voix basse.

Que veux-tu dire ?

DROGUIGNARD, de même.

Qu'il fallait te sauver malgré toi ; et c'est ce que j'ai fait.

SÉBASTIEN.

Comment ! il serait possible ?...

DROGUIGNARD.

Viens, je vais tout t'expliquer.

Mme GIRAUD.

Eh bien ! mon gendre, vous vous en allez ? Vous ne voyez pas dans quel état est ma fille ?

SÉBASTIEN, à Droguignard.

Mon ami, c'est vrai; elle a l'air de se trouver mal.

DROGUIGNARD.

Sois donc tranquille.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

(A madame Giraud.)
Un peu de calme est nécessaire,
Votre fille en a grand besoin.

Mme GIRAUD.

Mais le festin ?

DROGUIGNARD.

En belle-mère,
Daignez vous charger de ce soin.

Mme GIRAUD.

Mais le bal?

DROGUIGNARD.

C'est un peu précoce,
Attendez pour le commencer,
Vous auriez tort de vous presser:
Tel souvent se croit à la noce
Qui s'en retourne sans danser.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

Mme GIRAUD, ADÉLAIDE.

Mme GIRAUD.

Qu'a-t-il donc, ce M. Droguignard, avec son air railleur?

ADÉLAIDE.

Comment! mon mari s'en va, sans m'adresser une parole! C'est une indignité.

Mme GIRAUD.

Après la scène que tu viens de faire...

ADÉLAIDE.

Est-ce que vous croyez que réellement il serait fâché ?

Mme GIRAUD.

On le serait à moins.

ADÉLAIDE.

Aussi, c'est son vilain ami qui en est cause ; je le déteste encore plus qu'auparavant ; me brouiller avec mon mari!... Je suis bien malheureuse, et il me le paiera !

Mme GIRAUD.

Allons, ne vas-tu pas pleurer à présent ?

ADÉLAIDE, pleurant.

Oui, parce que je l'aime.

Mme GIRAUD.

Il y paraît joliment !

ADÉLAIDE.

Qu'est-ce que ça prouve ?

AIR de Céline.

Oui, j'en conviens, je suis colère,
Et parfois je prends de l'humeur ;
Mais des torts de mon caractère
Devrait-il accuser mon cœur !
Des défauts que j'ai fait paraître
Il aurait tort d'être alarmé ;
Il sera malheureux peut-être,
Mais il est bien sûr d'être aimé.

Mme GIRAUD.

Mais que nous veut Belenfant ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; BELENFANT.

BELENFANT.

Par exemple, ma tante et ma cousine, en voilà une solide! et j'accours en estafette pour vous rendre un fameux service.

ADÉLAIDE.

Je te remercie de l'intention ; mais dis vite, parce que je suis pressée.

BELENFANT.

Je vous annonce donc qu'il y a contre vous quelque manigance.

ADÉLAIDE.

Peu m'importe!

BELENFANT.

Je vous dis qu'on veut vous faire des traits.

ADÉLAIDE.

Qu'est-ce que cela me fait?

BELENFANT.

Mais cependant, quand c'est du sérieux!

ADÉLAIDE.

Ça m'est égal.

BELENFANT.

Ah çà! a-t-elle une tête, la petite cousine! quand je vous dis que votre mari...

ADÉLAIDE, avec impatience.

Eh bien! mon mari?

BELENFANT.

Votre mari n'est pas votre époux.

ADÉLAIDE et Mme GIRAUD.

Qu'est-ce que cela signifie ? mais parle donc vite.

BELENFANT, *relevant sa moustache.*

Enfin, j'ai donc la parole ! Vous savez que je cherchais un individu en retard, avec lequel je devais m'aligner ; et j'étais t'entré pour l'attendre chez le traiteur qui est à côté de la mairie, lorsque je crois reconnaître dans la salle à côté la voix du cousin. Il causait avec un autre bourgeois, et j'ai entendu celui-ci qui lui disait : « Oui, la maison muni-« cipale touche à celle du traiteur ; c'est la même entrée, et « c'est dans un de ses salons que tout à l'heure... »

(*Il fait le geste de signer.*)

ADÉLAIDE et Mme GIRAUD.

Comment ! c'était une ruse ?

BELENFANT.

Comme vous dites, une ruse pour éprouver votre caractère qui, à ce qu'il paraît, a fait des siennes. Mais, minute ! je suis là, d'autant plus qu'à une phrase qui lui est échappée j'ai découvert que le cousin n'était autre que mon particulier d'hier au soir, et j'allais engager la conversation indéfiniment, lorsque je me suis dit : Belenfant, calme pour le quart d'heure ta martialité permanente, il s'agit ici de l'honneur de la famille.

AIR : Dans un amoureux délire. (Joconde.)

De peur d'encourir le blâme,
Va consulter tes parents,
Avant de tirer la lame.

ADÉLAIDE.

O ciel ! je vous le défends.

BELENFANT.

Non, j' dois venger cet outrage,
Et j' vais changer, dans l' moment,
Ses billets de mariage
En billets d'enterrement,

En (*Ter.*) billets d'enterrement !

ADÉLAIDE.

Et moi j'exige qu'on renonce à toute idée de duel ou de dispute; qu'on me laisse faire.

Mme GIRAUD.

Quel est ton dessein ?

ADÉLAIDE.

Je n'en sais rien ; mais enfin laissez-moi tous les deux ; vous surtout, mon cousin, si vous avez quelque amitié pour nous, je vous prie de partir à l'instant même.

BELENFANT.

Alors, autant dire : en avant, marche !

Mme GIRAUD.

Mais explique-moi au moins...

ADÉLAIDE.

Je ne le puis, j'ignore moi-même ce que je ferai ; les voilà ; je vous en prie, rentrez.

(Belenfant et madame Giraud rentrent.)

SCÈNE XVII.

ADÉLAIDE, SÉBASTIEN, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD, bas à Sébastien.

Tu vas voir le changement de baromètre ; le temps va revenir au beau.

SÉBASTIEN, de même.

Oui, mais je ne veux plus m'y fier.

DROGUIGNARD.

C'est cela, et nous allons joliment prendre notre revanche à ses dépens.

SÉBASTIEN.

Non, toi tu es trop goguenard, et il faut encore observer des convenances.

AIR du vaudeville de Turenne.

De moi seul elle doit apprendre
Que d'un époux nous allons la priver.

DROGUIGNARD.

Ici près, moi je vais t'attendre,
Et l'amitié reviendra t'enlever.

SÉBASTIEN.

Dispose tout pour notre fuite,
Va prendre un fiacre...

DROGUIGNARD.

Ah ! tu m'y fais songer !
Pour éviter un semblable danger,
On ne saurait aller trop vite.

(D'un air railleur en passant près d'Adélaïde.)

J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame.

SCÈNE XVIII.

ADÉLAIDE, SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

Depuis que je ne vous ai vue j'ai fait bien des réflexions, mademoiselle.

ADÉLAIDE.

Et moi aussi, monsieur.

SÉBASTIEN.

Sur la vivacité de votre caractère.

ADÉLAIDE.

Et moi sur la faiblesse du vôtre ; et je rends grâces main-

tenant à la ruse que vous avez employée, puisqu'elle me permet de vous rendre votre parole.

SÉBASTIEN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? la ruse que j'ai employée...

ADÉLAIDE.

Si vous l'aimez mieux, l'épreuve que monsieur votre ami, votre conseiller, a jugé à propos de tenter, épreuve qui d'abord nous a tous indignés, et dont maintenant je suis enchantée.

SÉBASTIEN.

Il serait possible ! comment vous saviez ?...

ADÉLAIDE.

Je ne l'ai pas ignoré un instant, et je vous le répète, il faut que votre faiblesse soit bien grande, ou que l'ascendant de M. Droguignard soit bien fort, pour que vous ayez pu consentir à un stratagème aussi offensant envers une famille respectable qui, j'ose le dire, ne le méritait pas.

SÉBASTIEN.

Ah ! mon Dieu !

ADÉLAIDE.

J'avoue qu'en voyant cette scène inconvenante se prolonger ainsi, je n'ai pas été maîtresse de mon ressentiment ; il y avait déjà longtemps, comme je vous l'ai dit, et comme vous avez pu le voir, que je faisais mes efforts pour ne pas éclater. Mais, quelque modération que l'on ait, cela n'empêche pas d'avoir du cœur et de la fierté, et on ne veut pas être humilié, surtout devant les gens que l'on aime.

SÉBASTIEN.

Dieux ! qu'est-ce que j'ai fait là !

ADÉLAIDE.

Ce n'est pas sur vous qu'est tombé mon ressentiment ; je ne vous accusais pas, je vous plaignais ; mais j'en voulais à la personne qui avait pu vous conseiller une pareille ruse.

Qu'en aviez-vous besoin, monsieur ? puisque vous ne m'aimiez pas, puisque cette union faisait votre malheur, que ne le disiez-vous franchement à ma famille ? c'était tout simple, tout naturel ; personne ne pouvait s'en fâcher, et le seul cœur que votre procédé aurait blessé ne vous aurait fait entendre aucune plainte.

SÉBASTIEN.

Cet imbécile de Droguignard ! j'étais sûr qu'il me ferait faire quelque bêtise. Adélaïde, daignez m'écouter.

ADÉLAIDE.

Non, monsieur, non, tout est fini ; je ne pourrais point faire votre bonheur, je connais tous mes défauts. La vivacité de mon caractère, je ne vous l'ai point laissé ignorer... ce matin même encore je vous en avais prévenu.

SÉBASTIEN.

C'est vrai ; et croyez-vous que je n'aie pas aussi mes défauts ? je suis défiant, soupçonneux...

ADÉLAIDE.

Soupçonneux ! et pour quel motif ? est-ce à cause de mon cousin ? Dès que vous avez désiré qu'il s'éloignât, ai-je hésité un moment à le lui dire ? qu'est-ce donc qui a pu vous choquer en lui ? son ton et ses manières ? ne vous en avais-je pas encore prévenu ce matin ?... Et ce soldat, dont vous blâmez comme moi le langage et la brusquerie, ce soldat a cependant plus de générosité et de délicatesse que M. Droguignard lui-même. Croyez-vous qu'il n'ait pas reconnu en vous, du premier coup d'œil, l'homme avec qui il avait eu hier au soir une dispute au spectacle ?

SÉBASTIEN.

Comment ! il m'avait reconnu ?

ADÉLAIDE.

Vous l'a-t-il fait paraître ? vous en a-t-il parlé ? n'a-t-il pas sur-le-champ sacrifié son ressentiment à un homme qu'il regardait déjà comme son parent ? Vous le voyez donc,

monsieur, du côté de ma famille sont tous les bons procédés, et du vôtre toutes les injustices.

SÉBASTIEN.

C'est vrai, c'est très-vrai ; ce vilain Droguignard, ce maudit Droguignard ! si je le tenais, je ne sais pas ce que je lui ferais. Adélaïde, je vous en prie, prenez pitié de moi !

ADÉLAIDE.

Non, monsieur, il est des outrages que l'on n'oublie pas ! (Pleurant.) Je vous ai trop fait voir que je vous aimais ; et vous ne vous seriez point ainsi conduit avec moi, si vous n'aviez été trop certain de mon affection.

SÉBASTIEN.

Elle pleure, Dieu ! c'est moi qui la fais pleurer, ou plutôt c'est cet indigne Droguignard... Adélaïde, je vous supplie de me pardonner ; je n'ai plus d'inquiétudes, plus de soupçons, je vous offre ma fortune et ma main. (Apercevant madame Giraud.) Ah ! madame Giraud, ma belle-mère, venez prendre mon parti et la prier de me pardonner ! elle ne veut pas...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; Mme GIRAUD.

Mme GIRAUD.

Comment ! ma fille, qu'est-ce que c'est?

ADÉLAIDE.

Ce n'est pas moi qu'il a offensée, c'est vous surtout, ainsi que mes parents.

Mme GIRAUD.

Eh bien ! nous pardonnons tous, imite-nous.

SÉBASTIEN.

Oui, je n'écouterai désormais que vous seule ; je ne sui-

vrai point d'autres conseils que les vôtres, Adélaïde, ma femme...

Mme GIRAUD.

Ma fille...

ADÉLAIDE.

Vous le voulez, ma mère.

(Elle tend la main à Sébastien qui se jette à ses genoux.)

SCÈNE XX.

Les mêmes; DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD, s'essuyant le front.

J'ai été obligé d'aller jusqu'à la place Saint-Michel. (Apercevant Sébastien.) Eh bien ! que fais-tu donc? La voiture est là qui nous attend.

SÉBASTIEN, bas.

Mais tais-toi donc ! tu vas encore me faire avoir une scène.

DROGUIGNARD.

Comment, une scène ?

SÉBASTIEN, de même.

Oui, oui, tu n'en fais pas d'autres ; et avec tes malices, tu as manqué d'être cause d'un fameux accident.

DROGUIGNARD.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SÉBASTIEN, de même.

Je te l'expliquerai; mais je te prie de te taire.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; BELENFANT.

BELENFANT.

Cousin, il m'est revenu que ma présence en ces lieux vous paraissait incohérente; avec tout autre, ça finirait autrement, mais avec un parent, c'est trop juste, la paix du ménage avant tout ; je bats en retraite.

SÉBASTIEN.

Du tout, cousin, point d'explication : je connais votre généreuse conduite. Je vous prie de dîner avec nous ; et toutes les fois que vous viendrez à Paris, j'espère que nous aurons le plaisir de vous recevoir.

BELENFANT.

C'est différent. Touchez là, et si quelqu'un s'avise maintenant de vous dire quelque chose, vous aurez un cousin qui ne vous laissera pas en arrière.

SÉBASTIEN, à part.

Le fait est que j'avais eu tort, et que c'est un brave militaire.

DROGUIGNARD, qui les a tous regardés d'un air étonné.

Ah çà ! je n'en reviens pas; tu épouses donc ?

ADÉLAIDE.

Oui, monsieur ; et pour me montrer aussi généreuse que Sébastien, je vous prie d'excuser un mouvement de vivacité ; j'ai eu tort, sans doute, car les amis de mon mari doivent être les miens. Je vous prie de rester à dîner, et de croire que chez nous désormais votre couvert sera mis tous les jours.

SÉBASTIEN.

Tu vois bien comme tu étais injuste.

DROGUIGNARD.

Écoute donc, mon ami, tout le monde peut se tromper. Il paraît qu'elle a de bons moments. Fasse le ciel...

SÉBASTIEN.

Et nous, nous allons cette fois faire décidément la noce.

BELENFANT.

C'est ça, et nous marier tout à fait et indéfiniment.

VAUDEVILLE.

BELENFANT.

AIR de La Servante justifiée.

En avant donc
Le joyeux rigodon !
En franc luron
Par la danse
Je commence ;
Puis, verre en main,
Je veux en bon cousin,
Jusqu'à demain,
Célébrer votre hymen.

SÉBASTIEN, prenant Adélaïde par la main et la présentant au public.

Messieurs, madame veuve Giraud, fabricante de bonneteries, a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Adélaïde Giraud, sa fille, avec M. Fortuné Sébastien, marchand mercier, et, de plus, votre serviteur.

ADÉLAIDE, au public.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Que de soucis pour entrer en ménage !
Nous nous trouvons heureux du moins,
Le jour de notre mariage,
De vous avoir eu pour témoins;
Mais notre joie est peut-être précoce,
De vous dépend notre futur destin;

Ce soir, messieurs, vous étiez de la noce,
Daignerez-vous être du lendemain ?

TOUS.

En avant donc,
Le joyeux rigodon, etc.



LA

PETITE FOLLE

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 6 Mai 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
BROUNN, intendant du château	MM.	Émile.
ALTRIK, valets		Nestor.
MAC-FULL, valets		Provenchère.
CUDDY, valets		Émilien.
LADY MELFORT	Mmes	Grévedon.
JULIETTE, sa fille		Léontine Fay.
SIR ARTHUR, son parent, page du roi . . .		Fleuriet.

Seigneurs — Suite du roi.

Dans un château fort.



LA
PETITE FOLLE

Un appartement gothique. — Grande porte au fond. Sur le premier plan, à droite et à gauche, deux portes latérales. Une croisée auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BROUNN, ALTRIK.

BROUNN.

Entre, repose-toi aujourd'hui, car demain il faudra repartir.

ALTRIK.

Déjà, monsieur Brounn !... Je croyais que vous m'aviez fait venir d'Écosse pour occuper une place dans ce château, dont vous êtes l'intendant.

BROUNN.

A toi, un emploi sédentaire?... fi donc !

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade*.)

C'est une place trop commune,
Tu mérites d'aller plus haut.

ALTRIK.

C'est vrai, car pour faire fortune,
Je possède tout ce qu'il faut :
J'ai du respect pour la puissance,
De l'esprit, des talents heureux,
Et surtout une conscience
Dont je fais tout ce que je veux.

BROUNN.

Je le sais... aussi j'ai parlé de toi à mon maître.

ALTRIK.

Quoi! je serais au service de milord Sherbury, de ce riche seigneur?

BROUNN.

Oui, c'est lui qui te paie, mais c'est moi que tu serviras.

ALTRIK.

Ah! diable! ce n'est pas la même chose... parce qu'il y a plus d'honneur à obéir au maître.

BROUNN.

Imbécile!

AIR du vaudeville de *L'Homme vert.*

L'honneur n'est rien en cette affaire :
Dans un état tel que le tien,
Il faut voir le gain qu'on espère
Et compter la gloire pour rien ;
Un valet qui sait s'y connaître
Prend sa part de gloire... en argent ;
Et je sais même plus d'un maître
Qui quelquefois en fait autant.

ALTRIK.

Eh bien! soit... de quoi s'agit-il?

BROUNN.

D'emmener avec toi, dans le nord de l'Écosse, une petite fille que je vais te confier, et de la garder pendant quelques mois.

ALTRIK.

Pas autre chose ?

BROUNN.

Non.

ALTRIK.

J'entends, et quelle sera dans cette affaire-là ma part de gloire ?

BROUNN.

Cinquante guinées ! comptées dans cette bourse, et que je te donne d'avance, de la part de milord Sherbury.

ALTRIK.

Cinquante guinées!... Pour emmener seulement avec moi une petite fille ?...

BROUNN.

Oui... une orpheline de dix à douze ans... j'espère que c'est bien payé...

ALTRIK.

C'est selon... si c'est seulement pour les frais du voyage, c'est trop ; mais s'il y a des risques à courir, ce n'est pas assez ; il me faut d'autres explications.

BROUNN.

Cela m'est défendu.

ALTRIK.

Alors, rien de fait ; moi, j'aime à raisonner et à me rendre compte, et si jamais je suis pendu, je veux savoir pourquoi.

BROUNN.

Est-il curieux !... Eh bien ! voyons, puisqu'il le faut absolument, qu'est-ce que tu demandes ?

ALTRIK.

D'abord, quelle est la famille, quels sont les parents de cette jeune fille ?

BROUXN.

Elle n'en a plus, ou c'est tout comme. Son père et sa mère, qui avaient suivi le parti du prince Édouard, ont été exilés d'Angleterre, et ne peuvent y rentrer sans s'exposer à être arrêtés.

ALTRIK.

C'est bien ; de ce côté-là, il n'y a rien à craindre... je suppose que, selon l'usage, leurs biens ont été confisqués?

BROUXN.

Non, le roi a voulu qu'ils fussent conservés à leur enfant. qui, par ce moyen, aura à sa majorité une très-grande fortune...

ALTRIK.

Ah ! elle est riche !... Elle doit avoir alors des amis, des protecteurs...

BROUXN.

Pas d'autres que milord Sherbury, mon maître, qui est à la fois son grand-oncle et son tuteur.

ALTRIK.

Et qui veut la faire disparaître en secret?... Pourquoi ?

BROUXN.

Cela ne te regarde pas! ce sont des affaires de famille dont il est inutile que tu sois instruit, et dès qu'il n'y a pas de danger, tu peux bien agir sans connaissance de cause.

ALTRIK.

A la bonne heure !... mais alors je prendrai plus cher.

BROUXN.

Comment! tu n'es pas assez payé?

ALTRIK.

Non, sans doute... Moi je tiens à l'estime et à la confiance, et si on ne m'en accorde pas, il faut que ce soit comme pour la gloire : qu'on me donne ma part en nature.

BROUNN.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

C'est étonnant, et, depuis que j'exerce,
Je n'ai pas vu d'esprit plus exigeant :
On ne sait pas combien dans le commerce
Ces gaillards-là se vendent maintenant !
Oui cette hausse m'inquiète,
Les consciences, sans mentir,
Sont hors de prix...

ALTRIK.

Dam' ! tant de monde achète !
Cela fait renchérir.

BROUNN.

Viens donc ici !... Puisqu'il faut tout te dire, lord Sherbury, mon maître, qui a été désigné par le roi comme tuteur de miss Juliette, avait été autrefois partisan du prince Édouard... Après la défaite de celui-ci, il s'est trouvé, je ne sais comment, avoir été toujours dévoué au roi George : et dans ce moment... (*A voix basse.*) cela, il m'est permis de te le confier, parce que milord aura besoin de toi... dans ce moment, je crois qu'il cherche le moyen d'être fidèle à un troisième, et il attendait tranquillement l'issue de ce projet, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait dans sa maison un espion, d'autant plus dangereux qu'il était impossible de s'en défier... C'était miss Juliette, sa pupille, jeune personne de douze ans, qui, pour l'esprit et la curiosité, vaut à elle seule toutes les petites filles du royaume, et qui, en outre, déteste déjà son tuteur comme une personne raisonnable.

ALTRIK.

Qu'importe la haine d'un enfant de cet âge ?

BROUNN.

Elle peut être fort nuisible à milord, car le prince, qui s'était quelquefois amusé des reparties de cette petite fille, demandait souvent de ses nouvelles ; on fut obligé de lui

répondre qu'une fièvre dangereuse s'était déclarée, que le moral même de l'enfant s'en était ressenti, et que cette miss Juliette, jadis si aimable et si spirituelle, était dans un état de démence et de faiblesse... Le roi semblait l'avoir oubliée, lorsque, avant-hier, il dit à milord : « Nous chasse- « rons après-demain dans les environs de votre terre de « Birton, je veux rendre visite à votre pupille, savoir com- « bien elle est changée, et voir surtout si votre pauvre « petite folle me reconnaîtra. » Tu juges de l'effroi de monseigneur.

ALTRIK.

Je comprends maintenant : il veut l'éloigner pour éviter la visite de Sa Majesté... Je m'en chargerai... pouvu, bien entendu, que milord m'assure de sa protection.

BROUNN.

Je suis sa caution... Du reste, nul danger ; il n'y a dans ce château que moi et Mac-Derbie, le vieux concierge, à qui j'ai donné ordre de ne laisser entrer personne.

(On entend la fanfare qui sert de ritournelle au duo suivant.)

ALTRIK, regardant par la fenêtre.

Écoutez... j'entends un bruit de chevaux... voilà le pont-levis qui s'abaisse.

DUO.

AIR : Fragment du premier duo d'*Adolphe et Clara.*

BROUNN.

Bon ! c'est ma jeune demoiselle,
Je ne l'attendais pas si tôt.

ALTRIK, regardant par la fenêtre.

Non, sur ma foi ; ce n'est point elle.

BROUNN.

Que dis-tu ?

ALTRIK.

Regardez plutôt.

BROUNN, regardant.

Une paysanne jolie...

ALTRIK.

Qu'un seigneur élégant conduit.

BROUNN, faisant le geste de refuser.

Pourvu du moins que Mac-Derbie
Le congédie.

ALTRIK.

L'autre commande... il cède... il obéit...

BROUNN, regardant.

C'est sir Arthur... je demeure interdit.

ALTRIK.

Quel est cet Arthur, je vous prie ?

BROUNN, troublé.

Eh! mais, c'est le fils de milord.

ALTRIK.

Bon !... n'est-il pas de notre bord ?

BROUNN.

Du tout, il n'en est pas encor.
Même il ignore de son père
Les projets et les sentiments...
D'un chevalier de l'ancien temps
Il a le noble caractère.

BROUNN et ALTRIK.

Mais dans ces lieux que vient-il faire ?
Pourquoi ce voyage soudain ?
Cachons-lui bien notre dessein
Et tous les projets de son père ;
Que vient-il faire?

BROUNN.

Il ne pouvait arriver plus mal à propos. Silence, le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES; SIR ARTHUR, LADY MELFORT.

SIR ARTHUR.

C'est un désert que ce château!... Pas de domestiques, personne pour nous recevoir. (Apercevant Brounn et Altrik.) Ah! voici quelqu'un. (A lady Melfort.) Rassurez-vous, madame.

ALTRIK et BROUNN, à part.

Madame!

SIR ARTHUR.

Daignez prendre ici quelque repos, vous êtes chez moi; c'est-à-dire chez mon père, qui, j'en suis certain, ne me désavouera pas.

BROUNN, s'avançant.

Monseigneur...

SIR ARTHUR.

Qui êtes-vous?

BROUNN.

Brounn, un des intendants de milord.

SIR ARTHUR.

Oui, je crois me rappeler... Il faut vous dire, madame, que j'ai un père qui est très-riche... moi, je n'ai rien; il a des terres, des châteaux, que je connais à peine, et surtout une armée d'intendants, d'écuyers et de domestiques que je n'ai jamais vus.

AIR : Ah ! si madame me voyait. (ROMAGNÉSI.)

Premier couplet.

Lorsque l'on est page du roi,
On aime la magnificence ;
Et pour mon père je dépense,

Tandis qu'il amasse pour moi.
Quelles semonces il m'a faites !
Et pourtant chacun sait, je croi,
Qu'il faut bien qu'on fasse des dettes
Lorsque l'on est page du roi. (*Bis.*)

Deuxième couplet.

Sans regret, comme sans espoir,
A ses serments rester fidèle,
Aimer et défendre sa belle,
D'un chevalier c'est le devoir ;
Mais je pense, sans aucuns doutes,
Qu'on doit, comme article de foi,
Les défendre et les aimer toutes
Lorsque l'on est page du roi. (*Bis.*)

Eh bien ! monsieur Brounn, voyez s'il n'y aurait pas moyen de faire préparer quelques rafraîchissements pour madame.

LADY MELFORT.

Je vous jure que je n'ai besoin de rien.

SIR ARTHUR.

Vous le croyez, mais, en honneur, vous vous trompez, je le sais mieux que vous. (A Brounn.) Un appartement, une collation et un bon feu.

BROUNN, à part.

Est-ce qu'ils vont s'établir ici?... Et quelle est cette femme?... (Haut.) Mais, monseigneur !...

SIR ARTHUR.

Eh bien ! ne m'avez-vous pas entendu?

BROUNN.

Altrik, va vite, ne perds pas de temps.

(Altrik sort.)

SIR ARTHUR.

Altrik ! quel est celui-là ?

BROUNN.

Un Écossais.

SIR ARTHUR.

Et ce vieux concierge qui ne voulait pas nous laisser entrer?

BROUNN.

Mac-Derbie, un Irlandais.

SIR ARTHUR.

C'est cela ! comme s'il n'y avait pas dans notre pays assez de fidèles serviteurs, sans aller chercher en Écosse et en Irlande... Monsieur Brounn, vous leur direz de ma part qu'ils se dépêchent de s'enrichir au service de mon père.

BROUNN.

Pourquoi, monseigneur?

SIR ARTHUR.

Parce qu'il y a à parier qu'ils ne resteront pas au mien.

BROUNN.

Je leur en donnerai avis, monseigneur, et ils en profiteront... (A part.) Pourvu maintenant que cette petite fille ne s'avise pas d'arriver; nous serions dans un bel embarras!... (Haut.) Je vais tout disposer pour que milord soit satisfait et puisse promptement se remettre en route.

SCÈNE III.

SIR ARTHUR, LADY MELFORT.

LADY MELFORT.

Ah ! milord, comment m'acquitter jamais envers vous? L'hospitalité que vous m'offrez, les services que vous m'avez déjà rendus !...

SIR ARTHUR.

Ils ne m'ont rien coûté, je vous l'atteste ; et quand vous saurez mon aventure, vous verrez que le hasard seul m'a fourni l'occasion de vous être utile... Le roi va aujourd'hui à la chasse.

LADY MELFORT, vivement.

De ce côté, n'est-il pas vrai?

SIR ARTHUR.

Oui, dans les bois de Birton. Il doit se reposer au château et y déjeuner. Comme page de Sa Majesté, j'étais parti ce matin à franc étrier, avec John, mon domestique, afin de tout faire préparer pour sa réception, lorsqu'au dernier village, mon cheval, qui s'était déferré, me força à m'arrêter chez le maréchal. Quelques hommes d'assez mauvaise mine causaient devant la porte, en buvant de la bière... et, voyageur désœuvré, je prêtais l'oreille (car que faire en voyage, à moins que l'on n'écoute? c'est même le seul moyen de s'instruire) : « Oui, disait l'un, un jupon orange, un corset « bleu et un air distingué ; c'est elle, je l'ai reconnue. — Et « comment ? — J'ai été autrefois à son service. — Et pour- « quoi ne l'as-tu pas arrêtée ? — Parce que son mari est « peut-être caché dans les environs, qu'en la suivant, on « peut le découvrir, et que ce sont deux cents livres sterling « de gagnées. »

LADY MELFORT.

Quelle indignité!... un de nos anciens serviteurs...

SIR ARTHUR.

Dans ce moment, mon cheval était prêt ; nous partons, et nous n'avions pas fait cent pas dans le bois, que j'aperçois une jeune paysanne... Je reconnais le jupon orange, le corset bleu... et plus encore le reste du signalement... et lorsqu'en passant je vous criai : « Madame, j'ai quelque idée que l'on vous poursuit, » votre frayeur me fit voir sur-le-champ que mon idée était juste ; j'ordonne à John de se

rendre à pied au château de Birton; je vous fais monter sur son cheval, nous prenons le galop, et en moins de dix minutes nous arrivons ici, où vous pouvez vous regarder comme à l'abri de tout danger.

LADY MELFORT.

Et vous ne savez pas si vous-même n'en courez pas un très-grand en me donnant un asile !

SIR ARTHUR.

Plût au ciel ! car alors ce ne serait plus au hasard seul que vous devriez de la reconnaissance... Mais votre mari...

LADY MELFORT, embarrassée.

Milord...

SIR ARTHUR.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Dans ce moment de trouble et de tempête,
J'ai deviné quel sort était le sien ;
Il est proscrit, on menace sa tête...

LADY MELFORT.

Quoi ! vous pensez ?...

SIR ARTHUR.

De moi ne craignez rien :
Il est errant, sans abri, sans refuge,
Cela suffit, et mon cœur le défend ;
Pour moi, qui ne suis pas son juge,
Son malheur le rend innocent !

LADY MELFORT.

Je ne refuserai point l'appui que le ciel nous présente ; oui, milord, oui, vous saurez tout.

SIR ARTHUR.

Parlez ; je puis, je crois, vous être utile. Depuis cinq ans je n'ai point quitté le prince George ; j'étais avec lui en Hollande, avant qu'il fût roi d'Angleterre, et, en outre, le crédit de mon père, milord Sherbury...

LADY MELFORT.

Ciel ! milord Sherbury... (A part.) Notre ennemi mortel !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; BROUNN.

BROUNN, annonçant.

Milord est servi.

LADY MELFORT, à part.

Quel parti prendre... et que lui dire ?...

SIR ARTHUR.

Venez, madame.

(Il présente la main à lady Melfort, et ils sortent ensemble par la porte à droite.)

SCÈNE V.

BROUNN, seul.

Ils s'éloignent !... (Regardant par la fenêtre.) Il était temps ! le pont-levis s'abaisse de nouveau... cette fois, je ne me trompe pas, c'est miss Juliette... Un des gens de milord l'accompagne... pourvu que sir Arthur ne l'aperçoive pas ! Prévenons Altrik, et qu'il se dispose à partir sur-le-champ avec cette petite fille... C'est elle-même.

SCÈNE VI.

BROUNN, JULIETTE, UN DOMESTIQUE qui remet une lettre à Brounn.

BROUNN, regardant la lettre.

C'est de la part de monseigneur. (A Juliette.) Je suis à vous, ma petite fille... Êtes-vous bien fatiguée de la route ?...

Hein!... point de réponse! (Juliette reste les yeux baissés sans lui répondre, et effeuille un bouquet qu'elle tient à la main.) Allons, allons, elle a de l'humeur... cela se passera... (Au domestique.) C'est bien, laissez-nous... Voyons ce que me mande monseigneur. (Il ouvre la lettre.) Écrit en chiffres, comme à l'ordinaire. (Il lit.) « Qu'elle parte à l'instant; de nouveaux « motifs l'exigent. — Son père et sa mère, rentrés, dit-on, « en Angleterre. — Cachés dans les environs. — Si on « découvre lord Melfort, l'arrêter sur-le-champ. — Em-« pêcher surtout qu'aucun d'eux ne puisse approcher Sa « Majesté. — Du reste, je n'y suis pour rien. — Je donne « plein pouvoir d'agir selon les circonstances. — Déchirer « cette lettre aussitôt qu'on l'aura reçue. » (Il déchire la lettre.) C'est juste... les papiers déchirés ne compromettent pas... Puisqu'on me laisse le maître de diriger les événements, je vais tâcher de m'en tirer avec honneur. (Regardant Juliette.) Il faut d'abord la préparer à ce nouveau voyage. (A Juliette.) Dites-moi, miss Juliette, êtes-vous toujours bien en colère contre milord ?

JULIETTE lève les yeux, le regarde fixement, et part d'un grand éclat de rire.

Ah ! ah ! ah!

BROUNN.

Allons, il paraît qu'elle ne se trouve pas si malheureuse !

JULIETTE.

Malheureuse! dis-tu?... Qui est-ce qui est malheureuse ?... Oui, c'est Juliette... depuis bien longtemps... on ne l'aime plus... on l'a punie... on l'a enfermée... c'était si noir, si sombre... il faisait toujours nuit.

BROUNN.

Eh! mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

JULIETTE, avec joie.

Mais moi... je suis libre... je suis contente... Tu ne sais pas? j'ai revu la campagne... des arbres... des ruisseaux...

et surtout le jour !... partout du jour !... ah ! comme c'était beau ! (Attirant Brounn à elle.) Viens... viens de ce côté... Tu vois cette prairie... ce parc... ce beau jardin... (Avec joie.) c'est à moi, n'est-ce pas?... car moi, je suis riche... (Avec tristesse.) ah ! oui... bien riche... (Pleurant.) et bien malheureuse!

BROUNN.

Se pourrait-il?... Sa prison... et dans un âge aussi tendre!... Sa raison serait-elle?... elle paraît souffrante.

JULIETTE.

Oui, je souffre... beaucoup! (Montrant sa tête.) là... (Montrant son cœur.) là... surtout. — Écoute... écoute bien!... ce sont des soldats qui se promènent autour du palais... Quand sonneront dix heures, ils entreront chez le roi... mais moi, je lui dirai... je l'avertirai. Restons ici, attendons...

(Elle l'emmène au coin du théâtre, à gauche.)

BROUNN, à part.

Je ne puis le croire encore! comment, ce que milord avait imaginé serait devenu une réalité?

JULIETTE, à voix basse.

Tais-toi... et ne fais point de bruit!

(Brounn étonné l'examine attentivement. Pendant l'aparté suivant, Juliette reste immobile et comme écoutant.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LADY MELFORT, sortant de la porte à droite.

LADY MELFORT, à part.

Quelques dangers qui m'environnent, il faut sortir de ce château... je ne sais comment répondre aux instances de sir Arthur.

(En ce moment, Juliette aperçoit lady Melfort, et veut s'élancer vers elle.)

BROUNN.

Hein?... Qu'est-ce que c'est?

JULIETTE.

(Tout à coup elle s'arrête, jette sur sa mère un regard de regret et de tendresse, prend la main de Brounn, et lui dit froidement.)

Entends-tu?... dix heures sonnent.

LADY MELFORT, qui s'est retournée au cri de Juliette.

Ciel!... ma fille!

BROUNN, à part.

Sa fille!... Ce serait lady Melfort?

LADY MELFORT, courant à elle.

Ma fille! ma Juliette, c'est toi que je revois!

JULIETTE, l'éloignant de la main.

Quelle est cette femme?... et que me veut-elle?

LADY MELFORT.

O ciel! elle ne me reconnaît pas... ses yeux fixes... immobiles... Quel égarement dans tous ses traits!... (A Brounn.) Répondez-moi, qu'avez-vous fait de mon enfant? (A sa fille.) Juliette, Juliette... reviens à toi, c'est moi... c'est ta mère... (Juliette la regarde malgré elle avec tendresse.) O ciel!... j'ai cru lire dans ses yeux... elle me reconnaît...

(Brounn fait un pas vers Juliette, et l'examine avec défiance.)

JULIETTE, se reprend, la regarde quelque temps et lui dit froidement.

Qui êtes-vous?

LADY MELFORT, avec abattement.

Il n'est plus d'espoir... Juliette!...

JULIETTE.

Laissez-moi... je ne suis qu'une pauvre fille... Ces biens que vous voulez dérober, ils ne sont pas à moi, ils sont à ma mère... bien à elle... Eh bien! demandez-les-lui... elle vous les donnera, si vous voulez me permettre de l'embrasser encore.

LADY MELFORT.

AIR : De vos bontés, de son amour. (Raoul de Créqui.)

Je t'implore, Dieu juste et bon;
Pour nous, c'est ma seule prière,
Daigne lui rendre la raison !

JULIETTE.

Ah! daignez me rendre ma mère!

LADY MELFORT.

Je verrais combler mon espoir!

JULIETTE.

Je n'aurais plus rien à prétendre!

LADY MELFORT.

Si ma fille pouvait me voir!

JULIETTE.

Si ma mère pouvait m'entendre!

LADY MELFORT.

Malheureuse que je suis!

JULIETTE, s'adressant à Brounn, et jetant à la dérobée un regard sur lady Melfort.

Ma mère, ma mère... ne pleure pas, c'est moi, tu ne m'as pas perdue, ne le crois pas, je suis toujours ta Juliette, je t'aime, je te reconnais.

LADY MELFORT, étonnée, à part.

O ciel! que veut-elle dire?

JULIETTE, entraînant Brounn.

Prends garde!... Ne dis pas un mot, ne fais pas un geste; ils sont méchants... ils nous tueraient... ma mère!...

BROUNN, à part.

Elle me prend pour sa mère... je suis tranquille...

TRIO.

AIR de la valse des Comédiens.

Ensemble.

JULIETTE.

Le ciel prendra pitié de ma misère;
Oui, j'en suis sûre, il m'exauce, il m'entend :
A mon amour il va rendre ma mère;
Ce jour heureux va finir son tourment.

LADY MELFORT.

Ah ! c'en est fait... méconnaître sa mère!
Mon cœur succombe à ce dernier tourment.
Pour elle, hélas! j'ai bravé la misère,
Et sans espoir j'ai perdu mon enfant.

BROUNN.

La pauvre enfant, me prendre pour sa mère!
Le roi peut bien lui parler maintenant;
Sans crainte ici je peux la laisser faire,
(Regardant lady Melfort.)
Pour m'occuper d'un soin plus important.

(Brounn sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

JULIETTE, LADY MELFORT.

(Juliette remonte le théâtre, regarde de tous côtés si personne ne peut l'entendre, et dit à voix basse à lady Melfort.)

Ma mère !

LADY MELFORT.

Que dit-elle ?

JULIETTE.

Rassure-toi, je ne suis point folle.

LADY MELFORT, la regardant d'un air de doute.

O ciel ! dois-je la croire ?

JULIETTE.

AIR du vaudeville de Téniers.

Le ciel enfin te rend à ma tendresse!

LADY MELFORT, la regardant.

Ne m'abusez-vous pas? grands dieux!

JULIETTE.

Entre mes bras vois comme je te presse,
Et vois les pleurs qui coulent de mes yeux,
Vois mon bonheur... vois mon ivresse extrême,
Et s'il te reste encor quelque soupçon,
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
Mets là ta main! comme autrefois il t'aime,
Tu le vois bien! j'ai toute ma raison.

LADY MELFORT.

Oui, oui, je n'en doute plus, ma fille, ma Juliette... mais dis-moi donc par quel motif?...

JULIETTE.

Imagine-toi que milord Sherbury, ce tuteur à qui l'on m'avait confiée, et qui, disait-on, devait te remplacer... c'est un méchant parent, un vilain homme... (A voix basse.) Tu ne sais pas?... C'est lui qui a fait exiler mon père, qui veut s'emparer de nos biens, et qui, en outre, a de mauvais desseins contre le roi... Je n'ai pas bien compris tout cela, mais je l'ai lu dans un rouleau de papier que je te montrerai... quand je pourrai... je l'ai caché dans le jardin, sous une pierre, et personne ne connaît ma cachette. C'est à cause de cela que milord est entré dans une si grande colère, et qu'il m'a grondée... ah! encore, si ce n'était que cela!...

LADY MELFORT.

Comment, il serait possible?

JULIETTE.

Oui, maman... mais c'est égal, on m'aurait tuée qu'on n'aurait pas su ma cachette. Seulement je me suis avisée (et en cela, je crois que j'ai fait une inconséquence), je me

suis avisée de leur dire, pour me venger, que quand je verrais le roi, je lui raconterais tout... Depuis ce moment-là, on ne m'a plus menée à la cour, on m'a enfermée dans une chambre bien noire, au château de Birton, et un jour que j'écoutais, car je ne faisais que cela... tout le temps, j'ai entendu dire à un de mes gardiens qu'on me faisait passer pour folle ; alors cela m'en a donné l'idée, parce que je me suis dit : « Par ce moyen, on ne se défiera plus de moi, on ne m'empêchera plus de parler au roi, »... et si je lui parle, maman, je lui raconterai tout ce qu'on m'a fait... il s'attendrira, il me caressera comme autrefois... car nous étions très-bien ensemble... je saisirai ce moment pour lui demander ta grâce, celle de mon père, et je suis sûre qu'il me l'accordera.

LADY MELFORT.

Je le crois comme toi! qui pourrait te résister? Mais si, d'ici-là, ton père venait à être arrêté?

JULIETTE.

Mon père est avec toi ?

LADY MELFORT.

Quand nous avons appris, dans notre exil, que depuis trois mois, tu avais quitté Londres... que tu étais malade dans le château de Birton... nous n'avons pu résister, nous avons tout bravé pour rentrer en Angleterre, pour te revoir... Sous ce déguisement, je cherchais à m'approcher du lieu de ta retraite, tandis que ton père m'attendait à un quart de lieue d'ici, à Norwick, dans une chaumière où il est caché ; mais que dira-t-il, en ne me voyant pas revenir?... Si, dans son inquiétude, il allait s'exposer lui-même!

JULIETTE.

Comment donc faire?

LADY MELFORT.

Retourner à l'instant vers lui.

JULIETTE.

L'intendant de milord t'a reconnue, il ne te laissera pas sortir.

LADY MELFORT.

Ou, ce qui serait pis encore, il pourrait me suivre et découvrir la retraite de mon mari.

JULIETTE.

Eh bien! écris-lui!

LADY MELFORT.

Et comment lui faire parvenir?...

JULIETTE.

J'en trouverai le moyen... tu le vois bien, déjà on ne se défie plus de moi, on me laisse en liberté... il faudra bien que je rencontre quelqu'un, le premier venu... et rien qu'à sa figure, vois-tu, maman, il me semble que je ne me tromperai pas.... et quand même je lui avouerais la vérité, pourquoi veux-tu qu'il nous trahisse?... Pourquoi n'aurait-il pas compassion de moi? Quand je lui dirai : « Monsieur, vous voyez une pauvre enfant, dont le père est proscrit... voulez-vous qu'elle soit orpheline?... » Non, non, il ne le voudra pas!... Surtout s'il a une petite fille!... Écris, maman, écris vite, notre lettre lui parviendra.

LADY MELFORT.

Allons, puisse ta confiance nous porter bonheur!

(Elle écrit.)

JULIETTE.

Dis-lui bien qu'il se tienne toujours caché, que tu es en sûreté, qu'aujourd'hui même, oui, aujourd'hui, j'ai idée qu'on va me ramener près du roi, et que je pourrai lui parler.

LADY MELFORT, après avoir écrit.

Ces deux mots suffiront.

JULIETTE.

C'est bien... à Norwick, dans une chaumière?

LADY MELFORT.

La dernière du village.

JULIETTE.

Rentre vite, et devant les étrangers n'aie pas l'air de t'occuper de moi... et tâche surtout de ne pas me regarder... tiens, comme tu fais là...

LADY MELFORT, la regardant.

Oui, si je peux.

JULIETTE.

AIR : Ses yeux disaient tout le contraire.

On vient de ce côté, je croi.
Qu'en ces lieux ta prudence brille;
Mais, je t'en prie, efforce-toi
D'oublier que je suis ta fille.

LADY MELFORT.

Dans mes regards, dans mes discours
Affecter cette indifférence...
Je tâcherai...
(L'embrassant à plusieurs reprises.)
Voilà toujours
De quoi prendre un peu patience.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE IX.

JULIETTE; SIR ARTHUR, BROUNN, entrant par le fond.

BROUNN.

Ainsi, milord, vous partez.

SIR ARTHUR.

Oui, à l'instant même.

BROUNN, à part.

Je respire.

JULIETTE.

Ah! c'est un lord! C'est égal... je trouve à ce cavalier-là une fort jolie tournure.

(Elle s'approche de la table, et s'amuse avec une plume à griffonner du papier blanc.)

SIR ARTHUR, à part.

Je vais prendre congé de cette étrangère; puisqu'elle le veut, je respecterai son secret, mais j'avoue que je renonce avec peine au projet de lui être utile.

JULIETTE, s'avançant vers lui.

Comme il a l'air bon et obligeant!

SIR ARTHUR, se retournant et apercevant Juliette.

Quelle est cette petite fille?

BROUNN.

Vous ne la connaissez pas?... C'est la pupille de lord Sherbury, votre père.

JULIETTE, s'éloignant vivement.

Lord Sherbury!

SIR ARTHUR.

Quoi! c'est là miss Melfort, dont on m'a tant parlé, et qui a quitté la cour presque au moment où j'y arrivais?

BROUNN.

Oui... cette enfant si intéressante, qui depuis...

SIR ARTHUR.

Je sais... mais est-ce aussi sérieux qu'on l'a dit?

BROUNN.

Bien plus encore, et vous pouvez vous en assurer par vous-même.

SIR ARTHUR, la regardant avec intérêt.

Pauvre petite!... Je m'y intéresse plus que je ne puis te l'exprimer; d'abord nous sommes parents, et je me rappelle ensuite que lord Melfort, son père, avant sa disgrâce, avait manifesté l'intention de nous marier un jour, et

d'éteindre par là quelques haines de famille... pauvre Melfort ! (Après un soupir.) Allons, allons, il faut partir... tu as envoyé à Birton toutes les provisions qui étaient ici ?

BROUNN.

Oui, milord.

SIR ARTHUR.

C'est bien... je retourne auprès du roi, que je dois attendre un peu après Norwick ; de là, nous irons tous à Birton. Apporte-moi mon manteau, et fais seller mon cheval.

BROUNN.

Tout sera prêt dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JULIETTE, SIR ARTHUR.

JULIETTE.

O ciel ! il va à Norwick... je ne trouverai jamais une meilleure occasion.

SIR ARTHUR.

Juliette, ma petite cousine, est-ce que je vous fais peur ?...

JULIETTE s'approche de lui, le regarde attentivement.

Non, je crois que tu ne lui ressembles pas : tu es bon... tu es compatissant... tout à l'heure tu avais l'air de plaindre mes parents !...

SIR ARTHUR.

Tu m'as entendu ?

JULIETTE.

Toujours ! quand on parle d'eux !... Et si tu voulais... tu me sauverais la vie.

SIR ARTHUR, souriant.

A toi, ma pauvre petite ! Eh ! que puis-je faire pour cela ?

JULIETTE.

Tu vas à Norwick... il y a là une chaumière... la dernière du village... écoute... si tu me trompes, le ciel te punira... car je me fie à toi... Apprends donc, mon cousin, que j'ai toute ma raison, que je ne suis pas folle.

SIR ARTHUR, *la regardant avec compassion.*

Pauvre enfant!

JULIETTE.

AIR *d'Emma.*

Premier couplet.

Ma folie est une feinte ;
Apprends donc qu'en cette enceinte
On trame une trahison.

SIR ARTHUR, *la regardant avec surprise.*

Dieux! qu'entends-je? quel soupçon!
S'il est vrai, parle sans crainte,
Arthur te protégera.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; BROUNN, *entrant par le fond et traversant le théâtre pour entrer dans la chambre à gauche.*

SIR ARTHUR, *continuant.*

Eh bien?

JULIETTE, *tirant la lettre de son sein.*

Eh bien...

(*Apercevant Brounn.*)

Dieux! c'est lui, le voilà!

(*Elle chante en chiffonnant la lettre.*)

Tra, la, la, la, la, la, la.

Deuxième couplet.

SIR ARTHUR.

Je gémis de son délire,

JULIETTE, pendant que Brounn est entré un instant dans la chambre à gauche.

Je ne puis ici t'instruire,
Mais daigne au moins, en secret,
Te charger de ce billet.
Plus tard, je saurai te dire...

SIR ARTHUR, étonné.

Quel est donc ce secret-là?

JULIETTE.

Tout mon secret...
(Apercevant Brounn qui rentre avec le manteau d'Arthur qu'il pose sur une table.)
Mon secret... le voilà.
(Elle valse en chantant.)
Tra, la, la, la, la, la, la.

SIR ARTHUR, qui la suit des yeux avec tristesse.

Plus que jamais, c'est fait de sa raison!... Ah! te voilà, mon cher Brounn!... Rien n'égale le trouble où je suis... Il y a dans ses discours... (La regardant.) dans ses regards surtout, une expression... tu vas rire de moi... mais, tout à l'heure, j'ai cru un instant qu'elle n'était pas folle.

BROUNN.

Il serait possible!

SIR ARTHUR.

Elle me le disait d'abord... et puis l'instant d'après, elle s'est mise à danser, à chanter... me parlait de Norwick... d'une chaumière... de trahisons... (Lui montrant la lettre en souriant.) Voilà même un papier chiffonné qu'elle m'a remis avec un grand mystère.

BROUNN, prenant la lettre.

Quelque griffonnage! elle ne fait que cela toute la journée...

(Montrant ceux qui sont sur la table.)

SIR ARTHUR, allant à elle.

Eh bien! qu'a-t-elle donc?... D'où viennent ces gestes menaçants qu'elle me fait?

BROUNN, qui pendant ce temps a ouvert la lettre.

Ah! grands dieux! Quelle découverte!

(Il sort précipitamment par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

JULIETTE, SIR ARTHUR.

JULIETTE.

O ciel! il disparaît... c'est fait de nous... Au nom du ciel! cours après lui, empêche-le...

SIR ARTHUR, toujours avec intérêt.

Eh! mon Dieu! qu'a-t-elle donc?... Est-ce que son mal augmente?... Juliette!

JULIETTE.

Laissez-moi!... Je n'ai plus besoin de vous, méchant parent! Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez tous.

SIR ARTHUR.

Ma pauvre petite, calme-toi.

JULIETTE, le regardant avec colère et douleur.

Il ne voudra pas me croire encore!... (Allant vers la porte à droite.) Maman, maman, viens à mon secours.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LADY MELFORT.

LADY MELFORT, sortant avec empressement.

Ma fille, que me veux-tu?

SIR ARTHUR.

O ciel! c'est lady Melfort!

JULIETTE.

Oui, celle à qui vous venez de ravir sa fille, son mari, tout son bonheur! Maman, dis-lui au moins que je ne suis pas folle, peut-être il te croira!

SIR ARTHUR.

Quoi! ce que vous me disiez tout à l'heure...

JULIETTE.

Était la vérité; et ce billet que vous avez laissé prendre à ce vilain intendant...

LADY MELFORT.

O ciel! il indiquait la demeure de mon mari! Et si lord Melfort tombe entre leurs mains, vous savez comme moi qu'il est perdu.

SIR ARTHUR.

Quoi! vous pourriez supposer que sans motifs?...

LADY MELFORT.

Il en est que vous ignorez... mais enfin, puisque vous savez maintenant qui je suis, je vous supplie, sir Arthur, au nom de l'amitié que vous portait mon mari, par les liens de famille et de parenté qui nous unissent, donnez-nous les moyens de nous jeter aux pieds du roi, c'est tout ce que nous vous demandons.

SIR ARTHUR.

Venez, je vais vous y conduire moi-même.

JULIETTE.

Hélas! mon cousin, vous ne pourrez pas! Cet intendant, ces valets armés nous retiendront.

SIR ARTHUR.

Et de quel droit l'oseraient-ils? Quand je leur commanderai...

LADY MELFORT, secouant la tête.

Ne l'essayez pas... ils obéissent ici à un pouvoir supérieur au vôtre.

SIR ARTHUR.

Que voulez-vous dire? Et quel est donc votre persécuteur? Quel autre que moi pourrait donner ici des ordres aux serviteurs de mon père?... Vous baissez les yeux!... Vous vous taisez!... Dieux! quelle idée!... Serait-il possible! Achevez de m'instruire.

JULIETTE.

Non, non, mon cousin; nous ne dirons rien, ni à vous, ni à personne : vous êtes si bon... si généreux... nous épargnerons votre père... mais sauvez le mien.

SIR ARTHUR.

AIR du vaudeville de Turenne.

Oui, votre exemple et me guide et m'éclaire,
Plus d'un flatteur, plus d'un perfide ami,
Je le vois trop, ont égaré mon père;
Mais je saurai le sauver malgré lui :
Soustraire ainsi notre nom à l'outrage,
C'est à jamais assurer son bonheur,
Et l'empêcher de manquer à l'honneur,
C'est défendre mon héritage.

Mais quel parti prendre?... Les moments sont précieux... et je crois comme vous, maintenant, qu'on ne vous permettra pas d'aller trouver Sa Majesté. Moi, du moins, je puis sortir; adieu!... Avant une demi-heure, vous aurez de mes nouvelles.

LADY MELFORT.

Que voulez-vous faire?

SIR ARTHUR.

M'exposer, peut-être un peu!... mais si on ne risquait rien... Écoutez... Sa Majesté chasse dans les environs, et je dois aller au-devant d'elle, pour la conduire au château de

Birton, qu'elle ne connaît pas, et où une magnifique collation l'attend. Vous savez ce que c'est qu'un appétit de chasseur!... Eh bien! au lieu de les conduire à Birton, je les amène ici, où rien n'est préparé, où il n'y a pas une seule provision!... Mais qu'importe? Le roi comptait trouver un bon déjeuner... il trouvera une bonne action à faire... je le connais, il m'en remerciera.

JULIETTE.

Oui, mais toute la suite du roi va être dans une belle colère.

SIR ARTHUR.

Du tout : quand le roi ne déjeune pas, les courtisans n'ont jamais faim... Adieu.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, LADY MELFORT.

JULIETTE.

Je suis toujours pour ce que j'ai dit. C'est un très-joli cavalier que mon cousin!... et mon papa et vous aviez eu autrefois une très-bonne idée.

LADY MELFORT, souriant.

Comment, tu saurais?...

JULIETTE.

En écoutant on sait toujours!... Et cela me semble à moi un parti très-convenable, parce qu'enfin... je sais bien qu'il y a milord Sherbury... mais on en est quitte pour ne pas voir son beau-père.

LADY MELFORT, souriant.

En effet, c'est bien le moment de former des projets!

JULIETTE, allant à la fenêtre.

Tiens, tiens, vois-tu là-bas dans la plaine? Dieux! comme

mon cousin se tient bien à cheval ! il est déjà bien loin ! Et quand je pense qu'il va revenir avec le roi !... c'est que celui-là on ne pourra pas l'empêcher d'entrer. (Ecoutant de l'autre côté.) Hein ?...

LADY MELFORT.

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE.

On a parlé près de nous !

LADY MELFORT.

Tu te trompes... je n'entends rien.

JULIETTE, prêtant l'oreille.

Parce que tu n'as pas comme moi l'habitude... il y a là du monde... (Montrant la gauche.) dans cette chambre. (Elle va mettre son oreille contre la porte.) C'est ce vilain intendant avec deux ou trois personnes... Silence !... je les entends.

LADY MELFORT.

Eh bien ?

JULIETTE.

Il va se rendre lui-même à Norwick pour arrêter mon père.

LADY MELFORT.

J'en étais sûre... mais que faire ?... attendre l'arrivée du roi, c'est notre seul espoir !... Mais qu'as-tu donc ?... quel effroi se peint dans tous tes traits ?...

(Juliette continue à écouter, et de la main fait signe à sa mère de se taire.)

LADY MELFORT, après un instant de silence.

Quelle incertitude !... Juliette, réponds-moi... quel nouveau danger nous menace ?

JULIETTE, pâle et tremblante.

Le plus grand de tous !... l'intendant va arrêter mon père, et en même temps il a donné ordre à trois coquins, qu'il laisse ici au château, de nous emmener toutes les deux.

LADY MELFORT.

O ciel !

JULIETTE.

De sorte que quand sir Arthur, quand le roi vont arriver, nous n'y serons plus.

LADY MELFORT.

Grands dieux ! qui nous protégera ?

JULIETTE.

Qui demandera la grâce de mon père ?

LADY MELFORT.

Hélas ! au moment d'être heureux !

JULIETTE.

Quand je pense qu'une demi-heure plus tard nous étions sauvés... si mon cousin pouvait se hâter... maman, ne le vois-tu pas venir ?

LADY MELFORT.

Attends !... j'ai cru voir... non, non, personne !

JULIETTE, à gauche.

Et je les entends, ce sont eux... on vient de ce côté.

LADY MELFORT.

C'est fait de nous !

JULIETTE.

Ne perdons pas courage !... (Tremblant de tous ses membres.) Je t'assure, maman, qu'il n'y a pas de danger, qu'il n'y a rien à craindre... (A part.) Ah ! mon Dieu, que j'ai peur !... (Haut.) Viens, viens !... au moins je ne te quitterai pas.

(Elles rentrent dans l'appartement à droite, et Juliette écoute de temps en temps.)

SCÈNE XV.

ALTRIK, MAC-FULL, CUDDY, entrant par la porte à gauche.

ALTRIK, à Mac-Full et à Cuddy.

Entrez et ne craignez rien.

MAC-FULL.

Brounn a beau dire, je n'aime pas beaucoup ces expéditions-là.

ALTRIK.

Enlever une femme et une petite fille! n'as-tu pas peur?

MAC-FULL.

Tu es sûr au moins que sir Arthur est parti?

ALTRIK.

Je l'ai vu monter à cheval, et Brounn m'a assuré en partant que nous étions absolument seuls dans le château; il n'y a que nous trois et ces deux femmes.

MAC-FULL.

A la bonne heure, je me risque.

ALTRIK.

Sans cela, crois-tu que j'aie plus envie que toi de m'exposer? (A Cuddy.) La chaloupe est-elle prête?

CUDDY.

Au pied de la tourelle.

ALTRIK.

A merveille!... le vent est favorable, et dans une heure nous serons sur les côtes d'Écosse. Entrons... restez, c'est la petite fille.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; JULIETTE.

JULIETTE, *pleurant.*

Ah! ah! me mettre pour cela en pénitence!... Voilà comme on est toujours injuste!... Ah! ah! ah!

CUDDY.

Dis donc, elle pleure.

MAC-FULL.

Qu'est-ce qu'elle a?

ALTRIK.

Il faut le lui demander... (*Adoucissant sa voix.*) Que vous arrive-t-il donc, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! pardon, messieurs, je ne vous voyais pas... c'est que j'ai bien du chagrin... je viens de recevoir un soufflet bien fort. Ah! ah! ah! si vous saviez ce que c'est!

ALTRIK, *d'un air de douceur.*

Nous le savons, ma petite.

MAC-FULL.

Oui, nous le savons.

CUDDY.

Oh! nous le savons.

ALTRIK.

Mais qui est-ce qui vous l'a donné?

JULIETTE, *pleurant.*

C'est ce grand vilain monsieur qui est là-dedans, et que je ne connais pas! moi, d'abord, je ne lui disais rien... Aussi il me le paiera... Ah! ah!

ALTRIK, *commençant à s'effrayer.*

Un monsieur?

MAC-FULL, de même.

Qui est là-dedans?

CUDDY, de même.

Et qui est grand!

ALTRIK.

Dites-moi, ma petite, comment donc se trouvait-il là, ce monsieur?

JULIETTE.

Est-ce que je le sais, moi? (Essuyant ses yeux.) Tenez, je vais vous raconter comme c'est arrivé, et vous verrez s'il y a de ma faute!... Il était chez maman, à jouer aux échecs avec cet autre qui est venu avec M. Arthur... oui, le petit qui est en rouge, qui a un sabre et des moustaches...

ALTRIK.

Un officier?

MAC-FULL.

Qui a des moustaches...

CUDDY.

Et un sabre!

ALTRIK.

Taisez-vous donc!

JULIETTE.

Pendant ce temps, j'étais à jouer de mon côté, dans la chambre, et voilà que je laisse tomber mon volant au milieu de l'échiquier... pan!... le grand monsieur me donne une tape... je me suis mise à pleurer bien fort, comme de raison... alors, il a donné l'ordre à ce gros imbécile de domestique... pas celui qui est en brun, l'autre, qui est en livrée, de me mettre à la porte, en pénitence... Ah! ah! c'est affreux...

ALTRIK.

Ah çà! mais il paraît qu'ils sont quatre!

MAC-FULL.

Deux maîtres...

CUDDY.

Et deux domestiques !

JULIETTE.

Je vous en prie, allez leur parler pour moi... Vous leur direz qu'ils peuvent me laisser rentrer, parce que je suis bien sage (Sanglotant.) et que je ne pleure plus.

MAC-FULL.

Du tout, moi, je m'en vas...

CUDDY.

Et moi aussi.

ALTRIK, à part, à Mac-Full et à Cuddy.

Sommes-nous heureux que, sans s'en douter, cette enfant nous ait avertis du danger !... mais cet imbécile de Brounn qui ne nous prévient pas...

(Ils se disposent à sortir par le fond, au moment où Brounn paraît.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; BROUNN.

BROUNN, entrant par le fond.

Comment ! vous n'êtes pas encore partis ?

ALTRIK.

Il s'agit bien de cela !... et vous alliez nous mettre dans de beaux draps !

CUDDY.

Ils sont ici en force.

MAC-FULL.

Il y a des militaires...

ALTRIK.

Des domestiques.

BROUNN.

Par où diable seraient-ils entrés?... Vous les avez vus?

ALTRIK.

Non.

MAC-FULL.

Non.

CUDDY.

Non.

BROUNN.

Qui vous l'a dit?

ALTRIK.

Cette petite fille.

BROUNN.

Eh! mille bombes! Vous vous amusez à l'écouter!... Elle est folle!

ALTRIK.

Comment! elle est folle!

MAC-FULL.

Elle est folle?

CUDDY.

Ah! si elle est folle!

JULIETTE, pendant ce temps s'est approchée de la fenêtre, et parle sur la ritournelle de l'air suivant.

Non, non, je ne le suis pas. (Agitant son mouchoir.) Le roi... le roi... maman, c'est le roi!

(Elle s'élance vers la porte du fond.)

SYMPHONIE et *CHOEUR.*

AIR de Fernand Cortez.

BROUNN, ALTRIK, MAC-FULL et CUDDY.

Quoi, le roi dans ces lieux! ma surprise est extrême,
Aurait-on par hasard découvert mon projet?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LADY MELFORT.

LADY MELFORT, *sortant de la chambre à droite.*

Oui, je l'entends, oui, c'est le roi lui-même;
Son aspect seul nous annonce un bienfait.

BROUNN, ALTRIK, MAC-FULL et CUDDY.

Quoi, le roi dans ces lieux! ma surprise est extrême! etc.

BROUNN, *à part.*

Sa Majesté qui nous rend visite... qu'est-ce que cela veut dire?

MAC-FULL, *de même.*

Sa Majesté...

CUDDY, *de même.*

Qui nous rend visite.

LADY MELFORT, *regardant autour d'elle.*

Mais, ma fille, où est-elle?

BROUNN.

Je l'ignore, madame, mais ce que je sais, c'est que, conformément à mon devoir, je me suis vu forcé d'arrêter lord Melfort, votre mari, et de l'amener en ces lieux.

LADY MELFORT.

Quoi! mon mari est ici!

BROUNN.

Prêt à paraitre devant ses juges! Malheureusement l'arrêt qui le condamne est formel, et à moins que Sa Majesté...

(On entend un grand bruit en dehors, et l'orchestre reprend la symphonie du chœur précédent.)

LADY MELFORT.

Grands dieux!... Quel est ce bruit? et que vient-on m'annoncer?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; JULIETTE, puis SIR ARTHUR, et SUITE.

JULIETTE, hors d'haleine et dans le plus grand désordre.

Grâce, grâce, maman, maman ! j'ai sa grâce !... Aux premiers mots que j'ai dits, le roi m'a relevée... non... il m'a embrassée, puis il a dit : « Un enfant qui prie pour son père... c'est très-bien... moi aussi j'ai des sujets... j'ai des enfants, et je veux qu'ils me chérissent ; » enfin, maman, je ne sais plus ce qui est arrivé... mais mon père a sa grâce.

SIR ARTHUR.

Il est en ce moment avec Sa Majesté, qui a voulu l'entretenir quelques minutes en particulier... et qui a demandé qu'après cela vous lui fussiez présentée.

LADY MELFORT.

Je cours me jeter à ses pieds !... Mais vous, sir Arthur, notre généreux protecteur, je crains que notre bonheur ne vous coûte quelque chose.

SIR ARTHUR.

Rassurez-vous, milady, Juliette m'a tenu parole.

JULIETTE.

Oui, oui, maman, j'ai demandé grâce, et voilà tout !... Je n'ai rien raconté... je n'ai rien dit !... (Regardant Brounn, Altrik, Mac-Full et Cuddy.) J'étais trop heureuse pour accuser personne !

BROUNN, à Altrik, Mac-Full et Cuddy.

Ma foi, c'est une petite fille charmante.

ALTRIK.

Ma foi...

MAC-FULL.

C'est une petite fille...

CUDDY.

Charmante !

LADY MELFORT.

Ah ! mon cher Arthur, comment jamais reconnaître?... comment nous acquitter envers vous?...

JULIETTE, *à lady Melfort.*

Mais tais-toi donc, maman ! j'ai trouvé un moyen... cette idée dont tu parlais avec mon papa...

LADY MELFORT, *étonnée.*

Comment !...

JULIETTE.

Je ne dis pas maintenant... mais dans quelques mois... quand je serai majeure.

VAUDEVILLE.

JULIETTE, *au public.*

AIR de Julie.

Notre bonheur dépend d'une sentence
Qu'ici, messieurs, vous devinez;
Quand d'un grand roi j'éprouve la clémence,
Par vous serions-nous condamnés?
Le dieu du goût, qui parmi vous se place,
Pour un instant vous nomme souverains;
Et comme tels, vous avez dans vos mains
Le droit heureux de faire grâce.



LE VIEUX GARÇON

ET

LA PETITE FILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

Théâtre du Gymnase. — 24 Mai 1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBOCAGE.	MM. GONTIER.
JULES LEFEBVRE, son neveu.	GABRIEL.
PIERROT, jardinier de M. Dubocage	NESTOR.
LAPIERRE, domestique de M. Dubocage, personnage muet	—
MATHILDE, petite-nièce de M. Dubocage . . .	Mmes LÉONTINE FAY.
JACQUELINE, jardinière de M. Dubocage. . .	SAINT-ANGE.

Dans un château, en province.



LE VIEUX GARÇON
ET
LA PETITE FILLE

Un salon, donnant sur un jardin. Dans le fond, une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUELINE, assise sur une chaise et travaillant; PIERROT, entrant.

PIERROT.

Eh bien! Jacqueline, est-ce que tu n'as pas entendu sonner là-bas, à la petite porte du parc?

JACQUELINE.

Si fait; mais on disait que not' maître, M. Dubocage, ne voulait pas recevoir aujourd'hui d'étrangers.

PIERROT.

Parce qu'il veut être seul et en famille. Il attend aujourd'hui son neveu, M. Jules, mon ancien maître, avec qui il était brouillé depuis douze ans, et qui arrive d'Amérique avec dix enfants.

JACQUELINE.

Eh bien, ça n'est pas celui-là, puisqu'il n'avait avec lui qu'une petite fille!

PIERROT.

C'est égal, fallait toujours voir. Songe donc que par sa protection il se pourrait bien que notre mariage... (Regardant à droite et allant ouvrir.) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

SCÈNE II.

LES MÊMES; JULES, MATHILDE, qu'il tient par la main.

JULES, entrant.

Enfin, on veut bien nous ouvrir...

PIERROT, le regardant.

Eh oui, Dieu me pardonne! Dis donc, Jacqueline, il n'est presque pas changé. Ou je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, M. Jules Lefebvre.

JULES.

Qui a prononcé mon nom?

PIERROT.

Comment! monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés, ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique?

JULES.

Il serait possible!

AIR du vaudeville des Filles à marier.

Eh quoi! tes yeux ont su me reconnaître?

PIERROT.

Ils vous auraient r'connu toujours!

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaître
Le souvenir de mes premiers beaux jours.
O bords chéris! doux pays de la France!
Lieux enchanteurs dont je m'étais banni,
Je vous revois! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal...
(Donnant une poignée de main à Pierrot.)
Et la main d'un ami!

PIERROT, à Jacqueline.

D'un ami, tu entends; voilà un bon maître! (A Jules.) Je présuppose que c'te petite fille est à vous?

MATHILDE.

Précisément.

JULES.

C'est ma chère Mathilde!

PIERROT.

Je m'en doutais. (A Jacqueline.) C'est une des dix! Vous auriez aussi bien fait d'amener tout votre monde, car M. votre oncle a une fameuse envie de les embrasser.

JULES.

Il est donc vrai?... lui, qui avait juré de ne plus nous revoir, consent à nous pardonner!

MATHILDE.

Tu vois donc bien, mon papa! maman qui ne voulait pas encore le croire!

JULES, à Pierrot.

Oui, ma femme nous avait envoyés d'abord...

JACQUELINE.

Comment, vot' femme! monsieur nous disait que vous étiez veuf.

JULES.

Non pas, grâce au ciel!

PIERROT.

Dam' ! il l'a dit : veuf avec dix enfants.

JULES.

Dix enfants... je n'ai que celui-là !

MATHILDE.

Certainement, je suis fille unique !

PIERROT.

Ah ! mon Dieu ! vous êtes perdu ! car votre oncle ne vous recevait qu'à cause du veuvage, et surtout à cause des dix enfants.

JULES.

Explique-toi, de grâce !

PIERROT.

Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis vot' mariage, monsieur ne voulait plus entendre parler de vous ; lorsqu'il y a quelques mois, un de ses correspondants, qui arrivait d'Amérique, lui a dit qu'il avait vu... à... où vous étiez...

JULES.

A New-York.

PIERROT.

Oui ; qu'il avait vu à New-York un négociant français, nommé Lefebvre...

JULES.

Ah ! mon Dieu ! j'y suis maintenant, et je devine d'où vient cette méprise ! Il y a effectivement à New-York un de mes compatriotes que l'on nomme Lefebvre... des Lefebvre, il y en a partout. Celui-là est bien veuf et père de dix enfants ; avec cette différence, qu'il est riche et que je n'ai rien ; qu'il est négociant et que je suis militaire. (Tirant une lettre de sa poche.) Justement, la lettre de mon oncle était adressée à M. Lefebvre, négociant. Mais où diable pouvais-je soupçonner ?... (Lisant la lettre.) « Que tout soit oublié ; au reçu de « ma lettre pars sur-le-champ avec toute ta famille. » Le

mot *toute* est souligné, j'ai cru que cela avait rapport à ma femme ! Que faire, mes amis, et quel parti prendre ?

PIERROT.

Dam' ! il ne sera pas aisé de faire entendre raison à vout' oncle, parce qu'il a une passion pour les enfants.

MATHILDE.

Eh bien ! ne suis-je pas là ?

JACQUELINE.

Ça ne lui suffit pas ! son bonheur est de se voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un régiment de petits garçons; quelquefois il réunit dans son parc tous ceux du village. L'autre jour, il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de M. Berquin, et il a fait venir de Paris des costumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, qui a écouté avec attention.

Vraiment !

JACQUELINE.

AIR du Ménage de garçon.

Tous les enfants du voisinage
Avec leurs bonn's sont v'nus ici,
Afin d' jouer leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi !
J'étions presque à la scèn' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur's la troupe entière
Fut obligée d' s'aller coucher !

Ils nous ont escroqué le dénoûment; monsieur était furieux.

JULES, à Mathilde.

S'il en est ainsi, il nous recevra mal; ta mère surtout, qu'il a juré de ne jamais voir; et nous ferons aussi bien de partir.

MATHILDE.

Non, mon papa, je t'en conjure...

JULES.

Que veux-tu donc faire?

MATHILDE.

Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque moyen?...

JULES.

Aucun! il faut se décider : partir ou rester.

PIERROT.

Eh bien! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE.

Bah !

PIERROT.

Écoutez : il y a M. de Frémoncourt, que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle ; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES.

Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père ; c'est effectivement notre seule ressource! Mais une demi-lieue... j'ai renvoyé ma voiture... (Montrant Mathilde.) et cette enfant ne pourrait pas...

PIERROT.

Vous nous la laisserez.

AIR de la valse de Philibert marié.

J'aurons ben soin de voute demoiselle;
Et quand vot' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la bien recevoir !

MATHILDE, à Jacqueline.

Viens dans le parc, je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux;

Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

Ensemble.

JULES.

Oui, mes amis, je vous laisse avec elle :
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT et JACQUELINE.

J'aurons ben soin de voute demoiselle, etc.

(Jules sort par la droite, Mathilde et Jacqueline sortent par le fond.)

SCÈNE III.

PIERROT, puis DUBOCAGE.

PIERROT, regardant à gauche.

Eh! jarni, c'est not' maître! je ne l'ons jamais vu si dispos, il marche presque avec l'aide d'un seul bras! Il a avec lui deux domestiques chargés de joujoux; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre; et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées : ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, entrant appuyé sur le bras d'un domestique.

Va doucement, je te dis, va doucement; bien. (Se mettant dans son fauteuil.) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser. Ah! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille?

PIERROT.

Oui, monsieur; mais songez donc, dix enfants, quel tapage cela va vous faire! Quel désordre dans la maison! Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai

fait mon deuil; (A part.) et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE.

Eh bien! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance! Je suis fatigué du calme où je vis habituellement; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rente, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de monsieur, qui n'avait qu'à parler : il ne manquerait pas de convives.

DUBOCAGE.

Oui, des étrangers, tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse. Songe donc! huit garçons et deux filles : quelle variété de caractères! quelle diversité de goûts, de penchants, d'inclinations! C'est la société en abrégé! Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté et surtout obéi, car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu; ce sera une monarchie patriarcale tempérée par des joujoux et des friandises.

AIR du vaudeville de Turenne.

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfants bien comptés!
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Dès demain je me marierai!

PIERROT, à part.

Dieux! aim'-t-il les enfants des autres!

DUBOCAGE.

Écoute ici, Pierrot, j'ai envie que tu montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine... Hein! qu'en dis-tu?

PIERROT.

Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.

DUBOCAGE.

Paresseux! c'est égal, tu iras ; c'est le plus prochain bureau de poste, il doit y avoir des lettres pour moi, et il faut que je sache des nouvelles de mon neveu, et pourquoi il n'arrive pas.

PIERROT, jetant sur la table son chapeau, qu'il avait pris.

Parbleu! si ce n'est que cela, vous pouvez être tranquille ; il se porte bien, quoiqu'il soit un peu changé.

DUBOCAGE.

Tu l'as donc vu? ils sont donc ici? et tu ne me le dis pas!

PIERROT.

Non, monsieur, non certainement, il n'y a encore personne d'arrivé. (A part.) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire !

DUBOCAGE.

Ah çà! morbleu, veux-tu t'expliquer?...

PIERROT.

M'y voilà, monsieur ; c'est Jacqueline qui arrive de Réthal et qui a vu toute la famille chez M. de Frémoncourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre !

DUBOCAGE.

Il serait possible ? avant une heure je vais les voir. . Et qu'est-ce que t'a dit Jacqueline? Comment les a-t-elle trouvés ?

PIERROT.

D'abord, monsieur ; elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, se frottant les mains.

C'est très-bien ; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits-neveux surtout !

PIERROT.

Oh ! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens ceux-là... il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE.

Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble ?

PIERROT.

Oh ! ils ne vous embarrasseront pas, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE.

Voyez-vous ces petits gaillards !... mais quand donc arriveront-ils ?

PIERROT, à part.

Pour ça, il ne risque rien d'attendre ! quand il lui en viendra...

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT ; MALTHILDE, habillée en petit garçon, avec un tambour.

MATHILDE, en dehors.

Ohei ! ohei ! la poste aux ânes !

AIR du Mari de circonstance.

On dit qu'il faut que j' sois savant,
Le latin ne m'amuse guère.
Moi, je me sens né pour la guerre ;
Et la grammaire et l' rudiment,
J' vous mèn' tout ça tambour battant,
Pan, pan.

Le bruit, voilà mon élément.
A moi seul je fais plus d' tapage
Que tous les p'tits garçons d' mon âge;
Et quand ils s'en vont disputant,
J' les accorde tous en frappant,
Pan, pan..

PIERROT, à part.

Par exemple, celui-là, d'où sort-il ?

MATHILDE.

Dites donc, vous autres, savez-vous où est mon oncle Dubocage?

DUBOCAGE.

Le voilà, mon petit ami, le voilà.

PIERROT.

Eh! oui, c'est lui-même. (A part.) Ah çà ! que disait donc M. Jules ?

MATHILDE.

Comment! dans ce fauteuil... Tiens, par exemple, a-t-il l'air patraque!

DUBOCAGE, riant.

Ah! ah! est-il naïf!... Viens donc m'embrasser.

MATHILDE.

Volontiers.

DUBOCAGE.

Comment te nomme-t-on ?

MATHILDE.

Achille.

DUBOCAGE.

Eh! mais ce nom-là te convient assez, car tu as l'air d'un petit diable. Et comment te trouves-tu ici? Pierrot m'avait dit que ton père et tous tes frères étaient à Réthal, chez M. de Frémoncourt.

ACHILLE.

Ah ! Pierrot vous a dit cela ? eh bien, c'est vrai.

PIERROT, à part.

Tiens, j'ai menti juste, c'est-y heureux !

ACHILLE.

Mais pendant que mon papa s'était enfermé pour causer avec ce M. de Frémoncourt, qui est un vieux...

DUBOCAGE.

Pas tant ! il est plus jeune que moi.

ACHILLE.

C'est égal, c'est un vieux ; il n'en finissait pas ; ça nous a ennuyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné, Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT, à part.

Oscar et Coco. Ah çà ! ils sont donc décidément une douzaine ?

DUBOCAGE.

Ces chers enfants ! pour m'embrasser plus tôt : c'est charmant ! Tu avais donc bien envie d'arriver ?

ACHILLE.

Dame ! quand nous avons vu ces beaux marronniers et ce parc, nous sommes montés sur le mur.

AIR : Si vous n'étiez pas si jolie.

« En sautant, vous cassez l' treillage,
« Dit un garde-chasse en courroux ;
« Vous êt's chez monsieur Dubocage... »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

La ! v'là l' treillage en décadence !

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.

Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous !

DUBOCAGE.

C'est le garde qui vous a conduits ici ?

ACHILLE.

Non, les autres sont restés sur le canal, parce qu'il y a une barque ; et Oscar et Coco se sont mis à naviguer. C'est Coco qui est grand amiral.

DUBOCAGE.

Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir ton oncle ?

ACHILLE.

Sans doute, moi et Théodore ; parce que nous avions faim.

DUBOCAGE.

Sont-ils gentils !... Et Théodore, où est-il ?

ACHILLE.

En bas, le long des espaliers, il est resté à manger des pêches ; parce qu'il est très-gourmand, mon frère Théodore.

DUBOCAGE.

Et toi ?

ACHILLE.

Oh ! moi je n'ai pas voulu.

DUBOCAGE.

C'est bien.

ACHILLE.

Parce que, des pêches, ça me fait mal, j'aime mieux autre chose !

DUBOCAGE.

Eh bien ! voyons, Pierrot, donne-lui autre chose à cet enfant !

PIERROT.

Dam' ! monsieur, il y a là dans cette armoire ce beau pâté de foie gras.

DUBOCAGE.

Veux-tu te taire! un pâté superbe qui m'arrive de Strasbourg; je défends bien qu'on y touche! D'abord c'est trop lourd, et ensuite j'y compte pour mon dîner d'aujourd'hui; diable ! il ne s'agit pas ici de plaisanter. Apporte tout autre chose, ce qu'il y aura.

(Pierrot sort.)

SCÈNE V.

DUBOCAGE, ACHILLE.

DUBOCAGE, à part.

Mais, quand j'y pense, si j'invitais aujourd'hui M. de Frémoncourt à venir entamer avec nous le pâté de foie gras ? il sera enchanté de se trouver avec mon neveu.

(Il approche de lui la table et se dispose à écrire ; pendant ce temps. Achille a pris une corde et s'amuse à sauter en chantant.)

ACHILLE.

AIR : Je n' saurais danser.

Petit Jean, hauss'-moi
Pour voir les fusées volantes ;
Petit Jean, hauss'-moi
Pour voir les fusées voler.

DUBOCAGE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ?

ACHILLE, toujours de même.

P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes ;
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

Là ! c'est-y vexant ! Dire que je ne pourrai jamais faire de doubles tours !

DUBOCAGE, lui faisant signe de la main.

Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un peu ? ça me distrait.

ACHILLE.

Dites donc, mon oncle, est-ce que vous ne jouez pas à la corde ?

DUBOCAGE.

Quelle question !

ACHILLE.

Dame ! c'est que tout le monde joue à la corde ; mais c'est égal, je ne vous force pas, pourvu que je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE.

Oui ; mais je te dis que cela me fait un bruit qui me gêne ; joue à autre chose.

ACHILLE.

Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que je joue.

(Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les autres près de la table, tout cela en chantant ; M. Dubocage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais sans tourner la tête vers Achille, qui achève d'entasser les chaises et qui se dispose à monter sur la table.)

DUBOCAGE, l'apercevant.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ? tu vas te casser le cou.

ACHILLE.

Il n'y a pas de danger ; je joue à la forteresse, et je monte à l'assaut... Pif, paf, pan ! vois-tu, ce sont les Turcs qui résistent. (Toutes les chaises se renversent.) Patatras ! voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! quel tapage et quelle poussière ! et mes chaises qui doivent être brisées ! Je te défends de toucher à aucun meuble, et de rien casser.

ACHILLE.

Alors comment voulez-vous qu'on s'amuse ?

DUBOCAGE.

Au fait...

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Voilà quels sont les plaisirs de l'enfance.
Dans cet âge innocent et pur,
Voilà ses jeux ; et pourtant quand j'y pense,
Ce sont aussi les jeux de l'âge mûr.
Oui, l'homme est tel dans toute sa carrière,
Il se croit grand quand il détruit ;
Il se croit fort quand on le laisse faire,
Se croit heureux alors qu'il fait du bruit.

(A la fin de ce couplet, Achille tire de sa poche une balle qu'il fait sauter et l'envoie sur la table où écrit M. Dubocage.)

DUBOCAGE.

La ! c'est encore pire, il a renversé l'encrier sur mon papier, c'est une lettre à recommencer ; c'est un démon que cet enfant-là. (Le prenant par le bras, et le forçant à s'asseoir près de lui de l'autre côté de la table.) Je t'ordonne de ne pas sortir de là, et de t'amuser sur place, entends-tu ? Je ne sais plus où j'en suis. Voyons... (Achille a pris le tambour qui est sur la table, et se met à frapper de toutes ses forces. Dubocage se levant en sursaut.) Ah ! mon Dieu ! j'ai manqué sauter au plafond. (Achille joue toujours.) Mais veux-tu te taire !

ACHILLE.

Est-ce que je bouge ? Vous m'avez dit de m'amuser sur place ; tant pis, je m'amuserai.

(*AIR :* Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

Vous venez de me le permettre.

DUBOCAGE.

Te tairas-tu ? petit démon !

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Allons écrire ailleurs ma lettre.
J'en perdrai, je crois, la raison.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Holà quelqu'un ! ici Lapierre !
Viens, mène-moi dans mon salon.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Les autres vaudront mieux, j'espère;
Ah ! le méchant petit garçon !

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

(Dubocage sort appuyé sur le bras de Lapierre, et Achille le reconduit jusqu'à la porte de son appartement en jouant du tambour.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, puis JACQUELINE et PIERROT.

MATHILDE.

Victoire ! victoire ! J'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT, à Jacqueline, en entrant et tenant un pot de confitures.

Aussi, tu ne me prévenais pas... Est-ce que je pouvais deviner ? j'ai cru que les dix y étaient déjà.

JACQUELINE.

Es-tu simple ! (A Mathilde.) Eh bien, mademoiselle, comment cela va-t-il ?

MATHILDE.

A merveille ; mon oncle est joliment en colère, et grâce au ciel il me déteste déjà ; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder, votre mariage en dépend ; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JACQUELINE et PIERROT.

Oh ! nous voilà, que faut-il faire ?

MATHILDE.

Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT.

Oh ! non, ça c'est du sérieux et du solide.

AIR de Préville et Taconnet.

Monsieur votre oncl' se mettrait en colère.

MATHILDE.

Il est si bon !

PIERROT.

Mais n' faut pas l'obstiner.

MATHILDE.

Qui te fait peur ?

PIERROT.

J' connais son caractère.
Hors un tel crime, il peut tout pardonner ;
De lui je crains quelqu' apostrophe.
Comm' bien des gens qu'on pourrait désigner,
Le long du jour monsieur est philosophe ;
Mais il est homme à l'heure du dîner.

MATHILDE.

Veux-tu être marié, oui ou non ?

PIERROT.

Oui, je le veux.

JACQUELINE.

Eh bien ! fais donc ce qu'on te dit.

MATHILDE.

Il s'agit ici d'une conspiration contre mon oncle. Toi, Jacqueline, à cette table, Pierrot de l'autre côté. Nous avons peu de temps; c'est là le cas de montrer du courage et de l'activité : avant un quart d'heure il faut que ce pâté ait disparu, et je compte sur vous. Adieu, je reviens dans l'instant.

SCÈNE VII.

PIERROT, JACQUELINE, tous deux assis devant la table.

PIERROT, sautant sur le pâté, et en coupant une tranche.

Dieu de Dieu, qu'est-ce qu'elle a dit là !

JACQUELINE.

Eh bien, que fais-tu donc ?

PIERROT, la bouche pleine.

Dame ! je veux être marié, et, tu l'as entendu, il n'y a pas d'autre moyen. (Voyant qu'elle le regarde.) Ah çà ! aide-moi donc un peu, je ne peux pas tout faire dans le ménage.

JACQUELINE.

Dès que tu le veux, Pierrot, il le faut bien. (Mangeant.) Hum ! c'est assez friand tout de même.

PIERROT.

Ne t'amuse pas à parler, tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre ; il faut que cela soit fait vite et bien, et mon estomac a de la conscience.

JACQUELINE, mangeant toujours.

Écoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle.

PIERROT.

Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes; mais c'est joliment dangereux.

JACQUELINE.

Pourquoi cela?

PIERROT.

C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; MATHILDE, en gros petit garçon, mais avec un autre habit.

MATHILDE.

Eh bien! est-ce fait?

PIERROT.

Pas tout à fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JACQUELINE.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Dam', nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT, prenant du pâté.

Que je lui donne un dernier coup.

MATHILDE.

J'entends mon oncle, partez vite.
C'est bien ainsi! c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grâce;
Je suis prudent, et d' not' complot
Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(Mathilde les pousse dehors tous les deux.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, se mettant à la table devant le pâté, et ayant l'air d'en manger avec appétit; DUBOCAGE.

DUBOCAGE, appuyé sur le bras d'un domestique.

Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre, fais-la porter chez M. de Frémoncourt. Il paraît que M. Achille a pris le parti de battre en retraite... Mais qu'est-ce que je vois donc là ? ça n'est pas lui.

THÉODORE, d'un air niais.

Bonjour, mon oncle Dubocage. On m'a dit que vous étiez dans votre cabinet à travailler, et je n'ai pas voulu vous déranger.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, au moins! celui-là n'a pas l'air tapageur. Et qui es-tu, mon petit ami ?

THÉODORE.

C'est moi que je suis Théodore.

DUBOCAGE.

Ah ! oui, je sais ; mais que fais-tu donc là?

THÉODORE.

C'est un pâté que j'ai trouvé dans cette armoire.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! mon pâté de foie gras!

THÉODORE.

Écoutez donc, moi j'avais faim, et j'en ai mangé un petit morceau.

DUBOCAGE.

Un petit morceau! et plus de la moitié a disparu... Malheureux enfant, veux-tu venir ici ? Il y a de quoi le rendre malade! Et mon ami de Frémoncourt que j'ai invité à venir

entamer... cela se trouve bien, c'est tout au plus s'il arrivera pour les restes.

THÉODORE.

Dites donc, mon oncle !

DUBOCAGE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ?

THÉODORE.

Dame ! je voudrais savoir...

DUBOCAGE, le contrefaisant.

Je voudrais savoir... (Le regardant, à part.) C'est singulier ! a bien quelque chose de famille, et malgré cela il a un air niais. (Haut.) Voyons, mon garçon, que veux-tu savoir ?

THÉODORE.

Je voudrais savoir à quelle heure est-ce qu'on dîne.

DUBOCAGE.

Ah çà ! mais il ne songe donc qu'à manger, celui-là ! il n'y a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que tout à l'heure tu n'as pas cueilli des pêches ?

THÉODORE.

Oh ! trois ou quatre ; pour les prunes, je n'ai pas compté ; mais pour les abricots, je n'ai pas pu en manger beaucoup, parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! des pierres ! et ma melonnière qui est dessous, mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon !

THÉODORE, riant niaisement.

Dame ! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE.

Et il m'annonce cela avec une tranquillité... Est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là ! Où sont tes frères ?

amène-les-moi tout de suite... car s'ils lui ressemblent, ils feront quelque sottise.

THÉODORE.

Que je vous les amène?

DUBOCAGE.

Oui. Ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE.

C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE.

Eh bien! il faut t'y habituer : cela te fera du bien, cela te fera digérer.

THÉODORE, mettant la main à son estomac.

Oh! je digère bien sans cela. Ah! la... la... la... dites donc, mon oncle; ah! la... la... la... Dieu! que ça fait mal!

DUBOCAGE.

Eh bien, qu'as-tu donc?

THÉODORE, pleurant en faisant des contorsions.

Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DUBOCAGE.

Mais qu'est-ce que tu éprouves?

THÉODORE.

Est-ce que je sais? puisque je suis malade, c'est fini, je vais mourir; ah! mon Dieu! je vais mourir...

DUBOCAGE.

Mais encore, où as-tu mal?

THÉODORE.

Partout, et puis encore autre part... dans l'estomac.

DUBOCAGE.

Parbleu! c'est bien difficile à deviner! c'est une indigestion; s'il va s'aviser d'être malade ici, nous serons bien. Holà! quelqu'un! Jacqueline! Ah! le maudit enfant! la moitié d'un pâté de fois gras... Jacqueline, Pierrot!

SCÈNE X.

LES MÊMES; JACQUELINE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Vite et vite, Jacqueline, emmène cet enfant; qu'on fasse chauffer de l'eau, et qu'on lui donne du thé.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh ! je ne veux pas en prendre.

DUBOCAGE.

Allons, un autre embarras!... Tu vois bien, mon petit ami, que c'est pour te guérir.

THÉODORE.

Justement, ça va être mauvais, et ça me fera du mal; je n'en veux pas.

DUBOCAGE.

Eh bien ! si tu ne le prends pas, tu mourras.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh ! non, je ne veux pas mourir, et je ne veux pas prendre du thé... ah ! ah ! à moins que mon oncle n'en prenne devant moi.

DUBOCAGE.

Par exemple, celui-là est trop fort; qu'il aille au diable !

THÉODORE, faisant des contorsions.

Ah ! la... la... la... voilà que ça augmente ! c'est vous qui en êtes cause et qui ne voulez pas que je guérisse; je le dirai à mon papa... ah ! ah !

DUBOCAGE.

Eh bien, voyons, puisqu'il le faut, j'en prendrai avec toi; la ! es-tu content?... Justement il m'est contraire. Jacqueline, fais-m'en vite une petite tasse, bien léger surtout... et emmène-le, que je ne l'entende plus !

(Jacqueline et Théodore sortent.)

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Mais a-t-on jamais vu cette idée !

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Eh bien ! réponds-moi, que t'en semble?
Est-il un enfant plus gâté ?
Il nous faudra trinquer ensemble,
Moi qui ne peux souffrir le thé !
D'apres une telle tactique,
Je tremble fort, sur mon honneur,
Pour le jour où notre docteur
Va lui commander l'émétique.

PIERROT.

Ah çà ! notr' maitre, je n'en reviens pas ! Qu'est-ce qu'il a donc, not' petit bourgeois?

DUBOCAGE.

Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foie gras.

PIERROT.

Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui !

DUBOCAGE.

Tu crois cela ; eh bien ! je soutiens, moi, qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT.

Hein ? qu'est-ce que vous dites donc là?

DUBOCAGE.

Tu ne sais pas comme c'est lourd ; c'est pire qu'un plomb

sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire ; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT.

Ah ! mon Dieu !... Dites donc, monsieur, je vais aller près de not' petit maître ; je veillerai à ce que Jacqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui.

DUBOCAGE.

Comment ! pour lui ?

PIERROT.

Non, je veux dire pour vous.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, mon garçon ; tu me rendras là un vrai service.

PIERROT.

Oh ! monsieur, ce n'est pas pour vous... je vous jure.

DUBOCAGE.

C'est égal, cela me fera grand bien.

PIERROT, à part.

Et à moi donc ! j'y vais tout de suite.

(Pierrot sort.)

SCÈNE XII.

DUBOCAGE, puis ÉDOUARD.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! quelle famille, et comme tout cela a été élevé ! l'un tapageur insupportable, l'autre d'une bêtise... surnaturelle ! et les autres... Hein ? qu'est-ce qui vient là ?

MATHILDE, en jeune homme à la mode et habillé dans le dernier genre, le lorgnon, la cravate bien serrée, etc., parlant à la cantonade.

Eh bien ! prenez donc garde, messieurs ; je ne suis pas

habitué à ces manières-là, et je n'irai pas me compromettre jusqu'à jouer avec vous.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! quel est ce petit jeune homme? si ce n'était sa taille, on le prendrait pour un des élégants de Paris.

ÉDOUARD, saluant avec aisance et du haut de la tête.

Pardon, monsieur, ma demande ne va pas vous paraître bien bon genre; mais quand on est obligé de s'annoncer soi-même... N'est-ce pas au maître de la maison que j'ai l'honneur de parler?

DUBOCAGE.

Oui, mon petit monsieur.

ÉDOUARD.

C'est M. Dubocage, mon respectable oncle?

DUBOCAGE.

Comment! vous êtes mon neveu?... (A part.) Ah! mon Dieu! un fat de douze ans, il ne manquait plus que cela.

ÉDOUARD.

M. Édouard Lefebvre, dont vous avez peut-être entendu parler. Comme j'annonçais le plus de dispositions, je suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE.

Et vous avez appris là...

ÉDOUARD.

Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

AIR du Fleuve de la vie.

Oui, l'étude à tel point m'ennuie,
Que, me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi, je m'étonne avec justice,

Voyant votre âge et vos talents,
Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD.

Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard, le dimanche ou le jeudi, il était permis de sortir, j'allais chez M. de Villerbois, le correspondant de mon père, une maison très riche. Il a un fils de douze ans, avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais; et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE.

Je conçois qu'avec de pareils modèles...

ÉDOUARD.

Oh! je les possède à merveille; tenez, mon oncle... (Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.) Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent... Longchamps était d'un ennui scandaleux... A propos de ça, avez-vous vu *Misanthropie et Repentir?* Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral; et puis ce mari, c'est commun en diable, et on ne voit que cela... Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre tilbury? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine : on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

DUBOCAGE, à part.

Allons, allons, mon neveu Édouard est un véritable perroquet.

ÉDOUARD.

Et ma cravate, comment la trouvez-vous?

DUBOCAGE.

Est-ce que je m'y connais?

ÉDOUARD, prenant son lorgnon.

C'est juste ; vous qui êtes en province, vous ne pouvez pas connaître le bon genre.

DUBOCAGE, à part.

Dieu me pardonne, je crois qu'il me lorgne ; c'est fini, voilà le pire de tous ; les autres au moins avaient les défauts de leur âge, mais celui-ci... Mais que veut Jacqueline avec cet air effrayé ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; JACQUELINE.

JACQUELINE.

Ah ! monsieur ! une nouvelle... Vous savez bien, MM. vos neveux, qui étaient sur le canal : Fortuné, Oscar et Coco...

DUBOCAGE.

Eh bien ?

JACQUELINE.

Je ne sais comment...

ÉDOUARD.

J'y suis : mes frères auront fait quelques inconséquences, ils ont si peu d'usage !... Soyez tranquille, je m'en vais leur apprendre... (A Jacqueline, la lorgnant.) Bonjour, mon ange. (A Dubocage, lui donnant une poignée de main.) Adieu, mon oncle, de tout mon cœur.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

DUBOCAGE, JACQUELINE.

DUBOCAGE.

Eh bien ! que voulais-tu me dire ?

JACQUELINE.

Que ces messieurs ont si bien manœuvré que la flotte a essuyé une avarie.

DUBOCAGE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là ?

JACQUELINE.

La barque est sens dessus dessous.

DUBOCAGE.

Ah ! les malheureux enfants !

JACQUELINE.

Rassurez-vous, monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau ; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE.

Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les tienne bien chaudement ! Ah mon Dieu ! que vais-je devenir ?

JACQUELINE.

Et puis il y a encore deux ou trois petits enfants qui vous demandent ; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE.

Je ne veux plus en entendre parler ; qu'ils aillent au diable !

JACQUELINE.

Oh ! monsieur, il y a une petite fille si gentille !

DUBOCAGE.

Ça m'est égal, j'ai assez d'enfants comme ça ; la crainte, l'inquiétude... je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien, qu'est-ce encore?

SCÈNE XV.

Les mêmes ; PIERROT.

PIERROT.

Ah ! monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE.

Est-ce qu'il était aussi sur l'eau ?

PIERROT.

Sur l'eau ? au contraire...

DUBOCAGE.

Comment ! au contraire ?

PIERROT.

Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail qui est à l'autre bout du château, ce cabinet qui donne sur le jardin et qui est rempli de papiers.

DUBOCAGE.

Eh bien ! après ?

PIERROT.

Je les ai vus ouvrir la fenêtre, et sauter l'un après l'autre...

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Quoiqu' Achille soit ingambe,
Il s'est écorché la jambe
Mais ce qui m'a fait frémir,
C'est son frère Casimir :
Pour sauter il n'est pas d' force.
Il est si lourd, si pesant!

S'il n' s'est donné qu'une entorse,
J'y en fais bien mon compliment.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu !... Jacqueline, vas-y vite. (Jacqueline sort.) Mais aussi quelle idée à eux d'aller sauter par cette fenêtre, et pourquoi faire ?

PIERROT.

Pourquoi ? Parce que apparemment la porte était fermée en dehors, et qu'ils ne pouvaient pas rester dans le cabinet, à cause de la fumée.

DUBOCAGE.

Et cette fumée, d'où venait-elle ?

PIERROT.

Elle venait des papiers qui brûlaient.

DUBOCAGE.

Des papiers ! et comment brûlaient-ils ?

PIERROT.

Parce que c'était votre neveu Casimir qui, en lançant un pétard, y avait mis le feu, dont il s'est brûlé la main.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! mais à ce compte-là le feu est donc à la maison ?... Et cet imbécile qui ne me le dit pas d'abord ! Le feu, le feu chez moi !... Va vite avertir les gens du château et les paysans des environs. (Pierrot sort.) Que ne puis-je y courir moi-même ! mais être forcé de rester là ! Ah ! quel tourment d'avoir des enfants, dix surtout ! obligé de les surveiller, de ne pas les quitter un instant... il n'y a pas une minute de repos à espérer. Et leur père qui va arriver ! Que lui dirai-je, et comment faire ? Au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu et mes neveux ! tous les fléaux à la fois. Et personne auprès de moi, pas un domestique ! Je n'aurai pas même de nouvelles. Personne n'arrivera-t-il à mon secours ?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE ; MATHILDE, en petite fille, un livre à la main, qu'elle pose sur la table.

DUBOCAGE, à part.

Encore un enfant ! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas ! (A Mathilde.) Qui êtes-vous ?

MATHILDE.

Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE.

Ma petite-nièce ! on m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfants, et de bon compte en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour me faire enrager.

MATHILDE.

Oh ! moi, je ne viens pas pour cela ; au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE.

Il serait possible ! Eh bien ! mon enfant, le feu qui était chez moi ?...

MATHILDE.

A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE.

Je respire !... et tes frères ?

MATHILDE.

Mes frères !... vous ne les verrez pas de sitôt ; les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent pas remuer ; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE.

A la bonne heure !

MATHILDE.

Jacqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés auprès d'eux, et moi je suis venue avec vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

DUBOCAGE.

Je te remercie, mon enfant. (A part.) Je vois qu'on avait raison ; dans cette famille-là les petites filles valent mieux que les petits garçons. (Haut.) Et comment êtes-vous venus ici ?

MATHILDE.

Dans la voiture de M. de Frémoncourt, tandis que lui arrive à pied avec mon père ; j'attendais là, à côté, dans votre bibliothèque.

DUBOCAGE.

Oui, je le vois, tu avais là un livre. Est-ce que par hasard tu serais une savante comme ton frère Édouard ?

MATHILDE.

Non, mon oncle, je sais bien peu de chose ; mais vous qui êtes si instruit, qui avez tant de connaissances, si vous étiez assez bon pour me donner de temps en temps quelques leçons...

DUBOCAGE.

Comment, de temps en temps ! tous les jours ; mes matinées n'en finissaient pas, je ne savais qu'en faire, et me voilà une occupation toute trouvée ; je serai enchanté d'avoir une élève comme toi ; par exemple, pour le chant, je ne suis pas un professeur de la première force : j'adore les sonates de Nicolaï, mais je ne sais pas une note de musique... et quant à la danse, (Montrant sa jambe.) il ne faut pas que tu comptes sur moi.

MATHILDE.

Comme c'est heureux ! ce sont justement les seules choses que je sache un peu.

DUBOCAGE.

Et qui t'a donc appris tout cela?

MATHILDE.

Ma mère!... si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée.

DUBOCAGE.

Ce n'est pas vrai.

MATHILDE.

Si, mon oncle : elle était si bonne!... « Ton oncle, me disait-elle, est le meilleur des hommes, le plus tendre des parents ; il n'a été injuste qu'une fois en sa vie, ce fut envers moi; prouve-lui un jour, Mathilde, que j'étais digne de cette amitié qu'il m'a refusée ; qu'il sache que c'est moi qui t'ai appris à l'aimer, et que ce soit là ma seule vengeance. »

DUBOCAGE, ému.

Comment, elle te disait cela?

MATHILDE.

Tous les jours ; et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné ; c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours bien mieux que des enfants tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer!

DUBOCAGE, à part.

Cette chère femme! est-il possible? Je me repens d'avoir été si sévère ; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison, qui en ferait les honneurs... D'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille... surtout en mettant tous les autres en pension... certainement il y aurait eu moyen d'être heureux, et je ne l'ai point voulu. Pauvre femme! la condamner ainsi sans la voir, sans la connaître! Elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, qui l'a observé.

Mon oncle, qu'avez-vous?

DUBOCAGE, avec douceur.

Laisse-moi, mon enfant; j'ai besoin d'être seul. (Mathilde s'éloigne.) Je souffre beaucoup. (Elle revient et se met près de lui.) Ah! tu es encore là?

MATHILDE.

Je m'en allais, mais vous avez dit : Je souffre; j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, l'embrassant.

Oui, oui, reste, mon enfant; tu avais raison : je souffre déjà moins.

MATHILDE.

Que puis-je faire pour vous distraire? (En souriant.) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate?

DUBOCAGE.

Une sonate! je ne pourrai plus me passer de cette enfant-là; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment j'aime mieux que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main?

MATHILDE, un peu honteuse.

Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.

DUBOCAGE.

Ah! tu aimes les contes?

MATHILDE.

Et vous?

DUBOCAGE.

Eh mais! je ne dis pas non; à ton âge et au mien, on a souvent les mêmes goûts : les vieillards et les enfants se ressemblent beaucoup; les extrêmes se touchent. Lis, ma fille, je t'écoute.

(Il est assis dans son fauteuil, le pied sur un tabouret; c'est sur ce tabouret que Mathilde est assise; elle hésite un instant, le regarde, a l'air de prendre courage, et lit.)

MATHILDE, *lisant.*

« Il était une fois un oncle qui avait l'air méchant, mé-
« chant, et qui pourtant était bien bon. »

DUBOCAGE, *souriant.*

Eh mais, cela n'est pas un conte, il y en a comme cela.

MATHILDE, *le regardant.*

Oui mon oncle ! (*Continuant.*) « Et cet oncle avait un prince, « son neveu, qui voulant faire fortune s'embarqua sur un « grand vaisseau. Et il alla bien loin, bien loin, jusqu'à un « beau pays où il s'arrêta. Et dans ce pays était une fée qui « lui dit : Tu ne viens chercher que la richesse, et si tu « veux, je te donnerai le bonheur. Et l'autre accepta sur-le-« champ... »

DUBOCAGE.

J'en aurais bien fait autant.

MATHILDE, *continuant.*

« Et alors il épousa la fée, qui était très-bonne et très-« douce, mais qui était une des plus pauvres fées qu'on eût « jamais vues, car il était dit qu'elle ne retrouverait ses « trésors et sa puissance que quand elle aurait eu une « douzaine d'enfants... »

DUBOCAGE.

Parbleu! voilà un conte qui est original.

MATHILDE *de même.*

« Et jugez de leur malheur, ils ne purent avoir qu'une « seule petite fille, qui était bien gentille, il est vrai... »

DUBOCAGE.

Eh mais ! quel est ce bruit, et qui vient là nous déranger au moment le plus intéressant ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; JULES, entrant brusquement; puis PIERROT et JACQUELINE.

JULES.

J'ai eu beau attendre M. de Frémoncourt, il ne rentre pas, et j'aime mieux à tout hasard... C'est mon oncle!...

DUBOCAGE.

C'est mon neveu, c'est mon cher Jules!

JULES, l'embrassant.

C'est mon oncle que je revois, et ma fille auprès de lui.

DUBOCAGE.

Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adoption ; mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfants.

JULES.

Quoi! mon oncle! vous savez déjà...

DUBOCAGE.

Parbleu! ce n'était pas difficile à découvrir ; mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder : car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES.

Je présume, mon oncle, que vous voulez plaisanter.

DUBOCAGE.

M'en préserve le ciel !... ton fils Achille a la jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (Voyant Jules qui fait un geste.) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre ; quant à tes fils Fortuné, Oscar et

Coco, ils sont tombés dans le canal, mais, je te le répète, pas le moindre danger.

JULES.

Ah çà! mon oncle, c'est une gageure!

DUBOCAGE.

Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner...

JULES, d'un air piqué.

Non certainement; mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi longtemps une pareille raillerie, quand vous connaissez notre situation, quand vous savez que malheureusement je n'ai pas d'autre enfant que celle-ci.

DUBOCAGE.

Que me dis-tu là?

JULES.

L'exacte vérité.

DUBOCAGE.

Mais quand j'ai vu les autres de mes propres yeux.

JULES.

Vous avez vu mes dix enfants?

DUBOCAGE, regardant Mathilde.

Ma foi, en grande partie. Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? je crois que vous riez. Voulez-vous avoir la bonté de nous expliquer ce que cela veut dire?

MATHILDE.

Mon oncle, vous l'auriez peut-être su si vous aviez écouté la fin de mon histoire.

JULES.

Comment! ma fille se serait permis...

DUBOCAGE.

Écoute-la, mon ami, elle lit fort bien.

MATHILDE, continuant de lire.

« Or, l'enchanteur, de qui leur sort dépendait, était cet « oncle dont nous avons parlé plus haut. Et la petite fille, « voulant lui prouver qu'un enfant qui nous aime vaut mieux « que dix qui nous font enrager, s'avisa de faire à elle seule « tous les petits garçons. Et voyant cela, le bon oncle répon- « dit... le bon oncle répondit... »

DUBOCAGE.

Après...

MATHILDE.

« Il répondit, ce bon oncle... »

DUBOCAGE.

Eh bien ?

MATHILDE, lui montrant le livre.

Mon oncle, la page est déchirée.

DUBOCAGE.

Heureusement, je l'ai lue autrefois, l'histoire, et si j'ai bonne mémoire, voici, je crois, ce qu'il répondit :

AIR de Colalto.

Oui, je voulais dans mes enfants nombreux
Esprit, talent, grâce légère;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Car je trouve en toi seule une famille entière.
Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse ;
En te voyant j'oublirai ma vieillesse :
On rajeunit à l'aspect du printemps.

(Pendant l'air Pierrot et Jacqueline entrent.)

JULES et MATHILDE.

Ah! mon oncle, que de bontés!

DUBOCAGE.

Oui, mes enfants, embrassez-moi, (A Mathilde.) et amène-moi ta mère.

MATHILDE.

Elle est ici à côté, dans la bibliothèque; mais Jacqueline et Pierrot étaient du complot; et je crois que, dans l'histoire, on les marie à la fin; vous le rappelez-vous, mon oncle?

DUBOCAGE.

Pas précisément, mais c'est probable, car toutes les histoires finissent par un mariage. (A Pierrot.) A demain donc le repas de noce.

PIERROT, montrant le pâté.

Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

AIR de MEISSONNIER.

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne,
A mon enfance ici vous l'accordez;
Mais l'avenir pourra m'en rendre digne,
Attendez!
Mon oncle, attendez!

JACQUELINE.

Sans êtr' coquett' stapendant je me forme;
Quand un galant vient me dire : Cédez,
J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme :
Attendez!
Monsieur, attendez!

JULES.

Vous qui, remplis d'une amoureuse ivresse,
Près de l'objet qu'enfin vous possédez,
Jurez d'aimer et de brûler sans cesse,
Attendez!
Un mois attendez!

PIERROT, à Dubocage.

En fait d' desseins, j' sais quels étaient les vôtres,
(Regardant Jacqueline.)
Qui d' dix paie un reste neuf, mais r'gardez;

J'ons du courage, et j' vous promets les autres,
Attendez!
Not' maître, attendez!

DUBOCAGE.

Si vous voulez au salon voir paraître
Tableaux de genre et portraits, demandez;
Si vous voulez des tableaux de grand maître,
Attendez
Encore, attendez!

MATHILDE, au public.

Si vous voulez applaudir cet ouvrage,
A l'instant même à ce désir cédez;
Si nous gronder vous plaisait davantage,
Attendez!
De grâce, attendez!



LES

NOUVEAUX JEUX

DE

L'AMOUR ET DU HASARD

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 21 Juin 1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. D'ESTIVAL.	MM. ÉMILE.
M. DE BEAUCLAIR.	GONTIER.
M. DE SENNEVILLE.	CLOZEL.
GERMAIN, domestique de M. d'Estival . .	PROVENCHÈRE.
UN EXEMPT	LUDOVIC.
LISE, fille de M. d'Estival	Mlle MINETTE LAFOREST.

A Strasbourg, chez M. d'Estival.



LES NOUVEAUX JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

Un salon. — Deux portes latérales; une porte au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul, tenant un papier à la main.*

Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des contributions indirectes, pour la signature du contrat ; retenir la musique du régiment pour le jour du bal ; commander à l'imprimeur les billets de faire part, annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif... et n'aime pas à perdre de temps ; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien, que le prétendu. On l'attendait hier... on l'attend aujourd'hui... Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris, comme s'il en manquait à Strasbourg !

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, accourant.

LISE.

Eh bien! Germain, vous n'entendez-pas? Une voiture vient de s'arrêter; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN.

J'y vais. Enfin, serait-ce M. de Beauclair, le prétendu?

LISE.

Ah! M. de Beauclair! lui... un autre... qui sait?... une visite... (Vivement.) Mais allez donc! Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure?

GERMAIN.

Je vais dire à Lafleur d'ouvrir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LISE, seule.

Oui, c'est bien lui, j'en suis sûre, et toute ma frayeur me reprend.

AIR du Magicien sans magie.

Pauvres jeunes filles,
Lorsque vos familles
Ont choisi pour vous,
Le calme vous quitte,
Votre cœur palpite,
Et rien ne l'agite
Comme la visite
D'un futur époux.

Il vient, c'est lui-même.
Quel est mon effroi !
Et quel trouble extrême
S'empare de moi!
Dois-je ici l'attendre ?
Dois-je m'en aller?
Je crains de l'entendre,
Et veux lui parler.

Pauvres jeunes filles, etc.

Si j'en crois mon père,
Il est fait pour plaire ;
Mais d'humeur changeante,
Les amants qu'on vante
Sont-ils bons maris?
Rarement fidèles,
De toutes les belles
Ils sont favoris.
Suis-je assez jolie
Pour qu'il sacrifie
Celles de Paris?

Pauvres jeunes filles, etc.

Oh! oui, c'est lui-même,
Mon trouble est extrême.
Quel tourment pour nous
D'attendre un époux!

Encore s'il ressemblait à ce jeune officier... si l'on pouvait voir... mon Dieu!... mon père devrait faire élaguer ses tilleuls... Oh! le voilà... je l'entends, je ne dois pas rester.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

GERMAIN, SENNEVILLE, plusieurs domestiques portant une valise et d'autres paquets.

GERMAIN, entrant le premier.

Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre!

SENNEVILLE, aux domestiques.

Grand merci, mes amis. (Leur donnant de l'argent.) Tenez, et buvez à ma santé.

(Les domestiques sortent.)

GERMAIN, à part.

Il s'annonce bien.

SENNEVILLE, à Germain.

Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, le regardant.

Comment! ne me trompé-je pas? M. de Senneville!

SENNEVILLE, vivement et à voix basse.

Tais-toi, malheureux! Qui es-tu? D'où me connais-tu?

GERMAIN.

M. le colonel ne se rappelle pas mes traits! J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où M. le colonel allait si souvent.

SENNEVILLE.

Ah! oui... Germain... (Souriant.) Un fripon.

GERMAIN.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

SENNEVILLE.

Tu ne l'ouvrais pas que pour moi.

GERMAIN.

Ah! je vous jure...

SENNEVILLE.

Peu m'importe.
Comment n'as-tu plus cet emploi?

GERMAIN.

Certain soir que j'étais de garde,
Imprudemment je tirai le cordon
A son mari, que je pris par mégarde
Pour un ami de la maison.

SENNEVILLE.

Imbécile! mais c'est égal, tu peux me servir, j'oublie tout.

GERMAIN.

Monsieur est bien généreux.

SENNEVILLE, vivement pendant cette scène.

J'ai vu Lise avec sa tante, une fois, à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur... jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle; rien qu'en la voyant danser, je l'adorai; dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN.

Que ne parliez-vous!... vingt mille écus de rente, colonel, et neveu de ministre...

SENNEVILLE.

En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle... Depuis trois mois j'ai parcouru toute la France; enfin je suis envoyé en mission à Strasbourg; mission d'ailleurs fort agréable, puisqu'il s'agit d'arrêter les poursuites dirigées contre quelques étourdis compromis dans l'affaire de la marquise d'Arminville.

GERMAIN.

Cette affaire dont on a tant parlé?

SENNEVILLE.

Oui, quelques intrigues auxquelles on a attaché plus d'importance quelles n'en méritaient. Je descends ce matin à l'auberge des *Trois-Couronnes*, et j'apprends par mon hôte que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur... mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin?... que tout est d'accord, et qu'on n'attend plus que le prétendu; je laisse notre hôte au milieu de son récit, je remonte en voiture, j'entre au château, je me présente sous le nom de Beauclair; tout m'est ouvert, tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN.

Ma foi, monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant; à chaque instant notre futur peut arriver, et tout se découvrira.

SENNEVILLE.

Qu'importe? je serai le premier venu; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur, elle ne s'offensera pas d'un tel aveu. A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à voir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer... et, songe donc, si Lise pouvait commencer à en prendre l'habitude!... On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression sera produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN.

D'accord; excepté que cela finira par un coup d'épée, et que M. de Beauclair... Le connaissez-vous?

SENNEVILLE.

Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable; je me suis même trouvé avec lui dans une situation piquante. Nous étions rivaux sans le savoir, et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle.

GERMAIN.

Je vous connais : vous vous êtes fâché !

SENNEVILLE.

Point du tout, le tour me parut plaisant.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Contre lui loin de m'irriter,
Rendant justice à son adresse,
Je jurai bien de l'imiter ;
Et s'il m'enlevait ma maîtresse,
Je me promis à ses dépens
De punir un jour cette offense.

GERMAIN.

Vous ne tarderez pas longtemps,
Car je vois venir la vengeance.

Voici mademoiselle Lise avec son père.

(Germain sort.)

SCÈNE V.

SENNEVILLE, D'ESTIVAL, puis LISE.

D'ESTIVAL, entrant le premier.

Eh ! que ne le disiez-vous tout de suite ?... ce cher Beauclair, qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser ! que je le regarde un peu... oui, c'est lui ; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. (Prenant par la main Lise qui

arrive les yeux baissés.) Je te présente ma fille... hem ! qu'en dis-tu ? un peu timide ; mais quand on ne se connaît pas...

LISE, en levant les yeux fait un geste de surprise.

Que vois-je !

D'ESTIVAL.

Comment ! aurais-tu déjà vu Beauclair ?

LISE, troublée.

Oui, oui, mon père... beaucoup... une fois, il y a trois mois.

D'ESTIVAL.

Ah ! tu appelles cela beaucoup !

LISE.

Ah ! c'est que c'était au bal.

D'ESTIVAL.

C'est juste. C'est bien différent. (Gaiement.) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris ?

SENNEVILLE, vivement.

Quoi ! mademoiselle vous a parlé de moi ?

D'ESTIVAL, froidement.

Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment ! c'était toi ? je ne t'aurais pas cru si gauche. Ah çà ! puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce ! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visites à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui, il suffit d'une contredanse.

LISE, en souriant.

Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

SENNEVILLE, gaiement.

Oui, vraiment. Comme vous le disiez, monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce au progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent ;

mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille, c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot; s'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame! (Avec expression.) qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont votre choix vous a rendu le chevalier, hélas! pour un quart d'heure!... Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot, a décidé du destin de la vie... (Gaiement.) Vous voyez bien, monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, bas à son père.

En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL, de même.

Oui, il a du bon; s'il danse mal, il raisonne fort bien. (Haut.) A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Assez souvent la chagrine vieillesse
Par ses regrets augmente encor ses maux;
Je rajeunis en voyant la jeunesse,
Et ses plaisirs m'en donnent de nouveaux.
Quand parmi vous gaîment je déraisonne,
L'âge s'enfuit, je n'ai plus que vingt ans;
Il est encor de beaux jours dans l'automne,
Que l'on prendrait pour des jours de printemps.

Mais à propos, tu as donc changé d'idée?

SENNEVILLE, étonné.

Comment?

D'ESTIVAL.

Oui, fripon; ton déguisement... nous savons tout! je n'ai pas voulu en parler à ma fille; mais ton père m'a écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille... je me souviens d'une mascarade que nous fîmes ensemble...

SENNEVILLE.

Quoi! mon père vous a écrit?

D'ESTIVAL.

Tiens, voici sa lettre... non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère. (Mettant ses lunettes.) Hum!... hum!... « Mon « vieux camarade, » ce cher Beauclair... « Mon fils doit se « rendre très-prochainement à Strasbourg, pour épouser « votre aimable fille. Vous saurez qu'il a, comme moi, l'esprit « vif et original. Il ne tient point à se marier, mais il tient « à être aimé de sa femme; et je désespérais de l'établir. Il « est passionné pour les déguisements; et comme il a vu der- « nièrement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, il s'est mis « dans l'idée de se présenter chez vous sous l'habit de son « valet, afin de pouvoir étudier à loisir le caractère de sa « future épouse. J'ai cru devoir vous prévenir de cette fo- « lie : vous ferez de cet avis l'usage qui vous paraîtra con- « venable. » Ah!... ah! ah!... Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

SENNEVILLE, à part.

En voici bien d'une autre!... Où me suis-je fourré?

LISE.

Ah! monsieur aime les épreuves...

SENNEVILLE.

Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE.

Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'avoir abandonné ce projet.

Air du vaudeville de La Robe et les Bottes.

J'aime avant tout qu'on soit franc et sincère.

D'ESTIVAL.

Chacun pourtant, redoutant l'examen,
Se contrefait toujours un peu, ma chère,
Surtout quand il s'agit d'hymen.

LISE.

Oui, je le sais; avant la foi donnée,
On se déguise, et c'est un grand abus;
Mais un plus grand, c'est qu'après l'hyménée,
Personne, hélas! ne se déguise plus.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là, il demande à vous parler.

SENNEVILLE, à part.

Grands dieux !

D'ESTIVAL.

Que nous veut-il? faites entrer.

GERMAIN, à Beauclair.

Par ici, camarade. (En s'en allant.) Comme ces laquais de Paris ont un air fier !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; BEAUCLAIR, en livrée élégante.

BEAUCLAIR.

Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair : il

m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL.

Eh ! que dis-tu donc, mon garçon ? il est ici.

BEAUCLAIR.

Mon maître ! M. de Beauclair ?

LISE.

Sans doute.

D'ESTIVAL.

Le voilà.

(Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec Senneville, s'arrête stupéfait.)

SENNEVILLE, prenant un ton de maître.

Eh bien ! Jasmin, qu'y a-t-il donc ?

BEAUCLAIR.

Ah ! c'est monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (Bas à Senneville.) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

SENNEVILLE.

Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici ; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (Avec intention.) On peut bien, quelquefois, arriver avant vous.

BEAUCLAIR.

C'est ce qui m'a surpris d'abord ; mais j'espère que monsieur ne me retrouvera plus en faute. (Bas à Senneville.) Je vous remercie ; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL.

C'est bon : je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service ?

SENNEVILLE.

Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y

restât. Il se connaît parfaitement en chevaux, il en donnerait à garder au plus habile; du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards Il n'a pas toujours été valet.

BEAUCLAIR.

Ah ! mon Dieu, non; je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL.

Par quelle aventure ?

BEAUCLAIR.

AIR du vaudeville de Turenne.

Monsieur pourrait vous expliquer la chose.

SENNEVILLE.

C'est de vous qu'on veut la savoir.

BEAUCLAIR.

De mon destin pourquoi chercher la cause ?
Elle est facile à concevoir;
Aisément je ferais connaître
Par quel hasard je suis valet :
Mais j'en ai vu plus d'un qui ne pourrait
Dire comment il devint maître.

SENNEVILLE.

De l'épigramme ! c'est un garçon précieux; aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL.

Bien, mon gendre.

LISE, à part.

Comme il est bon avec ses domestiques ! (Haut.) C'est qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

BEAUCLAIR.

Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTITAL, à Senneville.

Allons, allons, donne la main à ma fille ; allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

BEAUCLAIR.

En effet, la route m'a donné un appétit assez vif.

D'ESTIVAL.

Eh bien ! mon garçon, ne te gêne pas, passe à l'office.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

BEAUCLAIR, seul.

Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office !... Allons, M. de Senneville prend sa revanche ; après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée ! (Gaiement.) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois ; car à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. D'ailleurs, cette affaire de la marquise d'Arminville ne laisse pas de m'inquiéter... quoique mes relations avec cette belle dame ne fussent pas des relations suspectes, elles ont pu donner lieu à des soupçons... On m'a même parlé d'un certain ordre rendu contre moi... mon père n'en sait rien ; en tout cas, ce déguisement me servirait encore ; à la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl, et me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maitre avec tout le zèle d'un bon domestique.

SCÈNE IX.

BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, *à part.*

Mon gendre avait envie d'éprouver sa future ; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique ! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit ; il faut s'y prendre avec adresse. (*Haut.*) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître ?

BEAUCLAIR.

Peut-il en être autrement ? monsieur est si gai, si spirituel !... D'ailleurs, moi j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL.

C'est comme moi, j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (*Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.*) Ah ! ah ! ah ! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah ! ah !...

BEAUCLAIR, *affectant de rire aussi.*

Ah ! ah !... je vois que monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL.

Oui, et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah ! ah !...

BEAUCLAIR.

Et mon maître donc ! Il y a bien peu de temps que je suis à son service, mais j'en ai vu de belles ! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah ! ah...

D'ESTIVAL.

Ah ! ah ! des créanciers ; j'aime beaucoup les scènes de créanciers ; c'était mon fort. Ah çà ! des créanciers ! Il ne paye donc pas ses dettes ?

BEAUCLAIR.

Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation ? comme si vous-même autrefois... Ah ! ah !...

D'ESTIVAL.

C'est juste... Ah ! ah ! ah !... J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

BEAUCLAIR.

M'y voilà... Il revenait du jeu, il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc... je me trompe, c'est un autre jour, ce jour-là il avait gagné.

D'ESTIVAL, riant de mauvaise humeur.

Ah ! il joue et il gagne... Ah ! ah !...

BEAUCLAIR.

Pas souvent; mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure, c'est admirable ; mais ce jour-là donc il était en gain, à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que le matin il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL.

Comment donc ! une comtesse ! une baronne !... (A part.) Morbleu !

BEAUCLAIR.

Ah ! ah !... Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête ?

D'ESTIVAL.

Oui, oui, je me reconnais là ; mais il est donc généralement aimé ?

BEAUCLAIR.

C'est une fureur.

AIR du Ménage de Garçon.

Il a les honneurs du scandale ;

Chacun proclame ses exploits,
Il comptait dans la capitale
Jusqu'à vingt conquêtes par mois.

D'ESTIVAL.

C'est un emploi qui n'est pas mince.

BEAUCLAIR.

Comment! c'est un métier d'enfer,
Et mon maître vient en province
Pour prendre ses quartiers d'hiver.

Eh! parbleu! j'ai là une lettre d'une femme à laquelle j'étais chargé de répondre; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.) A monsieur de Beauclair... Quel feu!... Vous verrez le délire de la passion!... le vague du sentiment. Ah! ah!... vous connaissez cela?

D'ESTIVAL, en riant.

Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

BEAUCLAIR.

Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire, c'est dernièrement; je vous la dirai, parce que vous connaissez les acteurs... Ah! ah!... Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père. (Cherchant.) Un monsieur de... oh! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

SCÈNE X.

LES MÊMES; LISE.

LISE.

Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

BEAUCLAIR, toujours à d'Estival.

Et le plus plaisant, c'est que le jour même... (Feignant d'apercevoir Lise.) Pardon!... pardon! je n'oserais pas devant mademoiselle.

D'ESTIVAL.

Ah! ah! j'entends... Va m'attendre à deux pas, ma fille ne doit pas savoir...

BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, je vous suis; c'est que mon maître m'a donné quelques ordres. (A part.) Diable! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, à part.

Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler! Ah! M. de Beauclair! qui jamais aurait dit? Allons... achevons de m'instruire. (A Lise.) Reste, reste, mon enfant! je reviens dans l'instant... (A Beauclair.) Ah! comme nous allons rire!

BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, nous allons rire.

D'ESTIVAL.

AIR du vaudeville des Gascons.

Ton maître s'en acquitte au mieux,
Il jouit de ses avantages ;
Viens, de ses exploits glorieux
Nous allons rire tous les deux.

BEAUCLAIR.

Des bons valets je suis rival,
Peut-on mieux suivre les usages ?
De mon maître je dis du mal
Comme s'il me donnait des gages.

Ensemble.

D'ESTIVAL.

Ton maître s'en acquitte au mieux,
Il jouit de ses avantages;

Viens, de ses exploits glorieux
Nous allons rire tous les deux.

BEAUCLAIR.

Allons! mes débuts sont heureux,
Poursuivons bien mes avantages;
S'il ne rit pas de mes aveux,
Je compte bien rire pour deux.

(D'Estival s'en va.)

SCÈNE XI.

LISE, BEAUCLAIR.

BEAUCLAIR, à part, regardant d'Estival qui s'éloigne.

Bon! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.) Mademoiselle!

LISE.

Que voulez-vous, Jasmin?

BEAUCLAIR.

C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur que je puis le paraître.

LISE.

Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

BEAUCLAIR.

Il a daigné vous dire du bien de moi?... (A part.) C'est un maladroit; à sa place, je ne l'aurais pas fait. (Haut.) L'estime de mademoiselle est une consolation dans mes chagrins.

LISE.

Des chagrins... Ah! j'entends... Il vous est survenu quelque différend avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

BEAUCLAIR.

Ma grâce?... Non, mademoiselle. (A part.) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (Haut.) Le hasard m'a placé dans une situation étrange!... Je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, à part.

Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs s'ils n'étaient pas valets de chambre. (Haut.) Eh bien! Jasmin, vos malheurs?... (A part.) Car il a sans doute quelque roman.

BEAUCLAIR.

Ah! mademoiselle, que vous dirai-je? et qu'allez-vous penser de moi?... En entrant dans ce château j'ai vu une personne.

LISE, le contrefaisant.

Une personne!... Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

BEAUCLAIR, d'un ton pénétré.

Oui, mademoiselle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; SENNEVILLE.

SENNEVILLE, à part.

Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (Haut.) Eh bien! Jasmin, que faites-vous donc? je vous cherchais.

LISE.

Ah! laissez-le, de grâce; un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

SENNEVILLE.

Comment! il se serait permis?...

LISE.

Je le défends d'abord... il est amoureux... et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

SENNEVILLE, inquiet.

Ah! il a parlé d'amour?

BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, j'ai parlé d'amour.

AIR du Pot de Fleurs.

Eh! pourquoi pas?... J'en appelle à madame,
Ne puis-je aimer sans manquer au devoir?
L'amour qui règne sur votre âme
M'a, comme vous, soumis à son pouvoir.
Vous êtes maître, et le sort moins propice
Me fit valet; mais je puis cependant
Vous rappeler qu'un maître plus puissant
Nous tient tous deux à son service.

SENNEVILLE.

J'y suis : quelque passion d'antichambre! quelque Nérine! quelque Marton! (Vivement, à Lise.) Votre femme de chambre, je parierais; elle est vraiment jolie!

LISE.

Quoi! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château... et qui soudain...

SENNEVILLE.

Justement; j'avais déjà cru remarquer... Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé? Aviez-vous quelque raison secrète de me cacher vos projets? Vous deviez être sûr de mon consentement.

BEAUCLAIR.

Trop de bontés!

SENNEVILLE, à Lise.

Sans doute il venait vous demander la main de celle qu'il aime; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE.

Non, certainement; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

BEAUCLAIR.

Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que toute autre, mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que monsieur veut bien le croire.

SENNEVILLE.

Comment! vous n'aimez que médiocrement, et vous songez à épouser?

BEAUCLAIR.

Mais je ne vois, dans cet établissement, qu'un moyen de rester auprès de madame, et de vous, monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon, on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêt ou de fortune... On se contraint jusqu'à la signature du contrat; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté... Vous me le disiez, monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals; madame en fait autant, et si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté... On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, à Senneville.

Comment! monsieur?...

SENNEVILLE.

Moi, mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée, et je veux qu'il vous avoue...

BEAUCLAIR.

Quoi! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore?... (Voyant Senneville qui le menace.) Non, non, vous ne m'avez rien dit; mademoiselle, il ne m'a rien dit; c'est moi qui ai tout inventé. Que je suis maladroit!

LISE, à part.

Ah! comme je m'étais trompée!

SENNEVILLE.

Non, mademoiselle, gardez-vous de croire...
(Voyant venir d'Estival.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; D'ESTIVAL, tenant à la main une lettre qu'il serre en entrant.

SENNEVILLE.

Ah! monsieur le baron, venez m'aider à me défendre!

D'ESTIVAL.

Moi, monsieur! je m'en garderai bien; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

SENNEVILLE.

Monsieur...

LISE.

Quoi! mon père, vous seriez instruit?...

D'ESTIVAL.

Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (A Senneville.) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

SENNEVILLE, à part.

Serais-je découvert?

D'ESTIVAL.

Je vous connais à présent, je connais vos intrigues, vos aventures de jeux... de créanciers...

SENNEVILLE, *étonné.*

Des créanciers !

D'ESTIVAL.

Et vos comtesses et vos baronnes... J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois !

LISE.

Ah ! mon Dieu !

SENNEVILLE, *vivement.*

Qui m'a calomnié à ce point ? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné.

LISE.

Fort bien ! vous êtes irrité qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

SENNEVILLE.

Eh ! mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, *avec dignité.*

Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours !

SENNEVILLE.

Ah ! pardon ! croyez que je n'eus ja ais l'intention de vous offenser.

LISE, *sèchement.*

Vous êtes donc bien maladroit ?

SENNEVILLE, *avec dépit.*

Oui, oui, je le suis en effet ; mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaine personne...

BEAUCLAIR.

Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

SENNEVILLE.

Eh bien ! si je vous ai pris, je vous congédie, je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

BEAUCLAIR.

Permettez, monsieur. On donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL.

Sans doute... mais sois tranquille...

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

Si tu n'es plus à son service,
Désormais je te prends au mien.

LISE.

C'est à merveille.

D'ESTIVAL.

Et par justice
Nous te gardons près de nous.

LISE.

C'est fort bien.

BEAUCLAIR.

Vous me gardez ! pour moi quel sort prospère !
Je vous serai, par goût et par état,
Toujours fidèle, et monsieur va, j'espère,
M'en donner un certificat.

LISE.

C'est cela.

D'ESTIVAL.

Et tu ne nous quitteras plus.

LISE.

A la bonne heure !

SENNEVILLE.

Nous ne nous séparerons pas ainsi, monsieur Jasmin. Nous avons ensemble quelques comptes à régler.

BEAUCLAIR.

Quand vous voudrez, monsieur... Quoique je ne sois plus à votre service, je suis à vos ordres.

D'ESTIVAL.

Viens donc, Jasmin.

(D'Estival, Lise et Beauclair sortent.)

SCÈNE XIV.

SENNEVILLE, seul, avec emportement.

Allons, c'est lui qui reste !... et c'est moi qu'on renvoie ! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival, m'emporte, m'impatiente ; moi qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle !

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

Il était forcé d'obéir,
Contre lui j'avais l'avantage,
Pour le décider à partir
Je devais tout mettre en usage ;
Ou, s'il me fallait le garder,
Ce qu'il eût exigé peut-être,
J'aurais bien dû lui commander
D'avoir moins d'esprit que son maître.

Allons, je me suis enferré comme un sot... un déguisement, un amant en valet, en voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête... Mon projet était extravagant, et pouvait plaire ; le sien n'a pas le sens commun, on va l'adorer. (Apercevant Germain.) Ah ! Germain !...

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, je vous fais mon compliment, tout va fort bien, à ce qu'il me paraît.

SENNEVILLE.

Oui, à merveille; fais mettre les chevaux à ma voiture; non, seulement qu'on me selle un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN.

Quoi ! monsieur partirait ?

SENNEVILLE.

Non, je ne pars pas; je... m'éloigne... je reviens. (Avec colère.) Ai-je des comptes à te rendre ? Obéis.

GERMAIN.

Allons, monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

SENNEVILLE.

Eh ! non, garde-t'en bien; c'est toi, c'est toi-même...

GERMAIN.

Mais quand on a un domestique...

SENNEVILLE.

Je l'ai chassé.

GERMAIN.

Ah ! vous l'avez chassé; ma foi ! tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (En confidence.) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise... En conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

SENNEVILLE, seul.

Ah ! il lui fait la cour... Il ne doute plus du succès, il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien ! morbleu ! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas ; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout ; je me nomme, je me propose... J'ai de la fortune, un rang, un nom dans le monde... Beauclair a de l'esprit, si l'on veut ; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien ! moi, je suis neveu d'un ministre... Qu'a-t-il à dire ?... Eh quoi ! devoir la préférence à de pareils moyens ? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu ? Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître... Ah ! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais !

SCÈNE XVII.

SENNEVILLE, LISE.

LISE.

Ah ! mon Dieu ! quel événement ! Qui aurait pu s'attendre à cela ?

SENNEVILLE.

Allons, il faut partir.

LISE.

Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux ; mais de grâce, ne tardez pas. Eh bien ! pourquoi cet air étonné ?

SENNEVILLE, stupéfait.

Vous trouvez que je ne pars pas assez vite ?

LISE, tendrement.

Sans doute... Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre; que dans un moment on peut vous arrêter.

SENNEVILLE.

M'arrêter!

LISE.

Oui; mais je croyais que vous le saviez... Je me promenais seule près de la haie du parc; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré. Je pleurerais encore... Mais, ce n'est pas cela que je veux vous dire... J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors... « Oui, Beauclair, » disait-on; on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse doutée qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvai prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait : « Oui, il se nomme Beauclair; il doit être dans cette maison. Restez là, vous ici; cernons le parc, et après nous entrerons. »

SENNEVILLE, à part.

M'arrêter pour Beauclair! Allons, il ne manquait plus que cela! Comme il rirait, s'il savait...

LISE.

Je n'en ai pas entendu davantage : je suis accourue. Mais, au nom du ciel! partez; vous n'avez pas de temps à perdre.

SENNEVILLE.

Moi, vous quitter, renoncer à votre main!

LISE.

Il le faut bien, monsieur; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre; oui, monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu... quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera du premier coup d'œil et qu'ensuite on sera forcé de mépriser... Arrangez-vous, monsieur, mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus; je vous en avertis.

SENNEVILLE, enchanté.

Lise, serait-il vrai?

LISE, douloureusement.

Quel dommage! un air si bon, si honnête! Envoyez donc les jeunes gens à Paris! Votre domestique le disait bien : voilà les suites de votre mauvaise conduite! C'est un très-honnête garçon que votre domestique, qui vous est très-attaché ; et, si vous aviez suivi ses conseils...

SENNEVILLE.

Lise, je ne veux suivre que les vôtres; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE.

Eh bien!...

AIR : Colas, Colas, sois-moi fidèle.

Partez, partez à l'instant même ;
Je les entends, ils vont venir;
Pour calmer ma fayeur extrême,
A l'instant même il faut partir.

SENNEVILLE.

Si vous voulez être obéie
Qu'un mot m'assure votre foi.

LISE.

Éloignez-vous, je vous en prie,
Je les entends, je meurs d'effroi.

SENNEVILLE.

Un seul mot, ou c'est fait de moi.

LISE.

Puisqu'il faut vous sauver la vie,
Oui, je vous aime, je le croi.
Partez, partez à l'instant même,
Je les entends, ils vont venir;
Pour calmer ma frayeur extrême,
A l'instant même il faut partir.

SENNEVILLE, transporté.

Vous m'aimez, Lise ? vous m'aimez?

LISE, d'un ton suppliant.

Vous partez, n'est-ce pas?

SENNEVILLE.

Moi partir ! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous deviniez combien je suis heureux !... Demain nous allons à Paris ; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre, à mon oncle.

LISE.

La cour?... le ministre?... Paris? Ah ! mon Dieu ! la tête n'y est plus... la frayeur le fait déraisonner.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes ; BEAUCLAIR.

LISE, bas à Beauclair.

Ah ! Jasmin ! Jasmin ! je vous rencontre à propos ; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître.

BEAUCLAIR, bas.

Quoi ! vous voulez que je vous en débarrasse !

LISE, bas.

Oui, il faut qu'il parte ; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et mettez-le dehors ; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

BEAUCLAIR, bas en riant.

Dès que c'est vous qui m'en priez !

LISE, à part.

Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher les gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. La ! je vous demande qui m'aurait dit... Ah ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme !

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

BEAUCLAIR, SENNEVILLE.

BEAUCLAIR, *à part.*

Allons, le rival est éconduit; je m'y attendais, mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé.

(Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.)

SENNEVILLE, *le regardant en riant.*

Eh bien! mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine?

BEAUCLAIR.

Monsieur se trompe, j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, monsieur, qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

SENNEVILLE.

Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (Il ôte son chapeau et le salue.) Je n'oublierai jamais, monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux pas en abuser.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Ne gardez pas plus longtemps cette marque
D'un esclavage à mes yeux trop flatteur;
Car il faudrait être prince ou monarque
Pour conserver un pareil serviteur.
Sous un habit plus cher à la victoire,
Faites payer ce revers aux amours;
Votre livrée est celle de la gloire,
Il faut la prendre et vous vaincrez toujours.

BEAUCLAIR.

C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'au-

près de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

SENNEVILLE, souriant.

Mais... je vous donnerai le même conseil.

BEAUCLAIR, étonné.

Quoi! vous espérez encore rester?

SENNEVILLE.

J'en suis sûr.

BEAUCLAIR.

Malgré moi?

SENNEVILLE.

Malgré vous. Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis vous envoyer chercher le notaire.

BEAUCLAIR.

Ah! vous prétendez conserver mon nom!

SENNEVILLE.

Il est trop beau pour le quitter.

BEAUCLAIR.

Il faudra bien y renoncer.

SENNEVILLE.

Moins que jamais; car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

BEAUCLAIR.

Celui-là est trop fort!

SENNEVILLE, froidement.

Consentez-vous que celui qui forcera l'autre à quitter la place renonce à tous ses droits?

BEAUCLAIR, vivement.

Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

SENNEVILLE.

Oui; mais vous ne le direz pas.

BEAUCLAIR.

Et qui m'en empêchera?

SENNEVILLE.

Moi.

BEAUCLAIR.

Vous m'empêcherez de me nommer?

SENNEVILLE.

Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; LISE.

LISE, *dans le fond, apercevant Senneville.*

Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti...

BEAUCLAIR, *bas à Senneville.*

Nous allons voir si je ne me nomme pas...

LISE.

Ils sont maintenant dans le jardin.

BEAUCLAIR.

Eh! qui donc?

LISE.

Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

BEAUCLAIR.

Que dites-vous?

SENNEVILLE, *bas à Beauclair.*

Eh bien! monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer?

BEAUCLAIR, *de même.*

Diable! cela change la thèse; et si je me nomme, je pars.

LISE, *qui s'est approchée du fond.*

Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair, si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas; je le parierais à leurs questions. Alors, vous m'entendez...

BEAUCLAIR.

Non, le diable m'emporte!

LISE, *vivement.*

Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique. L'on vous arrête pour lui, vous partez.

SENNEVILLE, *en riant.*

Et je reste auprès de vous : l'invention est admirable.

LISE.

N'est-ce pas? Que je suis contente de l'avoir trouvée!

BEAUCLAIR.

Un instant... Permettez donc!

LISE.

Quoi! vous refusez? vous que je croyais attaché à votre maître.

BEAUCLAIR.

Je ne dis pas cela; mais...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; D'ESTIVAL, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

Il est ici... que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir.

BEAUCLAIR.

Morbleu!...

L'EXEMPT.

Il était temps de le joindre, sur la frontière, et à deux pas du pont de Kehl.

D'ESTIVAL.

Ah çà! messieurs, que signifie ?

L'EXEMPT.

Permettez-moi de procéder régulièrement.

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant. (*Adolphe et Clara.*)

(A Beauclair.)
Comment, monsieur, vous nomme-t-on?

SENNEVILLE, bas à Beauclair.

Allons, l'occasion est belle.

LISE, de même.

De grâce, dites votre nom.

BEAUCLAIR, à part.

Certes, l'aventure est cruelle.

L'EXEMPT.

Votre nom ?... n'en avez-vous pas?

LISE, de même.

Sachez mériter notre estime.

BEAUCLAIR, à part.

En me nommant, je pars, hélas !
Et je crois que c'est bien le cas
De garder ici l'anonyme.

Ma foi, arrivera ce qu'il pourra... (Haut.) Jasmin !

LISE, à part, s'éloignant avec indignation.

Attendez donc de la générosité d'un valet!

SENNEVILLE, bas à Beauclair.

J'ai gagné.

L'EXEMPT, à Senneville.

Et vous, monsieur ?

BEAUCLAIR, à part.

Que va-t-il dire ?

SENNEVILLE.

Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (A l'exempt.) Je suis prêt à vous suivre; mais j'ai une grâce à vous demander, quelques arrangements à prendre, et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT.

A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

SENNEVILLE, à Beauclair.

Jasmin!...

BEAUCLAIR, embarrassé.

Monsieur!...

SENNEVILLE.

Vous le voyez, les moments sont précieux...

BEAUCLAIR, à part.

Diable! il a raison; si je sors, je suis sauvé.

SENNEVILLE.

Eh bien! Jasmin, allez chercher le notaire.

BEAUCLAIR, hésitant.

Oui, monsieur, j'y vais. (A part.) J'ai perdu la partie.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, excepté Beauclair.

SENNEVILLE, à l'exempt.

Combien je vous remercie, monsieur, de ce léger service!... Si vous pouviez encore m'en rendre un... Ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté.

L'EXEMPT.

Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

SENNEVILLE.

Sans doute, je le sais; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, en colère.

Comment, votre beau-père !

SENNEVILLE.

Oui, monsieur, je veux que vous voyiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, à part.

Ah ! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT.

Eh bien, monsieur, vous savez l'éclat causé par la marquise d'Arminville ; et vos liaisons avec cette dame...

LISE.

Vos liaisons avec cette dame... C'est indigne !

D'ESTIVAL.

Il ne manquait plus que cela.

SENNEVILLE, fouillant dans sa poche.

Comment! il serait possible... quelle rencontre ! c'est lui sans doute que ce papier concerne. Courez vite après Jasmin, mon domestique; il ne saurait être loin. (A Germain, en lui donnant un papier.) Tiens, qu'il lise, et qu'il ne craigne plus rien.

L'EXEMPT.

Quel est ce papier?

SENNEVILLE.

L'ordre de cesser les poursuites... La grâce de M. de Beauclair.

L'EXEMPT.

Vous avez votre grâce ?

SENNEVILLE.

C'est moi qui l'ai apportée, et depuis deux heures j'aurais dû la remettre aux autorités... mais vous sentez bien que

je l'ai oublié... (A Lise.) le plaisir de vous revoir, de vous retrouver... car rien n'égale mon bonheur, rien ne s'oppose plus à notre union, et Beauclair lui-même ne peut plus se dispenser de donner son consentement.

L'EXEMPT.

Comment! M. de Beauclair... Ah çà! vous qui parlez, qui donc êtes-vous?...

SCÈNE XXIII.

Les mêmes; BEAUCLAIR, GERMAIN.

BEAUCLAIR.

Monsieur de Senneville, à qui je dois ma liberté... je le sais... mais vous voyez que, de mon côté, je suis de parole... on vous aime, j'ai perdu... je vous amène le notaire, et je demande à signer le premier au contrat.

SENNEVILLE, à Lise et à Beauclair.

Je vous l'avais dit; et je n'attendais pas moins de votre générosité. (A d'Estival.) Vous saurez tout, monsieur.

D'ESTIVAL.

Mais il en est temps.

SENNEVILLE.

Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée... c'est de vous que j'attends mon bonheur... vous seul pouvez confirmer l'aveu que mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être je n'ai dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL.

Comment! ma fille vous aurait avoué...

LISE.

Mon père, il était malheureux; ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL.

Ah çà ! décidément quel est le véritable M. de Beauclair ?

BEAUCLAIR, le saluant.

Celui qui a été chercher le notaire.

VAUDEVILLE.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

SENNEVILLE.

Près d'une belle à qui l'on fait la cour,
Qu'on soit heureux, c'est un jeu de l'amour ;
Elle vous jure alors une flamme éternelle ;
Mais quatre mois plus tard,
Revenir auprès d'elle
Et, malgré le départ,
La retrouver fidèle,
C'est un jeu du hasard.

D'ESTIVAL.

Par quelque dame en faveur à la cour
Être placé, c'est un jeu de l'amour ;
Mais dans ce rang suprême où l'orgueil va si vite,
Traiter avec égard
Celui qui sollicite...
Au ministre qui part
Accorder du mérite,
C'est un jeu du hasard.

GERMAIN.

Près de Marton lire un roman du jour,
Et s'amuser... c'est un jeu de l'amour :
L'amour peut triompher d'un écrit somnifère
Mais seul ouvrir *Sbogar*
Ou bien *le Solitaire*,
Lire le premier quart
Sans fermer la paupière,
C'est un jeu du hasard.

LISE, au public.

De Marivaux ce qui plaît chaque jour,
Vous le savez, c'est le *Jeu de l'Amour*.

Pour oser imiter ce charmant badinage,
Nous arrivons bien tard...
Et si dans cet ouvrage
Vous croyez de son ar
Retrouver quelque image,
C'est un jeu du hasard.



LES

EAUX DU MONT-DORE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. F. DE COURCY ET X.-B. SAINTINE.

Théatre du Gymnase. — 25 Juillet 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
VALCOURT, commerçant	MM.	Dormeuil.
DESAULNAIS, médecin.		Émile.
ADOLPHE, son fils		Alfred.
QUINZE-SEIZE, prétendu d'Eugénie. . .		Bernard-Léon.
FRANÇOIS, dit CHOCHO, garçon attaché à l'établissement		Émilien.
Mme VALCOURT, femme de Valcourt. . .	Mmes	Grévedon.
EUGÉNIE, filles de M. et de Mme Valcourt		Esther Dormeuil.
ERNESTINE, filles de M. et de Mme Valcourt		Minette Laforest.

Baigneurs et Baigneuses.

Aux eaux du Mont Dore.



LES
EAUX DU MONT-DORE

Le salon de l'établissement ouvert dans le fond sur la campagne. Il est décoré et meublé avec élégance. Plusieurs portes latérales. Une harpe, un pupitre de musique, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme VALCOURT, EUGÉNIE, ERNESTINE, à une table à gauche ; BAIGNEURS, BAIGNEUSES à d'autres tables, de l'autre côté.

(Au lever du rideau, on déjeune, on joue, on lit les journaux.)

LES BAIGNEURS et LES BAIGNEUSES.

AIR du Barbier de Séville.

Loin de la ville,
Dans cet asile,
Quel plaisir
De se réunir !
Dans cet asile
Pur et tranquille,
La gaîté
Tient lieu de santé.

Mme VALCOURT.

Dans ce séjour, nulle de nous ne pense
A son ménage ainsi qu'à son mari ;
Cette fontaine est celle de Jouvence...

EUGÉNIE.

Ou bien plutôt c'est le fleuve d'Oubli.

TOUS.

Loin de la ville, etc.

SCÈNE II.

Les mêmes; ADOLPHE.

Mme VALCOURT.

Eh! arrivez donc, docteur! Vous venez bien tard aujourd'hui.

ADOLPHE.

Pardon, mesdames, de vous avoir fait attendre. Je vous apportais vos lettres et vos journaux.

EUGÉNIE et ERNESTINE, se les disputant.

Ah! quel bonheur! quel bonheur! à moi le *Journal des modes.*

Mme VALCOURT, le prenant.

-Non, mesdemoiselles, il est pour moi : le docteur ne m'a permis que celui-là.

ADOLPHE.

Oui, vous savez qu'au Mont-Dore les journaux n'arrivent qu'une fois par semaine ; nous tenons à la santé et aux plaisirs de nos malades. (A madame Valcourt, lui présentant une lettre.) Celle-ci est pour vous, madame Valcourt. (A Eugénie.) Oserais-je vous demander comment vous vous trouvez ?

EUGÉNIE.

Je ne sais! depuis trois jours que nous sommes au Mont-Dore, j'éprouve un malaise, une agitation...

Mme VALCOURT.

Oui, vraiment; elle est triste, mélancolique, elle ne dort plus. Je vous la recommande, docteur, ainsi que moi. Je me sens un peu de langueur, de lassitude, quoique votre ordonnance d'hier m'ait assez réussi.

ADOLPHE.

J'étais sûr que le bal vous ferait du bien.

ERNESTINE.

Oh! mon Dieu, oui; car moi, à qui vous ne l'aviez pas ordonné, je m'en suis trouvée à merveille. Ma mère est bien heureuse d'avoir une maladie comme celle-là : si elle voulait changer avec moi!

ADOLPHE, à Ernestine.

Allons, ne vous fâchez pas! nous verrons à arranger cela.

AIR du Ménage de garçon.

Tous les tourments, le malheur même,
Ne doivent pas nous effrayer;
On les guérit, c'est mon système,
Dès qu'on peut les faire oublier.
Oui, du plaisir la douce ivresse
Les adoucit pour un instant;
Et si l'on s'amusait sans cesse,
On serait toujours bien portant.

Mme VALCOURT.

Ah! docteur, que votre système est consolant!

ADOLPHE.

Et vous, belle dame, vos migraines?

Mme VALCOURT.

Impossible d'y penser hier! Vous savez comme nous avons été occupées; mais je les attends aujourd'hui.

ADOLPHE.

Vous n'avez donc pas, ce matin, suivi l'ordonnance?

Mme VALCOURT.

Je ne pouvais pas : mon amazone n'était pas faite; mais on va me l'apporter dans l'instant. Je vais monter à cheval; après cela, deux ou trois parties de billard, et ce soir le concert, enfin tout le traitement que vous avez prescrit! Ah! docteur, quel ennui d'être obligée de soigner ainsi sa santé!

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour vous, madame, mais pour vos amis, vos admirateurs, je dirais presque pour votre mari.

Mme VALCOURT, *qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.*

Ah, mon Dieu! ce que c'est que d'en parler! Une lettre de lui.

EUGÉNIE.

Une lettre de mon père adressée ici!

Mme VALCOURT.

Eh! non; il l'avait écrite à Paris, où il nous croit toujours, et on nous la renvoie sous enveloppe. (*Lisant à demi-voix et très-vite.*) « Je suis à Lyon, ma chère amie, et j'espère, sous une « quinzaine de jours, avoir le plaisir de vous embrasser. Je « suis fâché d'avoir été obligé de te refuser ta dernière de-« mande. Pour t'en dédommager, je te prépare une surprise, « ainsi qu'à ma fille Eugénie : je lui amène un prétendu! »

ADOLPHE.

Un prétendu! il serait possible!

ERNESTINE.

Un prétendu! Ma sœur est bien heureuse d'être l'aînée.

EUGÉNIE.

Et que dira mon père en arrivant à Paris... et ne nous y trouvant pas?

ADOLPHE.

Vous êtes moins touchée de son chagrin que de celui du prétendu.

EUGÉNIE.

Non, monsieur, cela m'est indifférent ; mais si mon père allait se fâcher!

Mme VALCOURT.

Vous savez bien, mademoiselle, que votre père ne se fâche jamais quand je suis malade ; et c'est sa faute si je le suis dans ce moment. Nous laisser à Paris pendant la belle saison ; nous refuser une maison de campagne, ou du moins, en dédommagement, une loge à l'Opéra !... Il devait bien se douter que mes spasmes, mes nerfs, mes vapeurs me conduiraient au Mont-Dore ; trop heureuse encore qu'ils ne m'aient pas menée plus loin ! N'est-ce pas, docteur?

ADOLPHE.

Oui, madame ; je prends sur moi toute la responsabilité. C'est moi qui vous ai conseillé le voyage, et qui me charge de vous sauver.

Mme VALCOURT.

Ah ! docteur, je n'en doute pas ; vous avez tant de talent! D'abord vous faites tout ce que je veux.

ADOLPHE.

Que voulez-vous! c'est de la médecine moderne, il faut bien marcher avec son siècle !

AIR du vaudeville du Mariage enfantin.

D'honneur, ma méthode est certaine
Et mon système est sans égal;
Un concert traite la migraine,
Pour les vapeurs il faut un bal.
Au plaisir je veux qu'on se livre,
Qu'on s'amuse soir et matin.

Mme VALCOURT.

Monsieur, je vous promets de suivre

L'ordonnance du médecin.

ADOLPHE, à Eugénie.

Guérir votre mélancolie,
Hélas! ferait tout mon bonheur;
Il faut pour cela, je vous prie,
N'écouter que votre docteur...
Des fats, dont la louange enivre,
Éviter le brillant essaim...

EUGÉNIE.

Monsieur, je vous promets de suivre
L'ordonnance du médecin.

SCÈNE III.

Les mêmes; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mesdames, les chevaux et les calèches vous attendent.

EUGÉNIE.

Ce bon François nous sert avec un zèle, une assiduité...

ADOLPHE.

Oh! nous nous connaissons depuis longtemps! Nous sommes tous deux de ce pays... de l'Auvergne.

Mme VALCOURT.

Allons, allons, partons.

TOUS.

Loin de la ville, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ADOLPHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Faut avouer, monsieur, que ces dames ont grande confiance en vous, et qu'elles ont bien raison. Je me rappelle, il y a longtemps, quand j'étais élève avec vous chez M. Desaulnais, votre père, un fameux médecin celui-là !... il disait toujours que vous ne feriez jamais rien ; et moi j'avais idée, au contraire, que vous iriez plus loin que lui.

ADOLPHE.

Tu crois ?

FRANÇOIS.

A propos de cela, j'ai un parent qui est à l'extrémité et sur lequel je voudrais vous consulter. Il n'y a que vous qui puissiez le tirer de là.

ADOLPHE.

Moi, mon garçon !

FRANÇOIS.

Oui, monsieur ; c'est mon beau-frère, un père de famille ; et vous jugez que s'il arrivait malheur...

ADOLPHE.

Ah ! mon Dieu! quel parti prendre ? Écoute, mon garçon, tu n'hérites pas de ton beau-frère, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors je te conseille, par intérêt pour lui, de t'adresser à un autre ; n'importe à qui, pourvu que ce ne soit pas à moi ; à M. Desaulnais, mon père ; un homme du plus grand talent. Tu sais bien, il demeure à Clermont.

FRANÇOIS.

On l'a bien prévenu ; mais je vous ai déjà dit que j'avais plus de confiance en vous. D'abord vous venez de Paris, et

votre père n'est que de Clermont; et puisque vous guérissez de belles dames, vous pouvez bien guérir un pauvre paysan : ça ne doit pas être si difficile.

ADOLPHE.

Mais je te répète...

FRANÇOIS.

AIR de Préville et Taconnet.

De vos refus je vois enfin la cause!
Ainsi qu' ces dam's j' n'ons pas de l'or en main;
On n'a pas l' droit d'êtr' malad', je l' suppose,
Quand on ne peut solder le médecin!
Pardon, monsieur, si ma franchis' vous blesse,
Mais votre père agissait autrement;
Et sa science et son talent
Il les faisait payer à la richesse,
Pour les donner gratis à l'indigent.

ADOLPHE.

Eh bien! puisqu'il faut te le dire, apprends donc que je ne peux traiter que les gens qui se portent bien, et la raison, c'est que je ne suis pas médecin.

FRANÇOIS.

Comment! vous n'êtes pas...

ADOLPHE.

Voilà deux ans qu'on m'a envoyé à Paris pour suivre mon cours de médecine et passer ma thèse, et je n'ai pas encore pris une seule inscription.

FRANÇOIS.

Mais alors comment se fait-il que vous soyez ici avec ces dames en qualité de...

ADOLPHE.

Mais je t'avoue qu'il s'est trouvé que...

FRANÇOIS.

J'y suis! vous êtes amoureux d'une des deux sœurs, mademoiselle Ernestine, avec qui vous parlez toujours.

ADOLPHE.

Au contraire, c'est l'autre.

FRANÇOIS.

A qui vous ne dites jamais un mot ?

ADOLPHE.

C'est pour cela : depuis trois jours que nous sommes arrivés, impossible de me trouver seul avec elle ; sa mère ne nous quitte pas, et ce rôle de médecin est si difficile à soutenir !... Ah ! si tu voulais me rendre un grand service !...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

ADOLPHE, tirant une lettre de sa poche.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Tiens, vois-tu, c'est cette lettre
Qu'il faut ici lui remettre.

FRANÇOIS.

J' la glisserai dans sa main,
Au lieu d'un cachèt de bain,
Comme un' recette certaine,
Comme une ordonnance.enfin
Qu'il faut qu' la malade prenne
Pour sauver le médecin.

QUINZE-SEIZE, dans la coulisse.

Holà ! quelqu'un !

(Il entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; QUINZE-SEIZE en blouse à la mode.

FRANÇOIS, regardant.

Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur ? Tiens, est-ce qu'on laisse entrer ici les rouliers ?

QUINZE-SEIZE.

Les rouliers !... Je vois d'où vient sa surprise, c'est mon costume qui produit son effet. Ce que c'est que d'être à cent lieues de Paris !

AIR du vaudeville de Turenne.

Des élégants c'est, dit-on, la toilette;
Enfin la blouse est la fureur du jour;
Et celle-ci, monsieur, est si bien faite
Que, tout à l'heure, en entrant dans la cour,
Deux gros coursiers qui près de moi paraissent
M'allongent là... deux coups de pied... quel tact !
Je me suis dit : Le costume est exact,
Car les chevaux le reconnaissent.

Messieurs, excusez l'indiscrétion d'un voyageur; je cherche le médecin de l'établissement.

FRANÇOIS, montrant Adolphe.

C'est monsieur.

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

FRANÇOIS.

Pourquoi pas ? Peut-être que celui-là n'a rien, cela vous fera un malade de plus.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, QUINZE-SEIZE.

ADOLPHE, à part.

Que me veut cet original-là ?

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, je ne suis pas positivement indisposé. En fait de malades, moi, je suis ce qu'on appelle un amateur.

ADOLPHE.

J'entends ; monsieur se traite pour son plaisir.

QUINZE-SEIZE.

Comme vous dites.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Il faut qu'ici je me délasse :
Je veux, si vous le trouvez bon,
Devant les eaux puisque je passe,
Les prendre par précaution.
Un mal peut naître,
Plus tard peut-être,
Mon médecin me les ordonnerait,
Et ce serait
Autant de fait.

ADOLPHE.

Si vous n'avez aucun mal ?

QUINZE-SEIZE.

C'est égal !
Je ne saurais, quoiqu'on en glose,
Même quand je me porte bien,
Passer devant un pharmacien
Sans prendre quelque chose.

Vous sentez bien alors que, puisque me voilà au Mont-Dore, je ne laisserai pas échapper une pareille occasion, même quand je devrais en être malade, parce que ça ne peut me faire que du bien.

ADOLPHE.

Monsieur vient donc exprès ?

QUINZE-SEIZE.

Non : je suis de Lyon ; et vous avez peut-être entendu parler de MM. Auguste Quinze-Seize et Compagnie, une maison de soieries assez connue. Je me rendais à Paris avec mon beau-père, un M. Valcourt, brave commerçant...

ADOLPHE, *vivement.*

M. Valcourt !

QUINZE-SEIZE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc, et d'où vient cet air d'étonnement et d'effroi ?

ADOLPHE.

Rien. J'examinais les traits de votre visage, et je croyais...

QUINZE-SEIZE.

Il y a quelque chose, n'est-il pas vrai ? vous le pensez.

ADOLPHE.

Non, du tout. Vous dites que M. Valcourt...

QUINZE-SEIZE.

A été obligé de passer par la route de Clermont pour quelques affaires qu'il avait en Auvergne. Il a rencontré dans le village un ancien ami à lui, et pendant qu'ils causaient ensemble, je lui ai dit que j'allais entrer dans l'établissement des bains. Je vous prierais donc de m'expédier votre consultation pour que nous puissions remonter en voiture, et arriver à Paris pour épouser... Hein ! vous venez encore de faire un geste, et j'ai cru voir dans vos yeux... Décidément je suis malade, n'est-il pas vrai ? et ça ne m'étonnerait pas, parce que moi-même je ne me sens pas bien ; j'ai des douleurs dans la tête, comme ça, tout autour.

ADOLPHE.

Simple migraine, que le grand air dissipera.

QUINZE-SEIZE.

Vous croyez ? Je me sens pourtant des tiraillements là, dans l'estomac !

ADOLPHE.

Vous n'avez peut-être pas déjeuné ?

QUINZE-SEIZE.

C'est vrai ! je n'ai pas osé me risquer.

ADOLPHE.

Eh bien! repartez à l'instant même, avec M. Valcourt, et faites un excellent déjeuner au *Cheval-Blanc*, à deux pas d'ici, c'est la seule bonne auberge qu'il y ait sur la route. Du reste, vous vous portez à merveille, voilà toute ma consultation; j'ai bien l'honneur de vous saluer. (A part, en s'en allant.) Dieu! sans que nous nous en doutions, quel danger nous menaçait!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

QUINZE-SEIZE, seul; puis FRANÇOIS.

QUINZE-SEIZE.

Je n'ai pas grande idée de ce médecin-là. Est-il ignorant! il ne me trouve rien; et cependant, avec ce que j'éprouve, je suis sûr qu'on pourrait faire quelque chose; mais pour ça il faudrait quelqu'un qui sût en tirer parti; et ce n'est pas avec un médecin de province... (A François, qui lui présente un registre.) Qu'est-ce que tu veux?

FRANÇOIS.

Je viens savoir si monsieur désire inscrire son nom.

QUINZE-SEIZE.

Pourquoi faire?

FRANÇOIS.

Tous les personnages remarquables qui passent au Mont-Dore ont l'habitude d'écrire leur nom sur ce registre, et d'y ajouter une maxime, une vérité ou une pensée ingénieuse.

QUINZE-SEIZE.

Pour le coup, voilà une occasion que je ne laisserai pas échapper. Tu dis : une pensée ingénieuse; combien de lignes?

FRANÇOIS.

Ce que vous voudrez ; un mot, un impromptu...

QUINZE-SEIZE.

Un impromptu, c'est bon ! Laisse-moi réfléchir, et va-t'en.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur. (Regardant à gauche.) Allons, encore des voyageurs ! ma foi, ils attendront. Je m'en vais guetter le retour de mademoiselle Eugénie pour lui glisser l'ordonnance.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

QUINZE-SEIZE, assis devant la table et cherchant ; DESAULNAIS, VALCOURT.

VALCOURT.

Ce cher Desaulnais ! c'est charmant de se rencontrer ainsi ; j'aurais été te voir à Clermont.

DESAULNAIS.

Et moi, mon cher Valcourt, j'en arrive. Je venais ici pour le beau-frère d'un ancien domestique à moi, un pauvre diable assez malade, mais que je tirerai d'affaire.

VALCOURT.

Toujours dans la médecine !

DESAULNAIS.

Et toi, toujours dans le commerce !

VALCOURT.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Oui, le destin combla mes espérances.
Dans le commerce, utile parvenu,
Du sort pour moi j'ai vu tourner les chances,

Et j'ai déjà doublé mon revenu :
Laissant enfin toute affaire importune,
Je pourrais vivre au sein d'un doux loisir,
Et si je fais encor fortune,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

DESAULNAIS.

Ainsi que toi j'ai fourni ma carrière;
Vingt ans j'ai fait le métier de docteur;
Mais la retraite enfin est nécessaire,
Et maintenant j'exerce en amateur;
Tout en faisant des visites maussades,
J'ai, comme toi, fini par m'enrichir,
Et si je fais quelques malades,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

VALCOURT.

Je t'ai amené ici pour te présenter mon gendre futur, à qui j'y avais donné rendez-vous. (S'adressant à Quinze-Seize.) Mon cher Quinze-Seize, c'est un de mes bons amis.

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... c'est que je suis là occupé à un travail... (A part.) Diable de pensée ingénieuse! je croyais que cela viendrait tout seul.

DESAULNAIS.

Faites, faites, monsieur ; que nous ne vous dérangions pas. (Prenant Valcourt à part de l'autre côté du théâtre.) Comment ! c'est là ton gendre ! cela me contrarie un peu ; moi, j'avais des vues pour mon fils.

VALCOURT.

Qu'à cela ne tienne, mon ami ; j'ai deux filles : je marie Eugénie qui est l'aînée ; mais dans quelque temps Ernestine pourrait convenir à ton fils. Ne m'as-tu pas dit qu'il étudiait la médecine ?

DESAULNAIS.

Du moins je l'ai envoyé à Paris pour cela; mais il n'a pas l'air d'avoir une vocation bien décidée. Garçon charmant du

reste; de l'esprit, de la tournure... tu te rappelles comme nous étions à dix-neuf ans... une seconde édition. Ah çà, puisque nous voilà réunis, nous resterons quelques jours ensemble; il me faut la huitaine.

VALCOURT.

La huitaine !

DESAULNAIS.

Oui. Tu n'es peut-être jamais venu aux eaux ? D'abord du temps que je te traitais, je ne t'y aurais jamais envoyé, cela ne sert à rien ; mais comme spectateur cela t'amusera : c'est un coup d'œil si rare... un mouvement perpétuel, un véritable panorama vivant.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

On y voit des ducs, des comtesses,
Des artistes et des joueurs,
Des actrices et des duchesses,
Des financiers et des danseurs;
Plus d'un seigneur étranger qu'on ignore,
Gardant ici l'incognito, dit-on,
Et qui seraient plus inconnus encore
S'ils déclinaient leur véritable nom.

VALCOURT.

Tout cela est bien séduisant ; mais ma femme, mon bon Desaulnais, ma femme et mes filles qui m'attendent à Paris avec tant d'impatience !...

QUINZE-SEIZE.

J'ai fini. Tenez, beau-père, à votre tour si vous voulez écrire.

VALCOURT, *prenant le registre.*

Qu'est-ce que c'est ?

QUINZE-SEIZE.

On écrit là-dessus son nom, avec une maxime, une vérité, ou une pensée ingénieuse... Une maxime, c'est trop pédant ;

une pensée ingénieuse, cela n'a souvent rien de solide; j'ai préféré une vérité, parce que cela reste.

DESAULNAIS.

C'est juste : *Rien n'est beau que le vrai.*

VALCOURT.

Et quelle est cette vérité ?

QUINZE-SEIZE.

La voici : *Auguste Quinze-Seize est venu le* 25 *juillet aux eaux du Mont-Dore et ne s'est pas baigné.*

VALCOURT.

C'est incontestable. (Regardant le livre.) Et moi, qu'est-ce que je vois donc sur cette feuille ? C'est mon nom... et l'écriture de ma femme. (Lisant.) *Madame Valcourt*, 22 *juillet... Plaisir est tout ; les heureux sont les sages.*

DESAULNAIS.

La devise est jolie.

VALCOURT.

Je ne puis le croire encore. (Lisant toujours.) Même jour : *Mademoiselle Ernestine Valcourt, mademoiselle Eugénie Valcourt...* Plus de doute, ma femme et mes enfants sont ici ! Ah ! mon ami ! quel coup ! ils seront dangereusement malades ! et l'on ne m'écrit rien... on aura craint de m'effrayer.

QUINZE-SEIZE.

Oui, on aura voulu ménager notre sensibilité.

VALCOURT.

Holà quelqu'un ! garçon !

DESAULNAIS.

Mais calme-toi, mon ami, ne suis-je pas là ? Quel genre d'affection, à peu près, pourrais-tu soupçonner ?

VALCOURT.

Aucune, mon ami, aucune. Madame Valcourt avait bien

quelques migraines, quelques maux de nerfs... comme toutes les femmes qui ont de la fortune et un mari complaisant; mais cela ne lui prenait guère que lorsqu'elle avait du temps à elle... les jours de fêtes, les dimanches... Garçon! garçon!... il n'y a donc personne ici?

DESAULNAIS, *regardant par la fenêtre.*

Ils s'empressent tous autour d'une fort jolie cavalcade qui entre dans la cour; ce sont, je le suppose, des gens de la maison.

VALCOURT.

Mon cher Quinze-Seize, allez aux informations, je vous prie; ou plutôt tâchez de m'amener ici quelque personne de la société, je l'interrogerai moi-même.

QUINZE-SEIZE.

Oui, beau-père, fiez-vous à moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

VALCOURT, DESAULNAIS.

VALCOURT.

J'avoue que je suis d'une inquiétude pour ma femme...

DESAULNAIS.

Mais, mon ami, ce n'est pas raisonnable.

VALCOURT.

Tu ne veux pas que je m'inquiète, quand toute ma famille est aux eaux du Mont-Dore?

DESAULNAIS.

C'est justement ce qui me rassure.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

On songe peu, lorsqu'on est bien malade,
A s'éloigner, à quitter son logis.

Que ma raison ici te persuade,
Et retiens bien cet important avis :
Bonheur, santé, qu'on estime à la ronde,
Sont deux grands biens fort semblables, je croi;
Pour les chercher on va courir le monde,
Pour les trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE X.

LES MÊMES; Mme VALCOURT, à qui QUINZE-SEIZE donne la main.

Mme VALCOURT, à part, tenant un papier.

A peine trois jours, et déjà des mémoires!... (A Quinze-Seize.) Je suis à vous, monsieur.

QUINZE-SEIZE.

Excusez de grâce, madame... c'est mon beau-père qui désirerait savoir des nouvelles de sa femme, une dame excessivement malade.

Mme VALCOURT.

Je lui en donnerai volontiers.

VALCOURT, apercevant sa femme.

Ah! mon Dieu!...

Mme VALCOURT, elle tombe dans un fauteuil.

Ciel! mon mari! (A Quinze-Seize.) Ah! monsieur, c'est indigne! dans l'état où je suis, m'exposer à de telles émotions, et sans me prévenir encore!... (A M. Valcourt.) Bonjour, mon ami; je suis enchantée de vous voir, mais votre vue m'a fait bien du mal.

VALCOURT.

Il serait possible! Mais n'est-ce pas vous qui, tout à l'heure étiez à la tête de cette cavalcade?

Mme VALCOURT, ayant l'air de parler avec peine.

Oui, par ordonnance. Vous saurez, mon ami... vous n'avez

pas là de flacon ?... que j'ai eu des crispations nerveuses si horribles, que nous avons été obligées de quitter Paris, de venir ici sur-le-champ, et sans avoir eu le temps de vous en prévenir encore. C'est moins pour moi que pour mes enfants : Eugénie a des vapeurs... une tristesse... c'est presque le *spleen*.

QUINZE-SEIZE, à part.

Eugénie ! c'est celle que j'épouse; comme c'est gai !

VALCOURT, à madame Valcourt.

Mais Ernestine ?

Mme VALCOURT.

Oh ! Ernestine !... Ernestine, cet enfant-là on ne sait pas ce qu'elle a, c'est bien pire; mais vous voilà, vous jugerez par vous-même du danger ! Les eaux n'ont pas pu nous faire encore grand bien ; d'abord nous n'avons pas encore eu le temps d'en prendre : nous sommes arrivées depuis trois jours... mais j'espère qu'à la fin du mois prochain...

VALCOURT.

Un mois et demi !

Mme VALCOURT.

Oui, monsieur, il faut au moins une demi-saison ; sans cela tout ce que nous avons fait serait inutile... et je n'ai pas envie d'être toujours malade.

VALCOURT.

Alors ce sera comme vous voudrez, dès que cela peut vous faire plaisir... (A Desaulnais.) Qu'est-ce que tu dis de cela ?

DESAULNAIS.

Rien.

VALCOURT.

Cela ne t'effraie pas ?

DESAULNAIS.

Du tout.

VALCOURT.

Tu connais donc ce genre de maladie?

DESAULNAIS.

Parfaitement.

VALCOURT.

Alors tu me rends l'espérance. Tu viendras nous voir, n'est-il pas vrai?... tu ne nous quitteras pas; et pour commencer, tu vas dîner aujourd'hui avec nous.

Mme VALCOURT.

Impossible ; aujourd'hui nous dînons en ville.

VALCOURT.

Mais demain?

Mme VALCOURT.

Demain, nous avons une partie de cheval, et un déjeuner dînatoire à la grande cascade.

VALCOURT.

Mais le soir?

Mme VALCOURT.

Nous avons un bal, et après-demain un concert... J'en suis désolée; mais la santé avant tout.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Le docteur veut qu'on se dissipe,
Et surtout qu'on change de lieu;
Il nous prescrit, c'est son principe,
Le concert, le bal et le jeu;
Avec soin il fait disparaître
Ce qui pourrait choquer nos yeux.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

Mais cela veut dire peut-être
Qu'il faut que nous partions tous deux.

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu dis? Voilà une singulière maladie.

DESAULNAIS.

C'est celle du pays. Je t'avais prévenu qu'elle était fort extraordinaire.

Mme VALCOURT.

A propos, mon ami, vous ne pouviez arriver dans un instant plus favorable; il y a ici une foule de soins qui me fatiguent, qui m'obsèdent. (Lui donnant le papier qu'elle tient à la main.) Tenez, vous lirez cela... moi... avec mes migraines, il m'est impossible de m'en occuper.

VALCOURT.

Qu'est-ce que c'est?

Mme VALCOURT.

Le mémoire des frais causés par ma maladie et celle de mes enfants.

VALCOURT.

J'entends. Les juleps, les apozèmes... C'est trop juste... (Lisant.) « 1° parure de bal pour madame et mesdemoiselles, deux cents francs... »

Mme VALCOURT.

Eh! monsieur, il n'est pas nécessaire, vous examinerez cela à loisir.

VALCOURT, continuant.

« Deux robes de tulle, avec garnitures de roses et rouleaux de satin... »

Mme VALCOURT.

Monsieur... je vous en prie... je souffre horriblement.

VALCOURT, de même.

« Trois robes du matin faites en blouses, et cætera, et cætera. »

Mme VALCOURT.

Jamais mes nerfs n'ont été dans un état plus irritable.

VALCOURT.

Et des chevaux... et des voitures... et cætera, et cætera... Total...

Mme VALCOURT, criant comme si elle se trouvait mal.

Ah !

VALCOURT.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

Mme VALCOURT.

Rien, monsieur... c'est mon accès qui vient de me prendre...

VALCOURT, la regardant avec intérêt.

J'espère que cela ne sera rien. (Reprenant le papier.) Total...

Mme VALCOURT, criant plus fort.

Ah !

QUINZE-SEIZE.

Mais, beau-père, prenez donc garde.

Mme VALCOURT.

Ah ! je n'y tiens plus... je vous demande la permission de me retirer, car à peine ai-je la force de me soutenir.

FRANÇOIS, annonçant.

Madame, c'est la couturière qui vous demande : elle dique c'est pour essayer cette amaz...

Mme VALCOURT.

Et moi qui l'ai fait attendre !... J'y vais dans l'instant. (A Desaulnais.) Pardon, monsieur, tantôt j'aurai le plaisir de vous recevoir. (A part.) Pourvu qu'elle ne l'ait pas manquée, elle qui fait toutes ses tailles trop longues !

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DESAULNAIS, VALCOURT, QUINZE-SEIZE.

QUINZE-SEIZE, *la regardant sortir.*

Voilà une petite femme qui est bien plus malade qu'elle n'en a l'air ; moi, je m'y connais, si elle ne se soigne pas...

VALCOURT, *à Desaulnais.*

Sais-tu qu'en effet cet accès qui vient de lui prendre m'a effrayé ?

DESAULNAIS.

C'est ta faute. Tu t'obstines à répéter le mot qui lui fait mal.

VALCOURT.

Comment?

DESAULNAIS.

Eh ! oui, ce mot-là... total... il y a des gens qui ne peuvent pas l'entendre.

Air : Je t'aimerai. (BLANGINI.)

C'est le total
Qui, sur les cœurs sensibles,
Produit toujours un effet capital :
Examinons tous les budgets possibles,
Quel est le mot qui fait le plus de mal?
C'est le total.

VALCOURT.

Voyons donc, maintenant qu'elle n'y est plus, peut-être en viendrons-nous à bout. (*Lisant.*) « Total... quatre mille francs. » (*Laissant échapper le papier de sa main.*) Ah ! mon Dieu !

DESAULNAIS.

Eh bien ! qu'est-ce que je te disais ? Tu vois bien que cela produit aussi sur toi un effet...

VALCOURT.

Quatre mille francs! et j'ai beau regarder, il n'y a pas pour quinze francs de drogues.

DESAULNAIS.

C'est égal, elle avait raison, c'est un vrai mémoire d'ap...

VALCOURT.

J'entends... des bals, des chevaux, des dîners... voilà une maladie qui me coûtera cher.

DESAULNAIS.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

C'est un régime admirable, sans doute,
Et qu'on vient suivre ici lorsque l'on peut;
Pour se traiter au Mont-Dore il en coûte,
Et n'est pas malade qui veut.
C'est un plaisir pour nos femmes jolies ;
Aussi plus d'une, en ses soins prévoyants,
Pendant l'hiver, fait des économies
Pour être malade au printemps.

VALCOURT.

Et dis-moi un peu, que faut-il faire pour guérir ma femme?

DESAULNAIS.

Commencer d'abord, toi qui parles, par te guérir de ta faiblesse, et après nous couperons court à la maladie. Je vais t'expliquer mon projet et te donner ma consultation.

QUINZE-SEIZE.

Et moi, beau-père, que vais-je devenir?

VALCOURT.

Eh parbleu! puisque ma fille est ici, cherche à la voir, à lui parler, à faire ta cour.

DESAULNAIS.

Sans doute; c'est là le cas de mettre en avant les pensées ingénieuses.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

QUINZE-SEIZE, seul.

Faire ma cour! faire ma déclaration! ça leur est bien aisé à dire; ils ne m'ont seulement pas présenté et je ne connais pas ma future! Ah! c'est le jeune médecin; si je lui en parlais?

SCÈNE XIII.

QUINZE-SEIZE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Eh bien! vous êtes encore ici?

QUINZE-SEIZE.

Eh! oui. Il est arrivé bien des événements depuis que je ne vous ai vu. M. Valcourt trouve ici sa femme et ses filles, et moi, ma prétendue; et à propos de cela, il faut que vous me rendiez un service, c'est de me faire connaître et de me présenter à elle.

ADOLPHE, à part.

Eh bien! par exemple!

QUINZE-SEIZE.

J'ai une déclaration à lui faire, par ordre supérieur.

ADOLPHE, à part.

Et je me laisserais prévenir par cet imbécile! non, morbleu! j'y mettrai ordre. (Haut, à Quinze-Seize.) Eh bien! monsieur, puisque vous voulez bien que je vous serve de guide... (Il lui prend la main.) Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez.

QUINZE-SEIZE.

Moi? du tout.

ADOLPHE.

Si, vraiment! tressaillement intérieur; attendez donc! la peau moite, le pouls inégal...

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

ADOLPHE.

Ne vous effrayez pas. Transpiration gênée... vous n'avez rien pris, n'est-ce pas?

QUINZE-SEIZE.

Non, monsieur.

ADOLPHE.

C'est bon. Je vous demande pardon, tantôt, de ne pas m'être aperçu sur-le-champ... nous autres médecins, nous ne pouvons pas deviner; il nous faut des symptômes, et ceux-ci ne me laissent pas de doute.

QUINZE-SEIZE.

La! quand je vous le disais : je connais mon tempérament.

ADOLPHE, à part, voyant Eugénie qui entre.

Dieu! c'est Eugénie!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Monsieur Adolphe, ma mère vous attendait.

ADOLPHE.

Pardon; je suis à vous dans l'instant. (A Quinze-Seize.) Allez vite, mon cher, et ne vous exposez pas à l'air plus longtemps.

QUINZE-SEIZE, bas à Adolphe.

Dites donc, par hasard, ne serait-ce pas là ma future?

ADOLPHE.

Non, c'est une de mes convalescentes.

QUINZE-SEIZE.

C'est dommage, elle est bien jolie.

ADOLPHE.

C'est bien dans votre état qu'il faut penser à cela !

EUGÉNIE, bas à Adolphe.

Quel est ce monsieur ?

ADOLPHE, à demi-voix.

Un Anglais attaqué de consomption, et qui n'a pas huit jours à vivre.

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que c'est ?

ADOLPHE, le poussant.

Rien ; faites ce que je vous ai dit.

EUGÉNIE, le regardant aller.

Pauvre Anglais !

QUINZE-SEIZE, à Adolphe.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette demoiselle ?

ADOLPHE, le reconduisant.

C'est qu'elle a encore l'esprit frappé de ce malheureux Anglais qui est venu l'autre jour prendre les eaux, comme vous, vous savez bien ?

QUINZE-SEIZE.

Mais non ; je ne le connais pas du tout.

ADOLPHE.

Ah ! oui, c'est vrai, il était mort quand vous êtes arrivé.

QUINZE-SEIZE.

Mort !

ADOLPHE.

AIR du vaudeville de Michel et Christine.

Il est temps encor de s'y prendre,
Mais ne perdons pas un instant;
Dans votre chambre il faut vous rendre
Et vous tenir bien chaudement.
Pour votre hymen, il faudra le remettre.

QUINZE-SEIZE.

A vos conseils je dois me confier;
J'attendrai pour me marier
Que vous vouliez bien le permettre.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, EUGÉNIE.

ADOLPHE, à part.

Nous voilà seuls, allons, du courage! (Haut.) Comment vous trouvez-vous de votre promenade?

EUGÉNIE.

Mal, monsieur le docteur; et il en est toujours ainsi, excepté hier à ce bal; pendant une heure, j'ai été plus à mon aise, je respirais plus librement.

ADOLPHE.

Dans quel moment? est-ce lorsque vous dansiez?

EUGÉNIE.

Non, c'est lorsque j'étais assise près de la cheminée, et que nous causions.

ADOLPHE, avec joie.

Bien vrai?

EUGÉNIE.

Sans doute : est-ce qu'on ne dit pas toujours la vérité à son médecin?

ADOLPHE.

Dites-moi, est-ce que François ne vous a pas remis de ma part...

EUGÉNIE.

Si, vraiment; une ordonnance, a-t-il dit.

ADOLPHE, à part.

L'imbécile! (Haut.) Et vous ne l'avez pas lue?

EUGÉNIE.

J'allais la lire; mais puisque vous voilà, à quoi bon? dites-moi vous-même, dites bien vite, car à chaque instant je sens que cela augmente.

ADOLPHE.

Même dans ce moment?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; VALCOURT.

VALCOURT, à part.

Ma fille, et un jeune homme avec elle!

EUGÉNIE.

Encore plus, et c'est bien étonnant que cela redouble quand le médecin est là.

VALCOURT, de même.

Ah! c'est un médecin!

(Eugénie aperçoit son père, pousse un cri et tombe dans un fauteuil.)

ADOLPHE.

Ah! mon Dieu! elle se trouve mal; quel accident! et quel parti prendre? Un médecin, vite un médecin!

VALCOURT.

Mais ne l'êtes-vous pas vous-même?

ADOLPHE.

Sans doute ; mais cela n'empêche pas... Un médecin !

VALCOURT.

J'entends, une consultation? J'ai ce qu'il vous faut.

ADOLPHE.

Monsieur, je crois qu'elle revient à elle.

VALCOURT.

C'est égal. (Appelant à la porte à droite.) Mon ami, mon ami, arrive donc à notre secours.

SCÈNE XVII.

Les mêmes ; DESAULNAIS.

DESAULNAIS.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc?

ADOLPHE l'aperçoit et s'écrie, en s'appuyant sur le fauteuil où est Eugénie.

Mon père !

EUGÉNIE, revenant à elle.

Mon père !

DESAULNAIS.

Ah çà ! mais c'est donc ici le rendez-vous des pères? Mon cher Adolphe, que je t'embrasse encore ! (A Valcourt.) Que je te remercie de m'avoir appelé !

VALCOURT.

Eh ! ce n'était pas pour cela, c'était pour mon Eugénie qui se trouvait mal, et que M. ton fils, tout médecin qu'il est...

DESAULNAIS, le quittant brusquement.

Qu'est-ce que tu me dis donc là? mon fils serait médecin ! médecin à son âge ! et il exercerait !

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, et avec beaucoup de succès : tout le monde en fait l'éloge.

DESAULNAIS.

Et moi qui avais des préventions contre lui ! *Macte animo, generose puer*, mon Adolphe, mon fils ! Qu'est-ce que je dis donc? mon confrère en Hippocrate !

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Viens, mon cher fils, l'honneur de ton vieux père,
De mes talents sois l'unique héritier.
Ah ! pour mon nom quel avenir prospère !
Je ne mourrai pas tout entier.
Je te remets ma lancette fidèle,
Mes malades te reviendront,
Car il aura toute ma clientèle...
J'entends tous ceux qui resteront.

VALCOURT.

Eh ! de grâce, fais trêve à tes transports et occupe-toi de ma fille.

DESAULNAIS.

Pardon, mon ami : on est père avant que d'être docteur ! Je reviens à mon état et à ta fille : qu'est-ce qu'elle a éprouvé ?

VALCOURT.

Un évanouissement ; mais un évanouissement réel, tu entends; et j'ai peur que celle-là ne soit malade tout de bon.

DESAULNAIS, à Adolphe.

Allons, monsieur le docteur, de par Corvisart et Galien, consultons : *quid dicis?*

ADOLPHE, troublé.

Mon père, mademoiselle a été très-indisposée... mais dans ce moment, je crois que ce n'est rien. Légère émotion causée par la surprise et la joie de revoir son père.

DESAULNAIS.

C'est vrai, très-vrai. Mais, mon garçon, un air plus ferme, plus assuré : dans notre état, il ne faut jamais avoir l'air de douter de soi-même; il y a déjà assez de gens qui doutent de nous!... Et explique-moi un peu quels ont été avant cet événement les développements de la maladie et le système que tu as employé. (A Valcourt.) Je te demande pardon, mon ami, mais je ne suis pas fâché de l'entendre raisonner médecine.

ADOLPHE.

Mais, mon père, dans un autre moment...

EUGÉNIE.

Eh! pourquoi donc? il me sera si doux de vous voir recueillir les éloges que vous méritez si bien!

ADOLPHE, à part.

Allons, et elle aussi... je ne m'en tirerai jamais.

DESAULNAIS.

Mademoiselle a raison; c'est une modestie déplacée; je serais si content de voir de toi une seule consultation, une seule ordonnance!

EUGÉNIE, à Desaulnais.

Oh! si ce n'est que cela, j'en ai là une que je n'ai pas lue; mais vous qui vous y connaissez mieux que moi, vous verrez bien; tenez.

(Elle lui donne le papier.)

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que vous faites donc?

DESAULNAIS.

Ah! ah! elle est cachetée. (Lisant à demi-voix.) « Mademoi-« selle, si l'amour le plus tendre... » (S'interrompant.) Diable! voilà une ordonnance singulièrement rédigée.

ADOLPHE.

Mon père...

17.

DESAULNAIS.

J'entends bien : c'est la nouvelle méthode.

EUGÉNIE.

Mais c'est égal ! c'est très-bien, n'est-ce pas ?

DESAULNAIS.

Oui, sans doute, c'est très-fort, et cela devait produire beaucoup d'effet ; mais est-ce ainsi qu'il vous traite ?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, moi, ma sœur Ernestine, et puis ma mère aussi.

DESAULNAIS.

Ah ! mon Dieu ! toute la famille !

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu as donc, mon ami ? est-ce qu'il y aurait du danger ?

DESAULNAIS.

Peut-être, mon ami, peut-être ; mais heureusement j'y vais mettre bon ordre.

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

Un docteur séduire une belle !
Est-ce donc la mode à Paris ?
Ah ! si la Faculté s'en mêle,
Que vont devenir les maris ?
Un simple galant les irrite ;
Mais c'est bien plus cruel vraiment
De voir tous les jours un amant
Dont il faut payer la visite.

(Appelant.) François, faites demander des chevaux de poste, et qu'on les attelle à la berline de monsieur. (A Valcourt.) D'après le compte que tu m'as rendu, j'ai vu clairement les causes de la maladie de ta femme ; c'est cette maison de campagne, cette loge à l'Opéra, que tu lui as refusées ..

VALCOURT.

Comment! tu crois réellement...

DESAULNAIS.

Inde mali labes... Les voici venir ! du caractère ; et dans un instant j'aurai guéri toute ta famille.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes; Mme VALCOURT, ERNESTINE.

DESAULNAIS, allant au-devant d'elles.

Eh bien ! comment vous trouvez-vous?

Mme VALCOURT, étourdiment.

A merveille, monsieur. (Se reprenant.) Ah! mon Dieu, ce que c'est que l'habitude!... très-mal, monsieur, vous êtes bien bon ; on ne peut pas plus mal.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

En ce cas, tu ne risques rien ; commence l'attaque.

VALCOURT.

Je suis désolé de ce que vous me dites là, ma chère amie, car je reçois à l'instant des nouvelles importantes qui m'obligent à retourner sur-le-champ à Paris, et il faut que je vous emmène tous; nous ferons comme nous pourrons; nous voyagerons à petites journées, et puis ayant avec vous votre médecin...

Mme VALCOURT.

Mon ami, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable ; mais vous ne m'auriez pas fait une pareille proposition, si vous saviez ce qui vient de m'arriver : une crispation nerveuse tellement forte, qu'Ernestine, qui en a été témoin, en est malade elle-même; n'est-ce pas, ma fille ?

ERNESTINE.

Oui, maman.

Mme VALCOURT, l'embrassant sur le front.

Cette chère enfant! je ne la laisserai certainement pas partir dans cet état.

VALCOURT, bas à Desaulnais.

Mais, dis donc, mon ami, si réellement elles étaient malades, il ne faudrait pas frapper un coup d'autorité.

DESAULNAIS, de même.

Allons, voilà que tu faiblis déjà! je vois bien qu'il faut changer de batterie; laisse-moi faire. (Haut à madame Valcourt.) Et dans ce moment, madame, qu'est-ce que vous éprouvez?

Mme VALCOURT.

Un malaise général et une fièvre ardente.

DESAULNAIS, lui tâtant le pouls.

Voyons! voyons!

Mme VALCOURT.

Ah! mon Dieu, est-ce que monsieur est médecin?

VALCOURT.

Oui, madame, médecin très-distingué, et le père de M. Adolphe.

Mme VALCOURT, voulant retirer sa main.

Mais, monsieur, dans ces cas-là, on le dit.

DESAULNAIS, retenant toujours la main.

Permettez donc! en effet, pulsation très-fréquente, une fièvre très-forte.

VALCOURT, qui, pendant ce temps, a pris l'autre main de sa femme.

C'est singulier; elle ne l'a pas de ce côté-ci.

DESAULNAIS.

C'est ce que nous appelons une fièvre inégale, intermit-

tente. Madame ne peut pas partir, non plus que ces demoiselles; il faut qu'elles restent.

Mme VALCOURT.

Ah ! docteur, que nous sommes heureuses de vous avoir trouvé! vous viendrez souvent consulter avec votre fils.

DESAULNAIS.

Non, madame, il faut que mon fils retourne à Paris : monsieur l'emmène; mais moi, je suis du pays, je reste avec vous, je ne vous quitte pas.

Mme VALCOURT.

Vous me rendez la vie. (Regardant le père et le fils.) Il paraît que dans votre famille, monsieur, les talents sont héréditaires, et je me remets aveuglément entre vos mains.

EUGÉNIE, à part.

Moi pas; je n'ai pas confiance en celui-là, et on ne devrait pas changer ainsi de médecin.

Mme VALCOURT, à M. Valcourt.

Ainsi, mon cher ami, nous vous donnerons de nos nouvelles; retournez à Paris, tranquillisez-vous, et laissez-moi de l'argent, car nous n'en avons plus, et il en coûte si cher pour être malade!

VALCOURT, tirant son portefeuille.

Au fait, si vous n'en avez pas, c'est trop juste.

DESAULNAIS, lui repoussant la main.

Du tout, mon ami! il n'est pas besoin : j'espère qu'entre nous il ne sera jamais question d'honoraires; et pour le reste, je me ferai un plaisir de l'avancer, ça n'ira pas bien loin, pour une centaine de francs on ne manque pas de quinquina.

Mme VALCOURT.

Comment, du quinquina!

DESAULNAIS.

Dame! quand on a la fièvre, mon fils vous le dira, il n'y a pas d'autre remède.

Mme VALCOURT, à part.

Mais c'est un âne que ce docteur-là!

DESAULNAIS.

Nous remplacerons les cavalcades et les grands dîners par du repos et par la diète ; et quant au bal, il faudra bien y renoncer, attendu que je compte employer les *sinapismes*.

Mme VALCOURT.

Comment! monsieur!

DESAULNAIS.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Ah! vous ne me connaissez guères ;
Bien différent de mes confrères,
Moi, je guéris, oui, c'est mon fort;
Près d'eux cela me fait du tort :
Guérir, voilà mon bien suprême,
Au point qu'avec les gens que j'aime,
Je les rends malades exprès,
Afin de les guérir après.

Mme VALCOURT.

Mais, monsieur, permettez donc...

DESAULNAIS.

Ce que je plains le plus, c'est ce pauvre Valcourt, qui va s'en retourner tout seul à Paris, loin de sa femme, de ses enfants : que veux-tu, mon ami, il faut se faire une raison; tâche de t'amuser, de t'étourdir ; tu auras plus de facilité qu'un autre, ayant ta loge à l'Opéra.

Mme VALCOURT.

Comment! mon ami!

ERNESTINE.

Comment! mon père!

Mme VALCOURT.

Vous aviez l'intention...

DESAULNAIS.

Oui, il hésitait encore; c'est moi qui l'y ai décidé, ainsi que cette belle maison de campagne qu'il vient d'acheter à Saint-Mandé, exprès pour y faire la noce de mademoiselle Eugénie et de sa sœur Ernestine. Mais des noces, des prétendus, tout cela peut se retrouver; l'essentiel est de se bien porter : la santé avant tout.

Mme VALCOURT.

Comment, mon ami! vous avez enfin acheté cette superbe terre? Imaginez-vous, monsieur, un parc charmant qui touche au bois de Vincennes, et un air pur, délicieux; il est impossible d'y être malade, tellement que, si je l'avais su, nous n'aurions pas fait ce voyage : il y a salle de spectacle, salle de billard et salle de bain. Vous voyez qu'il était inutile de venir au Mont-Dore.

ERNESTINE.

Sans compter qu'il doit y avoir une salle de bal, puisque mon père parlait d'y faire deux noces.

VALCOURT.

Certainement, une rotonde au milieu du jardin.

ERNESTINE.

Ah! maman! quand verrons-nous tout cela?

Mme VALCOURT.

Mais bientôt, car si tu te trouves mieux et que cela te fasse tant de plaisir, j'essaierai, malgré mes maux de nerfs, de partir avec ton père.

VALCOURT.

Quoi! ma chère amie, vous consentiriez...

Mme VALCOURT.

Pourvu qu'on aille très-vite, et que cela ne fasse pas de mal à Ernestine.

ERNESTINE.

Moi ! aucunement.

DESAULNAIS.

Vous n'êtes donc plus malade ?

ERNESTINE.

Dès que maman le veut bien...

DESAULNAIS.

Voilà la petite fille la plus obéissante ! Je te disais bien, mon ami, qu'avant une demi-heure tout le monde serait guéri.

EUGÉNIE.

Il faut alors que j'aie bien du malheur, il n'y a que moi qui ne le suis pas.

DESAULNAIS.

Cela, c'est différent ! c'est un traitement particulier. (A Valcourt.) Et il faut que j'aie là-dessus une consultation avec toi.

VALCOURT.

Moi, mon ami ! je ne suis pas médecin.

DESAULNAIS.

C'est égal ; il faut que tu me donnes ton avis sur cette ordonnance de mon fils. Tiens, lis.

VALCOURT, lisant.

Ah ! mon Dieu ! mais ce pauvre Quinze-Seize que j'ai amené avec moi de Lyon pour épouser ma fille !

Mme VALCOURT.

Comment ! ce monsieur que j'ai vu tantôt ici avec vous ? c'est lui que vous voulez me donner pour gendre ?

EUGÉNIE.

Cet Anglais, qui n'a pas huit jours à vivre ?

VALCOURT.

Lui ! du tout, c'est un gros garçon qui se porte bien et qui n'a pas envie d'être malade.

SCÈNE XIX.

Les mêmes; QUINZE-SEIZE, en robe de chambre, en bonnet et en pantoufles.

QUINZE-SEIZE, à la cantonade.

Chaud, chaud ! faites chauffer mon bain, trente degrés, entendez-vous ? Ah ! c'est vous, beau-père !

VALCOURT.

Ah çà ! mon ami, quel est ce costume ?

QUINZE-SEIZE.

Vous voyez l'uniforme de la maison. (Montrant Adolphe.) Monsieur m'avait déjà effrayé sur mon état ; mais je me suis dit : deux avis valent mieux qu'un, et j'ai fait monter dans ma chambre le médecin des eaux.

ADOLPHE, à part.

Ah ! mon Dieu !

QUINZE-SEIZE, toujours à Adolphe.

Je lui ai dit votre opinion ; il m'a regardé, et m'a trouvé encore plus mal que vous !

ADOLPHE, à part.

Allons, voilà un confrère qui n'est pas fort !

DESAULNAIS, allant à Quinze-Seize qu'il prend par la main.

Comment, monsieur ! le médecin des eaux et mon fils vous ont trouvé malade ?

QUINZE-SEIZE.

Oui, monsieur.

DESAULNAIS.

Alors, cela doit être, et je vois...

Mme VALCOURT.

Je vois, moi, que monsieur ne peut pas se marier.

QUINZE-SEIZE.

Ah! bien oui! me marier, il s'agit bien de cela!

DESAULNAIS, à Valcourt.

C'est ce que j'allais te dire. Et mon fils qui se trouve après lui le premier en date!...

QUINZE-SEIZE.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE.

Que j'épouse à votre place, et que, n'ayant plus besoin de votre indisposition, je vous rends la santé.

QUINZE-SEIZE.

Laissez donc!

ADOLPHE.

Oui, monsieur, je vous répète que vous n'êtes pas malade.

QUINZE-SEIZE.

Je vais peut-être donner là-dedans! ce n'est pas vous que je croirai, vous qui êtes mon rival : je m'en rapporte au médecin des eaux; c'est un honnête homme, celui-là! il m'a fait prendre douze cachets, et je ne partirai d'ici que quand ils seront employés; j'en veux pour mon argent.

VALCOURT, à Desaulnais.

Allons, mon ami, puisqu'il le veut absolument, je le laisse entre tes mains.

DESAULNAIS.

Sois tranquille; je te promets de le surveiller, et il faudra bien malgré lui qu'il se résigne à se bien porter.

Mme VALCOURT.

Et nous, partons; il me tarde d'être à Paris.

DESAULNAIS.

J'entends, pour les deux noces, *nunc est bibendum.*

VALCOURT.

Oui, ne pensons qu'à la joie.

QUINZE-SEIZE.

C'est cela ! vive la joie !... je m'en vais prendre une douche.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de L'Artiste.

DESAULNAIS.

Il est pour les migraines,
Comme pour chaque mal,
Des recettes certaines,
D'un effet général :
A tous ceux qui soupirent,
Aux grands comme aux petits,
Donnez ce qu'ils désirent, } *(Bis.)*
Et les voilà guéris !

Mme VALCOURT.

Voyez ce pauvre diable
Qui vient de s'enrichir,
Soudain l'ennui l'accable,
Adieu gaîté, plaisir,
Son âme est dure et fière...
Ah ! par bonté pour lui,
Rendez-lui sa misère, } *(Bis.)*
Et le voilà guéri.

ERNESTINE.

Maint amant, c'est l'usage,
Languit la nuit, le jour ;
Avant le mariage,
S'il meurt déjà d'amour,
Impossible qu'il vive
Quand il sera mari...
Eh bien, l'hymen arrive, } *(Bis.)*
Et le voilà guéri.

ADOLPHE.

Les grenadiers de France
Se passent du docteur,
Et jamais la souffrance
N'enchaîne leur valeur;
S'ils furent par Bellone
Blessés pour leur pays,
Que la trompette sonne, } (*Bis.*)
Et les voilà guéris !

VALCOURT.

Un oncle que j'honore
Avait, pour son malheur,
La fièvre... et, plus encore,
Il avait un docteur;
Déjà s'ouvrait sa tombe,
Quand soudain, Dieu merci,
Son médecin succombe, } (*Bis.*)
Et le voilà guéri.

EUGÉNIE, au public.

Du public, leur vrai maître,
Redoutant la rigueur,
Nos auteurs sont peut-être
Malades de frayeur ;
Cachés dans la coulisse,
Par la fièvre ils sont pris...
Mais que l'on applaudisse, } (*Bis.*)
Et les voilà guéris !



LA VEUVE
DU MALABAR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 19 Août 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DUPRÉ, négociant, établi au Malabar . . .	MM.	ROUSSEL.
SURVILLE, jeune Français attaché à la compagnie des Indes.		ALFRED.
ALI-BRULL-PHA-GOS, courtier de commerce		BERNARD-LÉON.
Mme DUPRÉ, femme de Dupré.	Mmes	KUNTZ.
ZÉILA, jeune veuve Indienne		MINETTE-LAFOREST.

Dans une ville, sur la côte du Malabar.



LA VEUVE DU MALABAR

Une salle de l'appartement de Dupré; on voit çà et là quelques ballots de marchandises. — A droite, un cabinet qui conduit au magasin. A gauche, d'autres appartements. Au fond, des croisées qui donnent sur la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, parlant au fond à la cantonade ; sur le devant de la scène, UNE FEMME tenant une lettre à la main.

DUPRÉ.

Serrez ces ballots de marchandises, et prenez garde de rien gâter... Ces domestiques indiens sont d'une maladresse!... En France, quelle différence! Je me rappelle que quand j'étais laquais j'avais toujours plus d'esprit que mes maîtres.

LA FEMME, s'avançant.

Monsieur...

DUPRÉ.

C'est juste; on m'avait dit que quelqu'un m'attendait dans mes magasins... (D'un ton imposant.) Qu'est-ce que c'est?

LA FEMME.

De la part de milady, ma maîtresse.

DUPRÉ, prenant la lettre.

Voilà une soubrette qui a une fort jolie tournure... une charmante petite femme! (La regardant.) Ah! mon Dieu ! quel souvenir!...

LA FEMME.

Quel son de voix!

DUPRÉ.

A la sueur froide qui me saisit...

LA FEMME.

A la terreur que j'éprouve...

DUPRÉ.

Je ne peux pas m'abuser...

LA FEMME.

Je ne me trompe pas... c'est ce fripon de Dupré!

DUPRÉ.

C'est ma femme!

LA FEMME.

C'est mon mari!... Comment ! après cinq ans d'absence, je te revois enfin !

DUPRÉ.

Comment! malgré l'océan qui nous séparait, je te retrouve encore!

Mme DUPRÉ.

C'en est fait, je crois à la sympathie.

DUPRÉ.

Et moi à la fatalité. (Montrant sa femme.) Je la laisse en Europe et m'embarque pour les Indes... seul moyen, avec elle, pour faire bon ménage... Eh bien! il faut que le hasard, plus puissant que nos cœurs, nous réunisse... Où? Au Malabar! Un pays qui, jusqu'à présent, m'avait porté bonheur! C'était bien la peine de faire le voyage!

Mme DUPRÉ.

Plains-toi donc!

Air : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

J'ai, comme toi, vu le cap des tempêtes;
J'ai, comme toi, passé sous l'équateur;
Des ouragans qui grondaient sur nos têtes,
Ainsi que toi, j'ai bravé la fureur!
Mais toi, du moins dans le fond de ton âme,
Un tendre espoir te suivait jusqu'ici...
Car ce voyage... hélas! que je maudi,
Tu le faisais pour éviter ta femme,
Et je l'ai fait pour trouver mon mari.

Et quel mari? Un mauvais sujet, un brutal, un jaloux, un dissipateur, un...

DUPRÉ, la regardant avec tendresse.

Cette chère Angélique!... Elle n'est point changée. Eh bien donc, ma douce compagne, puisque les vents contraires vous ramènent près de moi, donnez-moi des nouvelles de mon ménage d'outre-mer : voyons... qu'as-tu fait pendant les cinq ans de mon absence?

Mme DUPRÉ.

Ce que j'ai fait?... J'en ai profité pour être heureuse.

DUPRÉ.

Et moi, pour faire fortune.

Mme DUPRÉ.

Comment! il serait possible! Ce riche négociant, chez lequel je venais...

DUPRÉ.

C'est moi-même... et tout ce que tu vois m'appartient. Cette maison...

Mme DUPRÉ, avec tendresse.

Dupré!

DUPRÉ.

Ces esclaves, ces marchandises...

Mme DUPRÉ, de même.

Mon cher Dupré!...

DUPRÉ.

Et dans ma caisse, cinquante mille piastres.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami! et j'osais t'accuser, soupçonner ta conduite...

DUPRÉ.

Tu me pardonnes donc mon départ?

Mme DUPRÉ.

T'en ai-je jamais gardé rancune?

DUPRÉ.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Après cinq ans de discorde et d'absence,
Ah! qu'il est doux de se revoir!

Mme DUPRÉ.

Ainsi que toi, mon bon ami, je pense.

DUPRÉ, la regardant avec surprise.

Fortune, quel est ton pouvoir!
Tu fais, rien qu'en daignant paraître,
Ce que l'amour n'a pu faire jadis :
Pour la première fois, peut-être,
Ma femme et moi sommes du même avis.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami!...

DUPRÉ.

Mon Angélique! (Ils s'embrassent.) Quel bonheur de se retrouver!

Mme DUPRÉ.

De s'aimer plus que jamais...

DUPRÉ.

De ne plus parler du passé...

Mme DUPRÉ.

Ou plutôt de le faire oublier par les soins, les égards, les prévenances... Tu dis donc, mon ami, que tu as gagné cinquante mille piastres?

DUPRÉ.

Oui, ma femme.

Mme DUPRÉ.

Et que cette maison, ces esclaves, ces marchandises nous appartiennent?

DUPRÉ.

Oui, madame Dupré. De plus je jouis d'une certaine considération dans le pays ; d'abord je m'y suis fait naturaliser, ce qui augmente encore la confiance ; et à la première occasion favorable, je me retire des affaires, je réalise mes fonds et vais m'établir en France, où je n'aurai plus rien à faire qu'à vivre en honnête homme.

Mme DUPRÉ.

Et moi, en grande dame! Quel bonheur! Je vais le dire à lady Anthony, ma maîtresse, avec qui j'étais venue en ce pays.

DUPRÉ.

C'est inutile... Je sors... et je me chargerai de ta commission... Si on venait me demander, je reviendrai dans une heure.

Mme DUPRÉ.

Tu me quittes déjà!

DUPRÉ.

Il le faut pour une affaire importante qui regarde un de mes compatriotes, M. de Surville, un jeune Français très-riche.

Mme DUPRÉ.

Et quelle est cette affaire ?

DUPRÉ.

Oh! ce n'est pas une affaire de commerce, proprement dite... parce qu'il s'agit, vois-tu bien... Mais dans ce moment, je ne peux pas t'en dire davantage.

Mme DUPRÉ.

Et pour quelle raison?

DUPRÉ.

Parce que c'est un secret.

Mme DUPRÉ.

Vous en avez donc pour moi?

DUPRÉ.

Sans contredit.

Mme DUPRÉ.

Après l'amour que j'ai pour vous!

DUPRÉ.

Entendons-nous. Je suis sûr de ton amour, mais non pas de ta discrétion.

Mme DUPRÉ.

Tu auras beau faire, cependant! il faudra bien que je le sache...

DUPRÉ.

Tu ne le sauras pas.

Mme DUPRÉ.

Je le saurai.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons.

Mme DUPRÉ.

Ah! tu espères me cacher ta conduite, mais j'y mettrai bon ordre.

DUPRÉ.

Ah! tu crois que je me laisserai mener!

Mme DUPRÉ.

Et moi que je me laisserai tyranniser!... Non... j'ai été trop douce jusqu'à présent; mais je veux être maîtresse chez moi. Je veux être obéie! et si tu ne me dis à l'instant...

DUPRÉ.

La!... Voilà nos querelles européennes qui recommencent.

Ensemble.

AIR : Cœur infidèle, cœur volage. (*Blaise et Babet.*)

Mme DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère;
Oui, tu prétends en vain te taire,
Je montrerai du caractère;
Oui, redoute ici ma colère!

DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère;
Commence d'abord par te taire;
Je montrerai du caractère:
Oui, redoute ici ma colère!

Mme DUPRÉ.

Dieux! pourquoi donc suis-je venue!

DUPRÉ.

Plus que toi je suis mécontent!

Mme DUPRÉ.

Je ne puis supporter ta vue...

DUPRÉ.

Tu peux t'embarquer à l'instant.

DUPRÉ et Mme DUPRÉ.

Oui, redoute ici ma colère!
(A part.)
Dieu! quel aimable caractère!
Sur l'un et sur l'autre hémisphère,
Toujours le même caractère!

(Haut.)
Oui, redoute ici ma colère!
(Dupré prend son chapeau et sort.)

SCÈNE II.

Mme DUPRÉ, seule.

Les maris sont partout les mêmes. Le pays n'y fait rien... En France, en Angleterre, ainsi qu'au Malabar, ce sont toujours des... des maris, et puisque me voilà de nouveau enchaînée auprès du mien, puisqu'il faut absolument que je fasse bon ménage, je n'ai plus qu'un moyen pour vivre avec lui, c'est de le faire mourir de chagrin. Hein! qui vient là?... Quelle est cette grotesque figure? C'est sans doute quelque marabout du pays.

SCÈNE III.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Le seigneur Dupré est-il chez lui?

Mme DUPRÉ.

Non, monsieur, il vient de sortir.

BRULL-PHA-GOS.

Ah! ah! moi qui venais lui parler pour affaire importante! (Regardant madame Dupré.) Serait-ce là une de ses esclaves?

Mme DUPRÉ.

C'est tout comme : je suis sa femme.

BRULL-PHA-GOS.

Eh! mais, je ne le croyais pas marié.

Mme DUPRÉ, à part.

Plût au ciel!... (Haut.) Je suis venue le retrouver.

BRULL-PHA-GOS, la regardant.

Ah! ah! vous êtes sa femme, et vous habitez désormais ce pays? C'est fort heureux... pour nous.

Mme DUPRÉ, sèchement.

Et pourquoi?

BRULL-PHA-GOS.

Pourquoi? Parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver... non pas que je le désire: ce cher Dupré! mais enfin, j'espère, en cas d'événement, que vous vous adresserez à moi.

Mme DUPRÉ.

Qui êtes-vous donc?

BRULL-PHA-GOS.

Ali Brull-Pha-Gos, courtier de commerce, commis feutier, employé aux bûchers du Malabar.

Mme DUPRÉ.

Quelle est cette place-là?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est une fort bonne dans ce pays, quand on a une certaine clientèle, et je puis me flatter d'être un des plus occupés. A propos de cela, oserais-je vous offrir des billets pour la cérémonie d'aujourd'hui? Elle sera superbe!... Il y a longtemps, je m'en vante, qu'on n'aura vu un spectacle aussi magnifique.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce donc?

BRULL-PHA-GOS.

Comment!... vous n'en avez pas entendu parler?

Mme DUPRÉ.

Eh! mon Dieu non; j'arrive.

BRULL-PHA-GOS.

Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est la veuve du vieil Amrou, la jeune Zeïla, qui doit se brûler.

Mme DUPRÉ.

Comment, se brûler! et pour quelle raison?

BRULL-PHA-GOS.

Je vous l'ai dit, parce que son mari est mort.

Mme DUPRÉ.

Elle l'aimait donc bien!

BRULL-PHA-GOS.

Elle ne pouvait pas le souffrir; mais c'est égal! c'est l'usage du pays... Dès qu'un homme marié vient à mourir, il n'y a pas de milieu, il faut que sa femme soit brûlée vive!

Mme DUPRÉ.

Mais voilà une coutume qui n'a pas le sens commun!

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non, mais elle est très-productive, pour nous autres courtiers. Écoutez donc, il faut que tout le monde vive... Aujourd'hui, par exemple, c'est une fort belle affaire... Ce n'est pas que nous n'ayons des frais... Douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloès... ce qui est énorme.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quelquefois pourtant, j'en convien,
La famille nous en tient compte ;
Aussi mes affaires vont bien,
Et ma fortune sera prompte.

Mme DUPRÉ, à part.

Je n'en reviens pas, c'est affreux !
(A Brull-Pha-Gos.)
Au moins, dites-moi, je vous prie,
Peut-on se faire, dans ces lieux,
Assurer contre l'incendie?

BRULL-PHA-GOS.

Il n'y a pas encore de compagnie d'assurance

Mme DUPRÉ.

Mais, monsieur, lorsque les gens ne sont pas du pays, leurs femmes sont-elles obligées?...

BRULL-PHA-GOS.

Non, certainement... à moins que les maris ne se soient fait naturaliser, auquel cas, il est juste qu'ils jouissent des prérogatives et des avantages...

Mme DUPRÉ.

Ah! mon Dieu!

BRULL-PHA-GOS.

Qu'avez-vous donc?

Mme DUPRÉ.

Rien... Vous appelez cela un avantage?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est un réel.

AIR du Ménage de garçon.

Chez nous, souvent glacé par l'âge,
Maint vieil époux a le malheur
De ne trouve dans son ménage
Qu'indifférence et que froideur!
Mais un espoir calme son âme
Et, tôt ou tard, chaque mari
Est toujours certain que sa femme
Finira par brûler pour lui.

Allons, je reviendrai voir ce cher Dupré... Ah! il est marié... (A part, en sortant.) Encore une pratique de plus...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme DUPRÉ, seule.

Voilà un abominable homme, et si jamais il remet les pieds chez moi... Mais en effet, je crois me rappeler maintenant que j'ai entendu dire autrefois qu'au Malabar... On n'a jamais vu une coutume pareille! C'est un pays où l'on ne peut pas vivre... Comment! si mon brutal de mari venait à mourir, je serais obligée... Cette idée-là serait capable de vous dégoûter du veuvage.

SCÈNE V.

Mme DUPRÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ entre précipitamment et jette son chapeau sur la table.

Ouf! ce n'est pas sans peine; mais enfin... (Apercevant madame Dupré.) Ah! te voilà encore là!

Mme DUPRÉ.

Pendant ton absence, il est venu une visite. (Se reprenant.) Ah! mon Dieu! comme tu as chaud... S'il est possible de courir ainsi... Voilà comme on attrape une maladie.

DUPRÉ.

Tais-toi donc... J'ai bien d'autres choses qui m'occupent.

Mme DUPRÉ.

C'est pour cela que ce soin-là doit me regarder. (Lui essuyant le front avec son mouchoir.) Vrai, mon ami, tu devrais changer...

DUPRÉ.

Je te répète que je n'ai pas le temps.

Mme DUPRÉ.

Je t'en supplie... Si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi... Il n'y a rien de plus dangereux.

DUPRÉ.

Eh mais, je n'en reviens pas! Comme te voilà radoucie! Quels égards... quelles attentions!

Mme DUPRÉ.

C'est que depuis un instant, j'ai fait des réflexions... J'ai eu ce matin un mouvement de vivacité que je me suis bien reproché : cette scène m'a fait un mal!...

DUPRÉ.

Et à moi donc! elle m'a tourné le sang.

Mme DUPRÉ, vivement.

Il serait possible!... Je ne t'en ferai plus, mon ami, je te le promets.

DUPRÉ, à part.

Allons, ma femme vaut mieux que je ne croyais; et je commence à penser que son caractère... (Haut.) C'est bien, ma chère amie; mais laisse-moi, j'ai des affaires à terminer.

Mme DUPRÉ.

Toujours des affaires! Tu travailles trop, tu te fatigues... Tu ne te soignes pas assez!

DUPRÉ.

Encore!... Ah çà! je t'en prie, modère ton affection, et rentre dans ton appartement.

Mme DUPRÉ.

AIR : Berce, berce, bonne grand'mère. (*La Berceuse.*)

Veille, veille, ô Dieu tutélaire!
Sur des jours aussi précieux,
(A son mari.)
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

T'en iras-tu?

Mme DUPRÉ, revenant.

Surtout pas d'imprudence!
Tu m'entends bien?

DUPRÉ.

Tu veux donc, je le voi,
Me faire ici mourir d'impatience?

Mme DUPRÉ, s'éloignant vivement.

Non, ce seul mot me fait mourir d'effroi.

Ensemble.

Mme DUPRÉ.

Veille, veille, ô Dieu tutélaire!
Sur des jours aussi précieux,
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

Enfin, tu partiras, j'espère,
Tous mes instants sont précieux.
Ah! d'une tendresse aussi chère
Que les liens sont ennuyeux!

(Madame Dupré sort.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ, seul.

Les femmes sont extrêmes en tout... si la mienne se met une fois à m'adorer, il n'y aura pas moyen d'y tenir, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude. Enfin elle est partie... Ouvrons à M. de Surville. Je ne sais à quoi je m'expose en secondant ses projets, en lui indiquant ce passage souterrain qui donne dans les caveaux du temple; mais je ne pouvais pas faire autrement... un Français... un compa-

triote... d'un autre côté, cette pauvre Zeïla... la pitié... l'humanité... et les vingt mille piastres qu'on m'a promises... le moyen de résister à des motifs aussi prépondérants! (Pendant ce temps, il cherche parmi un trousseau de clefs, et va ouvrir une petite porte secrète qui est à gauche.) Entrez, et ne craignez rien, vous êtes en sûreté.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, SURVILLE, ZÉILA.

AIR de Rossini.

ZEÏLA.

A travers ces voûtes souterraines,
Répondez, où me conduisez-vous ?

SURVILLE.

C'est l'amour qui vient briser tes chaînes,
Zeïla, calme enfin ton effroi.

ZEÏLA.

Ah! grand Dieu! c'est Henri que je voi !

SURVILLE.

Oui, vous êtes chez moi.

ZEÏLA.

Vous revoir avant ma dernière heure,
De mes vœux c'était le plus doux;
Au tombeau de l'époux que je pleure,
Je priais et je pensais à vous.

Ensemble.

ZEÏLA.

De frayeur mon cœur palpite et tremble;
De Brahmâ redoutez le courroux;
Au tombeau je dois suivre un époux :
De grâce, éloignez-vous !

SURVILLE.

C'est l'amour qui tous deux nous rassemble,
De Brahmâ je crains peu le courroux,
Car je suis votre amant, votre époux;
Oui, je suis votre époux.

DUPRÉ.

Oui, madame, monsieur vous aime, vous épouse et vous emmène.

ZEÏLA.

Hélas!... je le voudrais!... mais un autre sort m'attend; mes amis, mes parents le disent tous.

DUPRÉ.

Je crois bien! si vous consultez vos héritiers...

ZEÏLA.

Non, ils prétendent que Brahmâ me punirait si je désobéissais à mon époux.

AIR du vaudeville de L'Homme vert.

En mourant, son ordre suprême
Veut que je partage son sort;
Car nos maris ont pour système
Qu'on soit fidèle après leur mort.

DUPRÉ.

Après leur mort, être fidèle!
Chez nous, l'époux, moins exigeant,
Est trop heureux lorsque sa belle
Veut bien l'être de son vivant.

ZEÏLA.

Sans compter qu'on est très-méchant dans cette ville. Si je ne meurs pas, toutes les dames de ma connaissance vont dire du mal de moi, et me voilà déshonorée dans le pays.

DUPRÉ.

Quoi! c'est là le vrai motif?

ZEÏLA.

Oui, monsieur, il n'y en a pas d'autre; sans cela, je n'ai pas plus envie que vous d'être brûlée.

TRIO.

AIR : Dire à moi sans mystère. (*Elisca.*)

SURVILLE.

Quoi ! l'honneur vous invite
A mourir pour votre époux?

ZEÏLA.

Oui, oui.

DUPRÉ.

Ce mari qui vous quitte,
La! franchement, l'aimiez-vous?

ZEÏLA.

Non, non. Mais c'est là qu'est le mérite,
A ce que l'on dit chez nous.

SURVILLE.

Dieu, quelle erreur profonde!
Pour ne plus être avec lui,

DUPRÉ et SURVILLE.

S'il est en l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

Ensemble.

ZEÏLA.

Je vais en l'autre monde
En regrettant celui-ci.

SURVILLE et DUPRÉ.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

DUPRÉ.

Oui, calmez votre peur,
Vous voulez, à ce qu'il me semble,
Mourir par point d'honneur,

Eh bien! si j'accordais ensemble
Et votre amour...

ZEÏLA.

Et mon amour...

DUPRÉ.

Et votre honneur...

ZEÏLA.

Et mon honneur.

DUPRÉ.

Tous deux ensemble?

ZEÏLA.

Tous deux ensemble ?
L'existence alors, je le croi,
Aurait trop de charmes pour moi.

DUPRÉ.

Sur moi que l'on se fonde,
Et j'espère qu'aujourd'hui,
Morte pour tout le monde,
Vous ne vivrez que pour lui.

ZEÏLA et SURVILLE.

Par quel moyen ?

DUPRÉ.

Je ne dis rien.
Promettez-moi...

ZEÏLA.

Oui, sur ma foi.

DUPRÉ.

D'être tranquille
En cet asile,
Et de nos soins, je le promets,
Bientôt vous verrez les effets.

Ensemble.

ZEÏLA.

Oui, de ses soins, je le promets,

Je vais attendre les effets.

SURVILLE.

Oui, de ses soins, de ses bienfaits,
Daignez attendre les effets.

ZEÏLA.

A vous je me confie,
Et je renonce à mourir,
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir?

SURVILLE et DUPRÉ.

C'était une folie
De vouloir ainsi mourir,
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir?

(Dupré conduit Zeïla dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté Zeïla.

SURVILLE, suivant des yeux Zeïla qui entre dans la chambre.

Pauvre femme! quelle horrible coutume! (A Dupré.) Mais, dis-moi, comment espères-tu la sauver, et quel est ton moyen?

DUPRÉ.

Le moyen le plus simple, et qui, plus d'une fois sans doute, a déjà dû être employé; apprenez donc, monsieur, que toutes celles qui montent sur le bûcher n'en meurent pas! J'ai connu, sur la côte de Coromandel, une brave femme qui avait déjà été brûlée en premières et en secondes noces, et qui convolait en troisièmes.

SURVILLE.

Il serait possible!

DUPRÉ.

Vous sentez bien que cela n'est pas naturel, et qu'il y a là-dessous quelque tour de gibecière ou d'escamotage ; eh bien ! monsieur, partout où il y a des escamoteurs, il faut des compères et des dupes. Les dupes seront les spectateurs, qui sont déjà placés et qui attendent la cérémonie, le compère ce sera vous, si vous voulez bien le permettre.

SURVILLE.

Moi ! et que pourrais-je faire ?

DUPRÉ.

Aller trouver un certain Ali Brull-Pha-Gos, une espèce de courtier, qui est chargé des détails de la cérémonie, de l'ordonnance du bûcher, et surtout du soin de conduire la veuve, dont les traits sont presque toujours cachés par un grand voile ; notez bien cette dernière circonstance ! Comme l'individu auquel je vous adresse est un coquin, et que je le connais, c'est un de mes amis, vous pouvez hardiment aborder la question... Offrez-lui jusqu'à la concurrence de trente à quarante mille piastres, vous pouvez marchander, mais c'est un prix fait, vous ne l'aurez pas à moins ; et, moyennant cette somme, il se chargera du reste.

SURVILLE.

Comment ! Zeïla...

DUPRÉ.

Sera brûlée par procuration ; c'est à lui de trouver quelqu'un, de découvrir un remplaçant.

Air du vaudeville de *Partie carrée.*

On fournit tout, et de ce sacrifice
C'est à lui seul alors de se mêler.

SURVILLE.

Y penses-tu ? comment veux-tu qu'il puisse
Trouver des gens qui se laissent brûler ?

DUPRÉ.

Pourquoi donc pas? en ces lieux comme en France,
On trouve tout, et pour de l'or, morbleu:
Combien de gens de notre connaissance
Qui se mettraient au feu!

Pendant ce temps nous nous embarquons, vous et votre veuve; moi, ma femme, mes richesses et le peu de marchandises qui me restent.

SURVILLE.

Comment! tu veux aussi!...

DUPRÉ.

Je n'irai pas rester dans le pays après notre expédition; depuis longtemps je veux retourner en France, et je ne puis trouver une plus belle occasion.

SURVILLE.

Oui; mais songe donc que de te voir partir ainsi avec armes et bagages, cela peut exciter des soupçons.

DUPRÉ.

Vous avez raison; il faudrait d'ailleurs trouver un moyen pour fermer ma maison, renvoyer mes domestiques, et procéder tranquillement au déménagement. J'ai une idée... Silence!... c'est ma femme, il faut qu'elle ne sache rien; faites seulement semblant de me chercher dispute.

SURVILLE.

Pour quelle raison?

DUPRÉ, bas.

Je vous le dirai. (Haut.) Monsieur! vous prenez chez moi un singulier ton. (Bas.) Allons

SCÈNE IX.

LES MÊMES; Mme DUPRÉ.

SURVILLE.

Monsieur... je trouve le vôtre encore plus singulier.

Mme DUPRÉ.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

DUPRÉ, très-haut.

C'est-à-dire, monsieur, que vous me prenez pour un sot? (Bas.) Dites que oui.

SURVILLE, très-haut.

Monsieur... je vous prends pour ce que vous êtes.

DUPRÉ.

Cela me suffit, monsieur... vous m'insultez... et si vous m'avez compris...

SURVILLE.

Pas encore, monsieur, et c'est moi qui vous demande une explication.

DUPRÉ.

Je ne demande pas mieux. (Bas.) Descendez avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire.

Mme DUPRÉ, à part.

Ah! mon Dieu! ils se parlent bas...

DUPRÉ, bas à Surville.

Je reste ici avec un esclave qui m'est dévoué; et, grâce à la ruse que je médite, nous serons depuis longtemps en mer, qu'on ne se sera pas aperçu de ma disparition.

SURVILLE, haut.

Cela suffit... sortons.

DUPRÉ.

Oui, sortons!

Mme DUPRÉ.

Mais, mon ami... où vas-tu?... et songe donc!... s'il t'arrivait malheur...

DUPRÉ.

Cela ne te regarde pas.

(Il sort avec Surville.)

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ, seule.

Comment! cela ne me regarde pas?... en France, à la bonne heure... mais dans ce vilain pays... avec leurs maudites coutumes... on est bien obligée malgré soi de se mêler des affaires du ménage... Mais je ne reconnais plus mon mari, lui qui était si poltron et si maladroit... il ne sait pas qu'il défend ses jours et les miens; et il est capable de se laisser tuer comme un simple célibataire... Hein! qui vient là?... sont-ce des nouvelles que l'on m'apporte?

SCÈNE XI.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Par exemple! voilà un événement! je ne m'y serais jamais attendu.

Mme DUPRÉ.

Il est arrivé un malheur?

BRULL-PHA-GOS.

Le plus grand de tous... Vous savez bien Zeïla, cette jeune veuve dont je vous ai parlé ce matin... et qui paraissait si bien disposée... Je viens de descendre dans le caveau où elle était... disparue avec les diamants !

Mme DUPRÉ.

Comment ! ce n'est que cela?

BRULL-PHA-GOS.

Ce n'est que cela !... mais c'est inouï, sans nous prévenir encore... nous qui y comptions... Songez donc que tout est prêt pour la cérémonie, et je venais consulter ce cher Dupré, qui a quelquefois des idées... Est-il rentré?

Mme DUPRÉ.

Ah ! bien oui, rentré... bien mieux que cela... il est ressorti... Où croyez-vous qu'il soit dans ce moment... à se battre, monsieur !

BRULL-PHA-GOS, se frottant les mains en signe de satisfaction.

Comment ! à se battre ?... il serait possible.

Mme DUPRÉ, à part.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai dit là ! (Haut.) Non, monsieur, non... c'est une simple explication... (On entend un coup de pistolet.) un raccommodement... une explication... avec un ami... et vous, qui devez le connaître... vous devinez que dans un moment... cela finit par un déjeuner... Tenez, c'est lui qui revient... (Apercevant Surville.) C'est l'autre... ah ! mon Dieu !... mes genoux fléchissent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; SURVILLE.

SURVILLE, à part.

Allons, faisons ce que Dupré m'a dit, puisqu'il a ses raisons.

Mme DUPRÉ.

Eh bien, monsieur, parlerez-vous ? Qu'avez-vous à m'annoncer ?

SURVILLE.

Madame... mon silence et mon trouble vous en disent assez... Vous êtes témoin que c'est lui qui m'a provoqué ; mais l'événement n'en est pas moins affreux... ce pauvre Dupré...

BRULL-PHA-GOS.

Il est défunt ?

SURVILLE.

C'est vous qui l'avez dit.

Mme DUPRÉ.

Dieux !... je suis veuve.

BRULL-PHA-GOS, *tirant son calepin et écrivant.*

Ce que c'est que de nous... comme les accidents arrivent !

SURVILLE.

On vient déjà de renvoyer les acheteurs qui étaient en bas dans les magasins, on a fermé les portes, les fenêtres...

BRULL-PHA-GOS.

Conformément à l'usage.

SURVILLE.

Je n'ose moi-même rester en ces lieux, et vais porter ailleurs mes regrets. (*A part.*) Pendant que Dupré dispose tout pour notre départ, courons chez le courtier de commerce dont il m'a parlé, Ali Brull-Pha-gos, près la grande pagode, il faudra bien que je le trouve.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté Surville.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Dieux ! comme cela se rencontre ! moi qui venais demander à Dupré quelque moyen pour sortir d'embarras.

Mme DUPRÉ, qui, pendant tout ce temps, est restée sur sa chaise.

On n'a jamais vu de femme plus malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je conçois combien votre douleur est légitime : ce cher Dupré était si bon !

Mme DUPRÉ.

Lui, il était brutal, colère, ah !

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais l'amour qu'il avait pour vous...

Mme DUPRÉ, de même.

Depuis cinq ans, il m'avait abandonnée.

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais la concorde qui, auparavant, régnait entre vous...

Mme DUPRÉ.

Nous nous disputions sans cesse... Ah ! quelle perte ! je suis bien malheureuse !

BRULL-PHA-GOS.

Je vous en prie, madame Dupré, calmez votre douleur, votre désespoir est si grand, que ce sera pour vous une consolation de remplir votre devoir.

(Il lui présente l'agenda sur lequel il a écrit.)

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

BRULL-PHA-GOS.

Une simple formalité ; il s'agit, comme veuve, d'écrire là votre nom.

Mme DUPRÉ, essuyant ses yeux.

Comment! voilà tout ce que vous exigez de moi?

(Elle écrit.)

BRULL-PHA-GOS.

Pas autre chose.

Mme DUPRÉ.

Et bien alors ?

BRULL-PHA-GOS.

C'est tout uniment pour prendre date... parce que souvent il y a foule... mais maintenant que vous êtes enregistrée, vous voilà certaine.

Mme DUPRÉ.

De quoi?

BRULL-PHA-GOS.

De ce que je vous disais ce matin... de paraître à cette auguste cérémonie qu'ont établie en ces lieux nos lois et nos usages.

Mme DUPRÉ.

Comment! monsieur, je serais obligée de mourir pour un mari qui ne sait pas vivre?

BRULL-PHA-GOS.

On ne force personne... mais dès qu'on a signé, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

Mme DUPRÉ.

Mais c'est donc une fournaise, un enfer, que ce pays-ci ?

BRULL-PHA-GOS.

Vous avez au moins l'avantage de ne pas attendre, et de profiter d'une belle occasion... un bûcher magnifique... bûcher de première classe.

Mme DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu ! que faire ? personne n'arrivera-t-il à mon secours ?

BRULL-PHA-GOS.

AIR : Valse de Rossini.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend.
Et voyez quel bonheur
D'avoir un protecteur !
Songez donc que personne
N'eut un pareil honneur ;
Le tour que je vous donne
Est un tour de faveur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; ZÉILA, sortant du cabinet à droite.

Même air.

ZEÏLA.

Est-ce lui ?... Je croyais reconnaître ses pas !
Hélas ! j'attends en vain, Henri ne revient pas.

BRULL-PHA-GOS.

Que vois-je ! Zeïla...

ZEÏLA et Mme DUPRÉ.

Dieux ! Rencontre cruelle !

Mme DUPRÉ.

Que dites-vous ! c'est elle ?

BRULL-PHA-GOS, à Zeïla.

Et l'on osait pourtant accuser votre zèle !
Partons, suivez mes pas...

ZEÏLA.

Que vais-je devenir ?
Henri... Sans le revoir il faudra donc mourir !

BRULL-PHA-GOS.

(A part.)
Deux pour une !...

(A Mme Dupré.)
Ce soir je compte revenir.

Ensemble.

ZEÏLA.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on nous attend,
Et je sens que mon cœur
Succombe à la douleur.
Oui, comment vivre encore
Après un tel malheur?
Le destin que j'implore
Est plus qu'une faveur.

Mme DUPRÉ.

J'échappe en cet instant
Au destin qui m'attend,
Voyez donc quel malheur
Qu'un pareil protecteur!
Pour déplacer personne
J'eus toujours trop bon cœur,
Et ne veux qu'on me donne
Aucun tour de faveur.

BRULL-PHA-GOS.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend.
(A madame Dupré.)
Mais, selon votre gré,
Bientôt je reviendrai,
Car vous voyez la suite
De votre peu d'ardeur;
Une autre ici profite
De ce tour de faveur.

Mais qu'ici votre cœur ne soit pas trop jaloux;
Pour vous prendre, bientôt je reviendrai chez vous.

(Il sort et emmène Zeila.)

SCÈNE XV.

Mme DUPRÉ, seule.

Pauvre femme!... elle y va; et voilà comme je serai demain... ce n'est que différé... et tout cela, c'est de la faute de Dupré.

AIR du vaudeville de Turenne.

Oui, de sa part, c'est une perfidie,
Pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!
Vous le voyez, la moitié de ma vie,
Va, dans ce jour, mettre l'autre au tombeau.
Perdre un époux est un coup bien funeste,
Mais, j'en conviens, dans un pareil revers,
Je plains, hélas! la moitié que je perds
Bien moins que celle qui me reste.

(S'essuyant les yeux.)

Mais je suis bien bonne d'être là à me désespérer et à attendre le danger... Arrivera ce qu'il pourra! puisqu'il doit revenir ce soir, je pars à l'instant même, quand je devrais aller au bout du monde! (Elle va pour sortir, et, rencontrant Dupré, elle pousse un grand cri.) Ah!

SCÈNE XVI.

DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ma femme... ma femme... qu'as-tu donc?

Mme DUPRÉ.

Cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui; tu existes, n'est-ce pas?... tu en es bien sûr?

DUPRÉ.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

AIR : Du partage de la richesse. (Fanchon la vielleuse.)

Dès aujourd'hui nous quittons ce rivage,
Mais on pouvait soupçonner nos projets;
Et j'ai pris le parti fort sage
D'être défunt pour m'en aller en paix.
Ma mort n'était qu'une ruse nouvelle,
Mais j'ai voulu, par un ordre prudent,
Qu'on te l'apprît, afin que la nouvelle
Se répandît plus promptement.

Mme DUPRÉ.

Si tu savais l'effet que cela a produit sur moi!... la joie, la crainte...

DUPRÉ, *à part.*

Mais effectivement... sa physionomie est toute renversée. Je n'aurais jamais cru que ma femme m'aimât à ce point-là.

Mme DUPRÉ, *le retenant par la main.*

Reste là... ne t'éloigne pas... que je te regarde encore!... Dieu! qui m'aurait jamais dit que la vue de mon mari me ferait tant de plaisir!

DUPRÉ.

Ma femme! ma chère Angélique... ai-je été injuste à ton égard!... être adoré à ce point-là et sans s'en douter...

Mme DUPRÉ.

Quand j'ai cru t'avoir perdu... si tu savais quel a été mon désespoir!... j'ai manqué ne pas te survivre.

DUPRÉ.

On n'a pas d'idée d'un dévouement comme celui-là!... Va... je reconnaîtrai cet excès de tendresse... Toutes nos affaires sont en ordre... tout est disposé... nous n'attendons plus que M. de Surville et notre jeune veuve... Où est-elle donc?

Mme DUPRÉ.

Qui? Zeïla?... Ah! mon Dieu! elle était là tout à l'heure, lorsqu'il est venu un courtier qui voulait te parler, un nommé Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ.

O ciel!... Eh bien?

Mme DUPRÉ.

Eh bien... Zeïla a voulu partir avec lui, et il l'a emmenée.

DUPRÉ.

Et tu l'as laissé faire... tu les as laissés partir... malheureuse! c'est fait de nous, de notre fortune... Que dire maintenant à M. de Surville?... Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Mme DUPRÉ, tombant dans un fauteuil.

Dieux! impossible qu'aujourd'hui j'en réchappe!

DUPRÉ, regardant par la fenêtre.

De cette fenêtre, qui donne sur la grande place, on aperçoit déjà tout le peuple rassemblé... et ce grand bûcher qui s'élève au centre... les feux sont allumés... mais personne encore n'y paraît... (Regardant par la porte.) Eh! mais... je ne me trompe pas... quel bonheur!... M. de Surville et Zeïla qui viennent de ce côté... Brull-Pha-Gos les accompagne... n'oublions pas que pour lui je suis mort... Ma femme, reste là; je reviens dans l'instant.

Mme DUPRÉ.

Comment! mon ami, tu t'en vas?

DUPRÉ.

Je te dis que je suis là.

Mme DUPRÉ.

N'importe... ce n'est pas la même chose... j'ai besoin de ta présence.

(Dupré entre dans le cabinet, madame Dupré reste dans le fond.)

SCÈNE XVII.

Mme DUPRÉ, SURVILLE, BRULL-PHA-GOS, ZÉILA.

BRULL-PHA-GOS.

Venez donc vite!...au moins ici on peut parler en sûreté.

SURVILLE.

Zeïla, quelle a été ma surprise en vous voyant traverser les jardins de la pagode où, depuis une demi-heure, j'attendais monsieur!

BRULL-PHA-GOS.

Mais il n'est pas question de cela, parlons de nos affaires, entendons-nous. Nous avons dit quarante mille piastres...

SURVILLE.

Les voici dans ce portefeuille en bons sur la compagnie des Indes.

BRULL-PHA-GOS.

Cela suffit, et comme un honnête homme n'a que sa parole, je me charge de tout. Le nom de Zeïla sera à jamais en honneur dans le pays; chacun porte aux nues cette nouvelle Arthémise. Ainsi, madame peut se regarder comme authentiquement brûlée.

Mme DUPRÉ, *à part.*

Ah! le fripon!... si je l'avais su...

BRULL-PHA-GOS, *à Zeïla.*

Voici même le procès-verbal que j'avais rédigé d'avance, et avec lequel vous pouvez attester à qui de droit...

ZEÏLA.

Je n'en ferai pas usage ; envoyez-le à ma famille, c'est tout ce que je demande. Mais comment espérez-vous faire?

BRULL-PHA-GOS.

Cela me regarde... j'ai ici quelqu'un de disponible et sur lequel je compte pour vous remplacer...

Mme DUPRÉ, à part et s'avançant.

C'est ce que nous allons voir.

BRULL-PHA-GOS.

Sans cela, vous sentez bien que je ne me serais pas avisé au moment même... Ah ! vous voilà, madame Dupré, je suis enchanté de vous trouver... Eh bien ! ma chère amie, voilà un événement qui vous avance... vous m'avez dit que vous étiez prête... voici le moment...

SURVILLE.

Comment ! ce serait madame ?

BRULL-PHA-GOS.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre ! une petite femme fort gentille, fort convenable... allons, partons.

Mme DUPRÉ.

Avec grand plaisir, mon honnête monsieur ; mais il n'y a qu'une petite difficulté.

BRULL-PHA-GOS.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît ?

Mme DUPRÉ, ouvrant la porte.

Tenez, la voici.

BRULL-PHA-GOS.

C'est Dupré !

SURVILLE.

Ah ! mon ami, viens donc ; combien je te remercie ! j'ai suivi tes conseils, et tout est arrangé. (Montrant Brull-Pha-Gos.) N'est-il pas vrai ?

BRULL-PHA-GOS.

C'est-à-dire ! tout est arrangé... dans ce sens que je suis dans un furieux embarras, et que je ne sais trop comment faire.

SURVILLE.

Comment, morbleu! voudriez-vous vous dédire?

BRULL-PHA-GOS.

Du tout, du tout, vous avez ma parole... (Regardant madame Dupré.) Mais c'est que je comptais... (Regardant Dupré.) Il se porte bien.

DUPRÉ.

Je vous préviens du reste que tout le peuple s'impatiente, et qu'il y a déjà quelques minutes que la cérémonie devrait être commencée.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Allons, il faut sortir de là... Ce beau mannequin que j'ai en réserve pour les bonnes occasions..... il n'y a pas d'autre moyen... Ah çà! quoi qu'il arrive, vous me promettez le secret?

SURVILLE.

Vous pouvez être tranquille, nous nous embarquons.

BRULL-PHA-GOS.

C'est encore mieux; mais ne tardez pas... Au moment où vous verrez la flamme briller, sortez alors, c'est le moment le plus favorable, parce que tout le monde sera dans la grande place à jouir du spectacle.

DUPRÉ.

Nous profiterons de vos avis.

TOUS.

Adieu, monsieur Brull-Pha-Gos!

Mme DUPRÉ.

Adieu, honnête courtier.

BRULL-PHA-GOS.

Adieu, mes amis, bon voyage. Allons, je n'ai pas perdu mon temps; mais voilà, je puis le dire, une journée fièrement chaude.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ, à son épouse.

Ma chère femme, après toutes les marques d'amour que tu m'as données...

Mme DUPRÉ.

Ne parlons pas de cela ici; en France, ce sera autre chose.

FINALE.

AIR du ballet de L'Enfant prodigue.

SURVILLE.

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement,
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Guidés par l'espérance, etc.

(Ils regardent par la fenêtre du fond.)

SURVILLE.

Près du bûcher comme on s'empresse!
J'entends leurs accents d'allégresse;
Le peuple répète déjà :
« Honneur, honneur à Zeïla! »

CHOEUR en dehors, accompagné d'instruments militaires.

Honneur, honneur à Zeïla!

SURVILLE.

Et nous, pendant ce temps-là...

TOUS, à demi-voix.

Guidés par l'espérance, etc.

ZEÏLA, au public.

Échappée à l'incendie,

Ah! daignez, en ce moment,
M'assurer, je vous en prie,
Contre un malheur bien plus grand,
Et je dirai gaîment :

Guidés par l'espérance, etc.



LA

NOUVELLE CLARY

OU

LOUISE ET GEORGETTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre du Gymnase. — 11 Novembre 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ALBERT DE WURTZBOURG, seigneur allemand	MM.	DORMEUIL.
LE BARON DE MULDORF, son ami. .		ROUSSEL.
BRINDAU, domestique d'Albert		ÉMILIEN.
LOUISE.	Mmes	FLEURIET.
GEORGETTE, jeune Auvergnate		LÉONTINE FAY.
PETIT-JACQUES, Auvergnat		VIRGINIE DÉJAZET.

DAMES et CAVALIERS.

En Allemagne, dans le château d'Albert.



LA

NOUVELLE CLARY

OU

LOUISE ET GEORGETTE

Un pavillon élégant au milieu d'un jardin. Portes latérales. Une grille dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, LE BARON.

ALBERT.

Quoi ! mon cher baron, c'est vous que je retrouve en ce pays ?

LE BARON.

Oui, mon ami, après dix ans de voyages ! je ne me trouve bien nulle part, et je retournais chez moi pour changer. En apercevant ce beau parc, ce jardin anglais, j'ai demandé au postillon quel en était le propriétaire : — « Il vient d'être acheté, me dit-il, par un seigneur allemand, le comte Albert, qui l'habite avec sa sœur. — Qui ? le comte Albert de

Wurtzbourg? — Oui, monsieur. — Mon ancien élève, le fils de mon meilleur ami! Postillon, arrête là! » Je fais ouvrir la grille, je descends, je te demande, et me voilà.

ALBERT.

Quel plaisir j'éprouve à vous revoir! malheureusement j'ai aujourd'hui du monde à dîner, des visites d'installation, mais j'espère que vous nous restez plus d'un jour.

LE BARON.

Plusieurs jours!... dis donc plusieurs semaines, plusieurs mois, tant que tu voudras! je n'ai rien à faire qu'à être heureux; malheureusement je n'ai pas souvent d'occupation, aussi quand il s'en trouve, j'en profite.

ALBERT.

Est-ce vous que j'entends? avec votre haute naissance, votre fortune immense, que manque-t-il donc à votre bonheur?

LE BARON.

Ce qui me manque? je suis seul sur terre; je suis veuf, j'avais une fille unique que j'avais fait élever en France, et que j'ai perdue depuis quelques années.

ALBERT.

Ah! mon Dieu! je l'ignorais.

LE BARON.

A quoi bon l'annoncer dans mon pays, pour exciter l'espérance de mes collatéraux?

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Pour voir sans cesse une foule importune
De grands parents, tous inconnus, je croi,
Et qui viendraient fondre sur ma fortune,
Parce qu'ils ont le même nom que moi;
Moi les choisir, pour remplacer ma fille!
Mes grands cousins me sont indifférents,
Le nom n'est rien, le cœur fait la famille,
Et mes amis, voilà mes vrais parents.

J'ai pris le parti de voyager : on prétend que c'est amusant, je ne connais rien de plus insipide ; se fatiguer par partie de plaisir ; exposer ses jours par curiosité, comme je l'ai fait dernièrement au Mont Saint-Bernard, où je roulais au fond d'un précipice, sans le secours le plus inespéré : un enfant qui m'a sauvé la vie.

ALBERT.

Il serait possible !

LE BARON.

Je te conterai cela plus tard en détail. En outre, que je reste ou que je m'en aille, il n'y a jamais personne pour me contrarier ou pour me retenir ; mon départ ne cause aucune peine, et mon arrivée aucun plaisir... Qui pourrait s'attacher à un voyageur, qui lui-même n'a pas le temps d'aimer ? passant sa vie en poste, il ne peut contracter que des amitiés d'auberge, ou des affections de table d'hôte qui s'oublient au premier relai ! et quand, sur ses vieux jours, il retourne dans sa patrie, tout a changé comme lui, et il se trouve encore en pays étranger ; voilà ce que l'on gagne à voyager. Mais, mon ami, je ne te quitte plus, c'est ici ma dernière auberge ; je t'ai élevé, je t'aime, je veux vieillir avec toi et te laisser ma fortune ; en revanche, tu me donneras une famille, des enfants et du bonheur.

ALBERT.

Une famille !... Je ne sais comment vous avouer la situation où je me trouve... mais à qui pourrais-je donner ma confiance et demander des conseils, si ce n'est à mon meilleur ami, et au plus sage de tous les hommes ?

LE BARON.

AIR du vaudeville du Piége.

Non pas... mais au plus indulgent ;
Des vieillards c'est le seul mérite.
Sur l'océan du monde en ce moment,
Tu viens d'entrer quand je le quitte !

Après l'orage, au port je touche enfin,
Et c'est quand on est au rivage
Qu'on doit, mon cher, tendre la main
A ceux qui vont faire naufrage.

Parle vite, aurais-tu fait quelque extravagance ?...

ALBERT.

La plus grande et la plus impardonnable de toutes, puisqu'elle m'empêche de profiter de vos bontés.

LE BARON.

Comment, morbleu ! est-ce que tu serais marié ?

ALBERT.

Ah ! si ce n'était que cela !

LE BARON.

Et que veux-tu de pis ?

ALBERT.

Si je vous nomme celle que j'aime, vous allez m'accabler de reproches ! si je vous la fais voir, peut-être n'aurez-vous plus le courage de me blâmer ! Louise est sans naissance, sans fortune ; son père, qui habite l'Auvergne, est un pâtre, un laboureur qui, chargé d'une nombreuse famille, avait envoyé sa fille aînée en pays étranger, chez une de ses tantes, dans les montagnes du Tyrol ; c'est là que je l'ai vue, et c'est après deux ans d'amour, de constance et des soins les plus assidus, que Louise s'est confiée à mon honneur, à ma loyauté ; seul je suis coupable, car enfin, en venant dans ces lieux, elle n'a cru suivre que son époux !... je le lui ai promis, du moins ; mais mon oncle, mais ma famille !... Je vous le demande, que feriez-vous à ma place ?

LE BARON.

Ma foi, fidèle à mon système, je remonterais en chaise de poste, et m'en irais à l'autre bout du monde !

ALBERT, vivement.

Avec elle !

LE BARON.

Non... non... tout seul, si je pouvais !

ALBERT.

Et justement je ne puis vivre sans elle !... Il ne m'appartient pas de la vanter ; mais d'abord, c'est la plus jolie femme de l'Allemagne, et ensuite la plus aimable ; comme elle croit toujours que des obstacles indépendants de ma volonté retardent seuls notre mariage... je l'ai fait consentir à passer ici pour ma sœur, la comtesse d'Alvinski... Je vois que cette ruse va m'attirer votre reproche...

AIR de M. Aymon.

Attendez encore un instant
Avant de juger ma folie !
Hélas ! le crime est-il si grand,
Lorsque l'excuse est si jolie ?
Maints censeurs blâmeront mon choix,
Mais ces juges inexorables,
S'il la voyaient, seraient, je crois,
Trop heureux d'être aussi coupables.

LE BARON.

Allons, puisque tu le veux... Mais qui m'aurait jamais dit que je jouerais un pareil rôle ? débuter à cinquante ans, et par les confidents !... Je quitte mon habit de voyage, et descends dans la salle à manger.

ALBERT.

Holà, quelqu'un ! (Brindau et un autre domestique paraissent.) Conduisez monsieur dans l'appartement au premier.

(Le baron sort avec un domestique.)

SCÈNE II.

ALBERT, BRINDAU.

ALBERT.

Brindau, mes lettres et mes journaux !

BRINDAU.

Les voilà.

ALBERT, *ouvrant une lettre.*

Encore de mon oncle le grand écuyer. (*Lisant.*) Dieu ! « cette fois c'est notre prince lui-même qui veut me marier... le prince à qui je dois tout ! Mon oncle a découvert ma retraite, et dès demain il vient me chercher pour me présenter à celle qu'on me destine !... » Que faire ? je ne peux pourtant tarder plus longtemps... il faut avouer à Louise l'affreuse situation où je me trouve ; lui apprendre que jamais elle ne peut être ma femme !... Grands dieux ! donnez-moi ce courage ! (*A Brindau.*) Louise est-elle chez elle ?

BRINDAU.

Oui, monseigneur.

ALBERT.

Comment ! elle n'est pas sortie ?

BRINDAU.

Non, monseigneur, je viens de voir madame la comtesse... elle est là !

ALBERT, *à part avec crainte.*

Ah ! mon Dieu ! je le sens, je ne pourrai jamais !... il faut que j'en charge le baron de Muldorf... lui seul peut me rendre ce service.

BRINDAU.

Monseigneur, plusieurs voitures entrent dans la cour, ce sont sans doute les convives, les amis... que vous attendez.

ALBERT.

Ils arrivent bien ! des amis que je ne connais pas... et qui étaient ceux des deux derniers propriétaires; n'importe, allons les recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BRINDAU, seul.

C'est ça ! Monseigneur va se mettre à table, et nous, (En soupirant.) allons nous mettre derrière !

(Au moment où il sort, Georgette et Petit-Jacques paraissent à la grille du fond qui est ouverte.)

SCÈNE IV.

GEORGETTE, PETIT-JACQUES.

(Ils sont habillés en paysans auvergnats, Petit-Jacques porte sur le dos une boîte à lanterne magique et Georgette une vielle.)

PETIT-JACQUES, au fond.

Est-ce qu'il n'y a personne ici ?...

GEORGETTE.

Ohé ! quelqu'un ! (Elle entre.) Tiens, puisque la porte est ouverte...

PETIT-JACQUES, la suivant.

Eh ! bien... Qu'est-ce que tu fais donc là, Georgette ?

GEORGETTE.

Oh ! Petit-Jacques, je n'en peux plus de fatigue... Je n'irai pas plus loin.

PETIT-JACQUES.

Comme c'est pas fort, une femme ! Moi qui porte tout le

bagage... (Criant.) Ohé ! La pièce curieuse, la lanterne magique... On ne répond pas !... Il paraît qu'on n'aime pas le spectacle dans ce pays-ci.

GEORGETTE.

Dieu ! les beaux appartements ! c'est à des seigneurs, n'est-ce pas ?... (Écoutant à la porte à gauche.) Tais-toi donc ; j'entends un bruit d'assiettes et de fourchettes... Les maîtres sont à dîner. Faut attendre, et quand ils sortiront de table, nous leur proposerons la comédie.

PETIT-JACQUES.

A la bonne heure ! (Il met son bagage sur une table et s'assied dans un fauteuil.) Ne te gêne pas, t'en peux prendre un aussi, y en a.

GEORGETTE se mettant dans un fauteuil.

La ! m'y v'là... Aïe les jambes ! Sais-tu que nous allons joliment vite !

PETIT-JACQUES.

Dame ! comme des vélocifères. Quatre lieues par jour...

AIR du Ménage de garçon.

Si j'étais tout seul, ma Georgette,
J' n'arriverais jamais, je croi,
Mais notr' route s'ra bientôt faite,
Puisque je la fais avec toi.
La fatigue d'vient plus légère,
Tout s' partage, tout est commun,
Et quand on a quatr' lieu's à faire,
Ça n'est jamais qu' deux lieu's chacun.

Mais aussi quelle fantaisie à toi de commencer notre tour de France par la Suisse et le Tyrol... C'est le plus long !

GEORGETTE.

Oui, mais je vais revoir ma sœur Louise ; songe donc que depuis trois ans, mon père n'a pas eu de ses nouvelles. Ma tante, chez qui elle est, ne nous écrit plus ; et ce pauvre père était si inquiet, si malheureux, qu'au lieu de prendre la

route de Paris, je me suis bien promis, sans lui en rien dire, de prendre celle-ci ! Nous ne devons retourner en Auvergne que dans deux ans... Aussi, peu importe où nous irons! On montre partout la lanterne magique !

PETIT-JACQUES.

Il est de fait que dans tous les pays un peu éclairés, nous sommes toujours sûrs de faire fortune.

GEORGETTE.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

S'ra-t-ell' bien vite terminée ?

PETIT-JACQUES.

Sans dout'... queu profit sans pareil,
De pouvoir toute la journée
Montrer la lune et le soleil !
Mais toi, d'un rien tu t'effarouches,
Song' donc qu' plus d'un s'est enrichi,
Rien qu'en faisant voir aux gob'mouches
Des étoiles en plein midi.

GEORGETTE.

Et alors, mon petit Jacques... tu m'épouseras donc ?

PETIT-JACQUES.

Tiens, je crois bien... parce que d'abord tu seras bien gentille, du moins ça commence bien... Et puis ensuite, comme disait mon père, parce que dans votre famille toutes les filles sont honnêtes !

GEORGETTE.

Et qu'est-ce que c'est d'être honnête...

PETIT-JACQUES.

C'est... c'est... de se bien conduire ! Sans cela, mon père n'aurait pas consenti...

GEORGETTE.

Comment! si quelqu'un des nôtres se conduisait mal, tu ne m'épouserais pas ?

PETIT-JACQUES.

Par exemple, c'te question! Je n'ai pas envie qu'on me montre au doigt.

GEORGETTE.

Eh bien! sois tranquille... Moi d'abord, je serai bien raisonnable; et puis ma sœur Louise... Si tu savais! elle est aussi bonne et aussi sage qu'elle est jolie!

PETIT-JACQUES.

Comment, depuis cinq ans qu'elle est partie, tu te la rappelles encore?

GEORGETTE.

Je crois bien qu'elle ne me reconnaîtrait pas... Mais moi, c'est différent... Son portrait était dans la chambre de mon père, et je le lui montrais toutes les fois qu'il voulait se fâcher et me mettre en pénitence, c'est ma sœur Louise qui priait pour moi.

PETIT-JACQUES.

Taisons-nous, v'là du monde.

GEORGETTE.

Faut prendre garde... c'est un habit galonné!

SCÈNE V.

LES MÊMES; BRINDAU.

BRINDAU.

Enfin, ils en sont au café... C'est bien heureux!

GEORGETTE.

Pardon, excuse, monsieur!

BRINDAU.

Quelle est cette jolie petite fille?

GEORGETTE.

C'est-y vous qui êtes le maître de la maison ?

BRINDAU.

Au contraire, mon enfant.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

Mais pour présenter vot' requête,
Vous prenez fort mal votre temps :
Nous avons chez nous une fête
Et des convives très-bruyants ;
Depuis une heure avec mon maître
Ils parl'nt politique...

PETIT-JACQUES.

J'entends ;
Alors, ils n' s'raient pas fâchés p't-être
De s'amuser quelques instants.

GEORGETTE.

Dites-leur que voilà Petit-Jacques et moi qui arrivons d'Auvergne pour leur faire voir la lanterne magique... pas des anciens tableaux... des sujets nouveaux, des verres tout neufs, des couleurs superbes avec les explications... C'est moi qui m'en charge !

PETIT-JACQUES.

Nous ne surfaisons jamais... C'est à prix fixe. On donne ce qu'on veut !

GEORGETTE.

Et quand les maîtres seront satisfaits, si cela peut être agréable à monsieur, nous donnerons à l'office une représentation gratis à son bénéfice.

BRINDAU.

C'est qu'ils sont tout à fait gentils!... Entrez ici à côté... Voici monseigneur ! Je vais vous annoncer, et j'irai vous chercher quand il faudra.

GEORGETTE.

Je vous remercie, mon bon monsieur. (A Petit-Jacques.) Viens donc vite.

PETIT-JACQUES.

Laisse-moi emporter notre spectacle.

GEORGETTE, jetant sa vielle sous la table.

Attends, ce sera bientôt fait!..: Regarde donc d'ici toute la société dans le jardin... Comme il y a du monde!

PETIT-JACQUES.

Dis donc, la recette sera fameuse.

(Ils entrent par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

ALBERT, LE BARON, BRINDAU, qui se tient à l'écart.

ALBERT.

Eh bien! mon ami, parlez-moi franchement, qu'en dites-vous?

LE BARON.

Je dis que tu as eu tort de me la faire connaître, parce que, le diable m'emporte! je crois que j'en suis presque amoureux... Aussi, tu vas me mettre à table à côté d'elle!...

AIR du Carnaval.

J'avais d'abord, des sages vrai modèle,
De ma vertu voulu faire l'essai;
Mais je l'ai vue, et j'ai bientôt près d'elle
Tout oublié... jusqu'au vin de Tokai.
Tant de beautés, de grâces réunies,
Me reportaient au printemps de mes jours...
Me rappelaient l'âge de mes folies...
Et, j'en conviens, je craignais des retours.

ALBERT.

Je vous disais bien qu'il était impossible de ne pas être séduit!

LE BARON.

C'est-à-dire, séduit... séduit sans s'en douter... On aurait dit qu'elle avait intérêt à me gagner. Tu l'avais peut-être prévenue?

ALBERT.

Non, je vous le jure... Car ce trésor, que j'apprécie comme vous, il faut à jamais y renoncer ; il faut nous séparer dès aujourd'hui... Je n'aurai jamais la force de lui apprendre une semblable nouvelle, et je compte sur votre amitié.

LE BARON.

Mais pour quelle raison faut-il qu'aujourd'hui même...

ALBERT.

Je vous le dirai... C'est elle qui vient de ce côté... Prenez cette lettre de mon oncle et, je vous en conjure, daignez m'attendre dans mon cabinet, où je cours vous rejoindre.

(Le baron sort par le fond.)

SCÈNE VII.

ALBERT, LOUISE, plusieurs DAMES et CAVALIERS, BRINDAU, toujours à l'écart.

TOUS.

AIR des Eaux du Mont-Dore.

Dans ces bocages,
Sous ces ombrages,
Quel plaisir
D'errer à loisir!
Quel bonheur d'être
Seigneur et maître

De ces lieux
Qui charment nos yeux!

LOUISE, *à Albert.*

Mais votre absence a causé mes alarmes;
Ah! loin de nous pourquoi porter vos pas?
Oui, ce séjour dont on vante les charmes
N'en offre plus quand je ne vous vois pas.

TOUS.

Dans ces bocages, etc.

ALBERT.

Que pourrais-je proposer à ces dames, pour occuper la soirée?... une promenade sur le lac...

LOUISE.

Ce que vous voudrez, mon ami, choisissez vous-même.

ALBERT.

Non pas, vos volontés seront les miennes.

BRINDAU, *s'avançant respectueusement, et à voix basse.*

Si monsieur le comte me permettait de parler, je sais bien ce qui plairait, peut-être, à madame.

ALBERT.

Eh bien! qu'est-ce?

BRINDAU.

Il y a là deux petits Auvergnats qui montrent la lanterne magique.

ALBERT.

Et que veux-tu que nous en fassions?

LOUISE.

Comment! deux enfants... qui arrivent d'Auvergne; pourquoi ne pas les voir?

ALBERT, *vivement.*

C'est différent... fais-les entrer... je ne croyais pas, mesdames, avoir chez moi un aussi beau spectacle à vous offrir... (*A Louise.*) Malheureusement... je vous demanderai

la permission de m'absenter... le baron de Muldorf m'attend dans mon cabinet.

LOUISE, avec tendresse.

Ne pouvez-vous le rejoindre un instant plus tard? restez, mon ami, auprès de moi.

ALBERT.

Si vous le voulez...

LOUISE.

Non... mais je vous en prie; je ne vous ai pas vu d'aujourd'hui.

ALBERT.

Eh bien! mesdames, prenez place.

(Les dames s'asseoient sur le premier rang, les hommes sur le second, Albert est derrière le fauteuil de Louise.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PETIT-JACQUES, GEORGETTE, amenés par BRINDAU.

GEORGETTE, faisant une révérence, en baissant les yeux.

Bonsoir, messieurs, mesdames... et toute la société.

PETIT-JACQUES, à Brindau.

Oui, monsieur, nous n'avons pas besoin d'autre chose... une nappe, là, au fond... sur un paravent... voilà tout ce qu'il faut pour le décor.

GEORGETTE, faisant la révérence.

Et puis, un bout de chandelle, si c'est un effet de votre part.

(Pendant que Brindau et un autre domestique attachent une nappe au fond, Petit-Jacques a posé sa lanterne magique sur la table et dispose les verres.)

PETIT-JACQUES, bas à Georgette.

Quand je te disais que le monde serait bien soigné...

GEORGETTE.

Dieu! les beaux messieurs... et les belles madames... je n'ose seulement pas les regarder.

ALBERT.

Eh bien! mes petits amis... le spectacle va-t-il bientôt commencer?

PETIT-JACQUES.

Tout à l'heure... messieurs, mesdames; c'est que ce n'est pas une lanterne magique comme une autre; il y a du procédé... (Bas à Georgette.) Fais toujours la recette, cela occupera.

GEORGETTE.

Tu crois... (Elle prend une petite tasse en cuir, qu'elle va présenter à toutes les dames.) Messieurs, mesdames, pour la petite lanterne!

ALBERT, tout en causant avec les dames qui sont au dernier rang.

Il paraît qu'on paie d'avance.

PETIT-JACQUES.

C'est comme on veut, mais c'est plus commode.

ALBERT.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

De nous je vois qu'on se défie.

PETIT-JACQUES.

Non, monseigneur, assurément.
C' n'est pas pour ça; mêm', je parie
Que d' notr' pièc' vous serez content;
Mais un' remarque qu' nous avons faite,
C'est qu'y a maints spectacles vraiment,
Où souvent l'on manqu'rait la recette,
Si l'on ne paiait qu'en sortant.

GEORGETTE arrive devant Louise, et lui dit en baissant les yeux.

Ma belle dame, n'oubliez pas la petite Auvergnate.

(Louise met une pièce de monnaie dans la tasse.)

GEORGETTE, la regarde et s'écrie.

Comment!... une pièce d'or!... (Elle lève les yeux et aperçoit Louise; à part.) Ah! mon Dieu! comme ça lui ressemble!

LOUISE.

Quel est votre nom, mon enfant?

GEORGETTE.

Georgette.

LOUISE.

De quel endroit de l'Auvergne êtes-vous?

GEORGETTE.

Des environs du Puy-de-Dôme, dans la vallée de Cernai.

LOUISE, à part.

Grand Dieu!...

GEORGETTE.

Cette chaumière, vous savez bien, qui est au bas de la montagne, à gauche, près du petit ruisseau. (A part.) Ah! mon Dieu! elle ne se rappelle pas... ce n'est pas elle.

PETIT-JACQUES.

Présentement, messieurs, mesdames, nous allons commencer la suite des tableaux. (A Georgette.) Donne-moi les verres; numéro un. Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc?

GEORGETTE, qui pendant tout ce temps a les yeux fixés sur Louise.

Rien, rien. (A part.) C'est étonnant!... voilà comme était son portrait.

PETIT-JACQUES.

Je vous demande à quoi elle s'amuse!... au lieu de s'occuper de son état! Georgette... Georgette!

GEORGETTE.

Eh bien! m'y voilà.

PETIT-JACQUES.

Pour commencer par le commencement, nous allons d'abord, c'est de rigueur, vous montrer le soleil et la lune.

ALBERT.

Il me semble que tu nous avais promis du nouveau.

PETIT-JACQUES.

Il est de fait que les deux sujets sont un peu communs, mais si ces messieurs veulent, nous allons prendre un autre numéro... Numéro six... les grands verres de couleurs... Georgette! Georgette! et le public, qui est là!

GEORGETTE, qui a toujours regardé sa sœur, sort tout à coup de sa rêverie.

Ah! mon Dieu! numéro six... tu as dit... donne-moi donc le temps... le voilà.

PETIT-JACQUES.

Attention, s'il vous plaît!... ceci est un sujet historique, qui n'a encore paru dans aucune lanterne magique; c'est un peintre, qui venait de Paris en Auvergne, qui nous l'a dessiné sur des verres de couleurs; et il est tiré d'un ballet mis en pantomime, qui a obtenu un succès mérité sur le théâtre du grand Opéra, à Paris... Attention, Georgette!

ALBERT.

Ceci est différent!... et quel est le titre de ce ballet mis en pantomime?

GEORGETTE.

Clary, ou la fille séduite.

(Albert et Louise font un mouvement.)

PETIT-JACQUES.

C'est cela... Georgette va commencer l'explication. (Il prend un verre.) Paraissez!

GEORGETTE.

Vous voyez d'abord Clary environnée de toute sa famille; elle va quitter la maison paternelle, pour faire un voyage

chez une de ses parentes : vous voyez ses frères et sœurs qui se pressent autour d'elle, vous voyez son père qui lui donne sa bénédiction, sa mère qui lui dit d'être bien sage, et puis, dans un coin, sa petite sœur qui pleure.

PETIT-JACQUES.

Numéro deux !

GEORGETTE.

Vous voyez ensuite ces superbes appartements, vous voyez cette pauvre Clary, couverte de diamants, d'habits magnifiques, et bien malheureuse : elle a rencontré un beau seigneur, qui lui a juré de l'aimer sans cesse, elle le croit... il l'a emmenée dans ce beau palais, en lui promettant de l'épouser, et elle croit encore... Vous le voyez à côté d'elle, il tient une de ses mains, qu'il serre tendrement... et déjà il rêve en lui-même aux moyens d'éluder sa promesse et de l'abandonner.

LOUISE, se retournant avec effroi vers le comte, et retirant sa main qu'il tenait.

Albert !...

ALBERT.

Non, jamais.

PETIT-JACQUES.

Numéro trois !

GEORGETTE.

La scène change ! après le palais, vous revoyez la chaumière... vous voyez le père de Clary... pendant que sa fille est dans l'opulence, il est dans la misère... mais il n'y pense pas, il ne pense qu'à son enfant... son enfant, qui l'abandonne, et dont il n'a plus de nouvelles... Pauvre père ! il s'écrie, (A part.) comme le mien dernièrement : (Haut.) « Ma fille, ma fille bien-aimée... où es-tu ? »

LOUISE, se levant de dessus son fauteuil et voulant aller à Georgette.

Grand Dieu !

ALBERT, voulant la retenir.

Louise, y penses-tu?

GEORGETTE.

Louise... c'est elle...

(Elle fait un mouvement qui renverse la lanterne magique, et court se jeter aux pieds de Louise ; tout le monde se lève.)

Ensemble.

AIR de M. AYMON.

LOUISE et ALBERT.

Que veut dire ce mystère?
L'aventure est singulière;
D'où naît mon trouble involontaire,
A l'aspect de cet enfant?

TOUS.

Que veut dire ce mystère?
L'aventure est singulière;
D'où naît leur trouble involontaire,
A l'aspect de cet enfant?

ALBERT, à Louise repoussant Georgette.

Ma sœur... madame la comtesse,
Qu'avez-vous donc ?

GEORGETTE.

Eh! quoi vraiment!
C'est là madame la comtesse?
C'est votre sœur... j' croyais pourtant
Qu' c'était la mienn', Louise Durand.

PETIT-JACQUES, à Georgette.

V'là qui fait nuit, j' vais au village
Pour retenir notr' logement ;
Reste en ces lieux en m'attendant.

GEORGETTE.

C'est bien, je reste en attendant.

Ensemble.

LOUISE et ALBERT.

Que veut dire ce mystère, etc.

TOUS.

Que veut dire ce mystère, etc.

BRINDAU, aux invités.

Mesdames... ce sont vos voitures.

TOUS.

Partons, les routes sont peu sûres.

ALBERT, à part.

Je dois tout rompre, et dès demain ;
Au baron seul je puis remettre
Le soin d'annoncer mon dessein.

TOUS.

Partons.

ALBERT, sortant de sa rêverie, aux dames.

Daignerez-vous permettre
Que je vous présente la main ?

Ensemble.

LOUISE et ALBERT.

Que veut dire ce mystère, etc.

TOUS.

Que veut dire ce mystère, etc.

(Tout le monde sort, excepté Louise et Georgette.)

SCÈNE IX.

LOUISE, GEORGETTE.

LOUISE regarde si tout le monde est sorti, ferme les portes et court vivement à Georgette qu'elle embrasse..

Ma Georgette, est-ce toi que je revois ?

GEORGETTE.

Que dites-vous, madame la comtesse?

LOUISE.

Ton cœur ne t'avait pas trompée, je suis Louise... je suis ta sœur.

GEORGETTE.

Ma sœur!... il serait possible!... mais à ce compte-là, monseigneur est donc notre frère? je ne m'en serais jamais doutée.

LOUISE.

Non, Georgette, ce titre qu'il me donnait n'était que supposé.

GEORGETTE.

Titre supposé... c'est drôle, je n'entends pas ça; comment es-tu ici avec ces beaux habits?

LOUISE, se cachant la figure entre les mains.

Georgette!

GEORGETTE.

Il a dit madame la comtesse, est-ce que tu serais sa femme?

LOUISE.

Georgette, ne m'interroge pas; cette histoire que tu racontais tout à l'heure, et qui a produit sur moi un effet imprévu... c'est la mienne.

GEORGETTE.

Grand Dieu! il serait possible!

LOUISE.

Mais, bien différent de celui dont tu parlais, Albert est un homme d'honneur, et il tiendra sa parole; des obstacles qu'il n'avait pas pu prévoir ont seulement retardé notre mariage, mais bientôt il doit se célébrer.

GEORGETTE.

Comment donc! il le faut, il le faut absolument, et tout de suite, le mien en dépend.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Jacques deviendrait infidèle.

LOUISE.

Mais daigne t'expliquer enfin...

GEORGETTE.

Il n' voudrait plus, car je m' rappelle
Ce qu'il me disait ce matin.
Tu sens bien que ça m'intéresse,
Et qu'il n' s'agit pas d' s'amuser,
Car il faut que tu sois comtesse,
Pour que Jacques puiss' m'épouser.

LOUISE.

Tu as raison, et j'ignore pourquoi je n'ose en parler à Albert... dès aujourd'hui j'aurai le courage... Si tu savais comme il m'aime... comme il est bon!

GEORGETTE.

Cependant, tout à l'heure, comme il m'a repoussée!

LOUISE.

Ta vue ne pouvait pas lui être agréable... il faut avoir égard à sa position et ne pas heurter ses préjugés. Je suis fâchée maintenant qu'il t'ait rencontrée ainsi... surtout dans ce costume.

GEORGETTE.

Je n'en pouvais pas avoir d'autre.

LOUISE.

Je le sais... mais maintenant, tu pourrais en changer... je t'en prie.

GEORGETTE.

Comment! tu veux que je mette aussi de beaux habits... par exemple, je ne demande pas mieux...

LOUISE.

Et quant à Petit-Jacques, promets-moi d'ici à quelque temps de ne pas le voir, ou du moins de ne lui parler de rien.

GEORGETTE.

Mais il va revenir.

LOUISE.

On le congédiera avec égards, et je te promets de faire veiller sur lui... il ne manquera de rien.

(Elle sonne.)

GEORGETTE.

Mon pauvre Petit-Jacques!

LOUISE.

Georgette, mon bonheur en dépend!

GEORGETTE.

Je t'obéirai, ma sœur... je ne le verrai pas, ou, si je le rencontre, je ferai semblant de ne pas le connaître... pour être plus sûre de garder ton secret... mais on t'épousera, n'est-ce pas, tu me le promets?

LOUISE.

Oui, sans doute.

(Une femme de chambre a paru, Louise lui dit quelques mots à l'oreille, en lui montrant Georgette.)

GEORGETTE.

Tu tâcheras, n'est-ce pas... et le plus tôt possible... moi j'y tiens.

(Elle sort avec la femme de chambre.)

SCÈNE X.

LOUISE, seule.

Oui, il le faut... quels que soient les motifs qui l'engagent à différer encore, il sacrifiera tout, dès que j'aurai l'air de le désirer... mais comment aborder un pareil sujet?... à qui pourrais-je demander conseil? (Apercevant le baron.) Quelqu'un sort de chez Albert... c'est son ami, M. le baron de Muldorf, qui tantôt m'a témoigné tant d'intérêt... si je m'adressais à lui?

SCÈNE XI.

LOUISE, LE BARON.

LE BARON, à part.

Albert le veut, et c'est malgré moi qu'il m'a chargé d'une pareille commission... Pauvre fille!... lui déclarer qu'il ne peut l'épouser... (L'apercevant.) C'est elle!

LOUISE, timidement.

Monsieur le baron, oserais-je vous demander un instant d'entretien?

LE BARON.

J'allais vous demander la même grâce... madame la comtesse.

LOUISE.

Moi... comtesse... ce titre ne m'appartient pas, et s'il faut vous apprendre...

LE BARON.

Je sais tout... mon enfant... jusqu'à la promesse qu'on vous a faite.

LOUISE.

Eh bien! monsieur, c'est là-dessus que je viens implorer vos avis... croyez-vous que je fâcherais Albert, si aujourd'hui je le suppliais de tenir ses serments?

LE BARON.

Que dites-vous? je dois vous apprendre qu'Albert a un oncle qui veut absolument le marier.

LOUISE.

Je le sais.

LE BARON.

C'est demain que cet oncle doit venir pour l'emmener.

LOUISE.

Après ?

LE BARON.

Et le présenter à la femme qu'il lui destine.

LOUISE, avec joie.

Vrai! eh bien! tant mieux! voilà Albert forcé de lui déclarer la vérité... Ainsi (Montrant la porte à droite.) je peux aller près de lui... n'est-ce pas, monsieur?

LE BARON.

Oui, mais encore un mot... si par hasard Albert était forcé d'obéir à son oncle...

LOUISE, avec naïveté.

Il ne peut pas, monsieur... il m'a promis.

LE BARON.

C'est vrai... il vous a promis... mais enfin (c'est une supposition que je fais) quel parti prendriez-vous, s'il ne pouvait tenir sa parole?

LOUISE.

Que dites-vous? s'il hésitait seulement... j'irais chercher aux pieds de mon père la malédiction que j'ai méritée... Mais pourquoi me parlez-vous ainsi?... croyez-vous donc qu'il puisse me refuser?

LE BARON, la regardant avec expression.

Non... je ne le crois pas; et même j'ai bon espoir... Allez le trouver de ma part.

LOUISE, avec émotion.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Dites-lui que c'est moi qui vous envoie...

LOUISE, de même en sortant, et le regardant toujours.

Oui, monsieur...

LE BARON.

Je serai là... au salon, à attendre votre retour.

LOUISE.

Oui, monsieur... de votre part, n'est-ce pas?... j'y vais.
(Elle entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XII.

LE BARON, puis GEORGETTE.

LE BARON.

J'avoue que, malgré moi, je fais maintenant des vœux pour elle... Eh! mais, quelle est donc cette jeune demoiselle qui a une tournure si singulière? Je croyais que toute la société était partie.

GEORGETTE, en robe à queue et en toque; à part.

Tiens, tiens, c'est-y drôle... de traîner ça après soi! (Regardant sa queue.) J'ai toujours peur que ça ne reste en arrière...

LE BARON, s'avançant et la regardant.

Ah! mon Dieu! quel souvenir...

GEORGETTE, à part.

C'en est un qui n'était pas avec les autres; je ne l'ai pas encore vu... Mais il a une mauvaise figure, ce seigneur-là! Comme il me regarde!

LE BARON, de même.

Je n'ai jamais vu de ressemblance pareille, et si ce n'était sa robe et ses plumes...

GEORGETTE, de même.

Est-ce que c'est honnête de dévisager les gens? Attends, attends, comme j'ai vu faire à ces belles dames... (Mettant son éventail sur sa figure.) Pan! ça l'attrape, ça.

LE BARON.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Au salon attendons Louise.
Plus je regarde et plus vraiment

Je sens augmenter ma surprise;
Je saurai quel est cette enfant.

GEORGETTE.

J' vois d'ici comm' ça l'embarrasse ;
Pour ces dam's, c'est commod', ma foi,
Lorsque l'on veut rester chez soi
Et qu'on veut savoir ce qui s' passe.

LE BARON, *passant près d'elle et la saluant respectueusement.*

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(*Il sort.*)

GEORGETTE.

Tiens... et moi donc...

(*Elle essaie de faire une révérence et né peut en venir à bout. Elle s'embarrasse dans sa robe.*)

SCÈNE XIII.

GEORGETTE, *seule.*

C'est-à-dire... je n'irai pas me jeter par terre pour lui rendre sa politesse, et pour gâter ma belle robe. (*Jetant la queue sous son bras.*) Ohai, ohai!... c'est-y amusant d'être madame... Et quel dommage que ma sœur m'ait défendu de voir mon Petit-Jacques. Eh bien! (*Regardant au fond.*) qu'est-ce qui arrive donc là, par-dessus le mur?... Mais c'est lui... est-il lourd!... Ohai! le pied gauche... Oh! mon Dieu! il va se faire mal, et je le vois à terre.

SCÈNE XIV.

GEORGETTE et PETIT-JACQUES.

PETIT-JACQUES.

Ah! je n'y arriverai pas?... c'est ce que nous verrons... M'empêcher d'entrer quand j'ai laissé ici Georgette... faudra

bien qu'on me la rende... Je la demanderais plutôt à tout le monde. V'là justement une d'moiselle... faut être honnête avec elle. (Otant son chapeau.) Ah çà ! dites donc, savez-vous où est Georgette?

GEORGETTE, faisant une petite voix.

Elle n'est plus ici, mon petit monsieur.

PETIT-JACQUES, la regardant.

Comment! elle n'est plus ici? mais alors je voulais vous demander... c'est-à-dire... il me semble bien... ou plutôt je ne sais pas ce que cela signifie... Ah çà ! dis donc, Georgette, est-ce que ça n'est pas toi?

GEORGETTE.

Du tout, monsieur.

PETIT-JACQUES.

Je te dis que si...

GEORGETTE.

Ça n'est pas vrai...

PETIT-JACQUES.

Alors, qu'est-ce que Georgette est devenue? et qu'est-ce que je deviendrai moi-même?

GEORGETTE.

AIR : De cet amour vif et soudain. (Caroline.)

D' nous deux, dites-moi franchement
Laquell' vous semblait la plus belle?

PETIT-JACQUES.

J' n'hésit'rai pas un seul instant,
G'na pas de doute, c'était elle.
J' préférais à votr' bel habit
Son p'tit tablier d'indienne;
C'te toilett'-là vous embellit,
Georgette embellissait la sienne.

GEORGETTE.

Écoutez donc... monsieur Petit-Jacques, il ne faut pas vous désespérer, peut-être qu'elle reviendra; mais si pour le mo-

ment elle était devenue une grande dame, et qu'il lui fût défendu de reconnaître ses amis...

PETIT-JACQUES.

C'est égal, on les reconnaît toujours un petit peu. Dieu! que je suis malheureux!...

GEORGETTE, à part.

Le voilà qui pleure... et si on venait, il est capable de me compromettre... (Haut.) Écoutez-moi, Petit-Jacques, je veux bien, comme vous dites, vous reconnaître un petit peu, à condition que vous ne me reconnaîtrez pas du tout.

PETIT-JACQUES.

A cause?

GEORGETTE.

A cause... que d'ici à quelques jours j'ai promis de ne pas te parler... quand je te répète que je suis obligée d'être grande dame pour que ma sœur le devienne... c'est-y clair?

PETIT-JACQUES.

Non... mais c'est égal; c'est-y du guignon... il faut qu'elle fasse fortune au moment où nous allions être heureux!

AIR : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. (*Rien de trop.*)

Auprès de toi je resterai,
Ce s'ra là mon plaisir unique,
Sans parler je te r'garderai
Et je serai ton domestique;
Tu peux commander à ton gré,
Car de la façon la plus franche,
Tout' la s'main', je te servirai,
Mais laiss'-moi t'aimer le dimanche!

GEORGETTE.

Eh bien... je verrai ça quand nous parlerons de tes gages... mais...

PETIT-JACQUES.

Ah çà... si je suis domestique, j'aurai un bel habit?

GEORGETTE.

Oui, mais pars, pauvre Petit-Jacques !

(Petit-Jacques sort en courant.)

SCÈNE XV.

LOUISE, GEORGETTE.

LOUISE.

Georgette... ah ! te voilà... viens, ma sœur... viens-t'en, sortons d'ici.

GEORGETTE.

O ciel ! qu'est-il donc arrivé ?

LOUISE.

Quittons ces lieux, où je n'aurais jamais dû venir.

GEORGETTE.

Comment ! il n'a pas voulu ?

LOUISE.

Je lui ai parlé de mon amour ; il m'a parlé de son rang, de sa noblesse... est-ce ma faute, à moi, si je n'en ai pas ?... Georgette... tu ne vas plus m'aimer... Petit-Jacques ne t'épousera pas !

GEORGETTE.

Eh bien ! nous nous consolerons ensemble... je resterai toujours avec toi... je ne te quitterai plus... ce vilain seigneur, je le déteste... Viens, ma sœur... retournons chez nous.

AIR du Barbier de Séville.

Quittons cette retraite,
En nous ayons recours ;
Va, du moins ta Georgette
Te restera toujours.

LOUISE.

Quittons cette retraite,

Pour moi plus de beaux jours!
Mais du moins ma Georgette
Me restera toujours.

Mais avant tout, je veux lui rendre
Ces parures, ces diamants.

(Elle les met sur la table, prend une plume et du papier qui s'y trouvent, et écrit un mot à la hâte.)

GEORGETTE.

C'est juste, faisons-lui comprendre
Que nous méprisons ses présents.

LOUISE.

Je veux quitter ces habits même,
Non, je ne veux plus rien de lui;
Souvenirs de l'ingrat que j'aime,
Puissiez-vous me quitter aussi!

GEORGETTE et LOUISE.

Quittons cette retraite, etc.

GEORGETTE.

Oui, c'est cela... reviens vite! (Louise sort.) pour ma part, j'en vais faire autant... (Elle jette sa toque.) En avant les toques à plumes!... Eh! allez donc, c'est assez de grande dame comme cela.

(Elle cherche à défaire les cordons de sa robe.)

SCÈNE XVI.

GEORGETTE, LE BARON, dans le fond.

LE BARON.

Louise ne revient pas!... Eh mais, c'est ma jeune personne de tout à l'heure...

GEORGETTE, sans voir le baron.

Et c'te maudite robe brodée... comme ça tient... il pa-

rait qu'une fois qu'on y est, on ne quitte pas cela comme on veut. (Elle jette sa robe sur un fauteuil.) Que je reprenne ma vielle maintenant. (Allant la reprendre sous la table où elle l'a mise à la scène V.) Pourvu qu'elle ne soit pas abimée !

LE BARON, à part.

Quelle singulière aventure ! (S'avançant et la regardant.) Cette fois-ci je ne me trompe pas, c'est bien elle !

GEORGETTE, retournant sa vielle.

Justement !... il y a trois touches de cassées. (Apercevant le baron qui l'examine.) Encore ce monsieur de tout à l'heure

LE BARON.

Eh quoi ! ma petite fille... vous ne me reconnaissez pas?

GEORGETTE, regardant toujours sa vielle.

Non, monsieur...

LE BARON.

Vous ne vous rappelez pas, au Mont Saint-Bernard, ce voyageur ?

GEORGETTE.

Ah !... c'était vous, monsieur ? je suis bien contente de m'être trouvée là... (Pleurant.) Ma pauvre vielle !

LE BARON.

Cette cloche d'alarme que vous avez sonnée...

GEORGETTE.

Pardine !... ce n'est pas moi qui vous aurais retiré... (Lui montrant sa vielle.) Dites-moi, monsieur, croyez-vous qu'on puisse la raccommoder ?...

LE BARON.

Eh ! laisse là ta vielle et viens m'embrasser... songe donc que je suis seul au monde... que je veux t'élever... partager avec toi ma fortune !...

GEORGETTE.

Votre fortune... que voulez-vous que j'en fasse ? (Essuyant

ses yeux.) Dites-moi seulement, monsieur, auriez-vous de la noblesse, par hasard ?

LE BARON.

Oui, sans doute...

GEORGETTE.

Eh bien, monsieur, donnez-m'en, c'est tout ce que je vous demande.

LE BARON.

Et pour quel motif ?

GEORGETTE.

Ce n'est pas pour moi... c'est pour ma sœur Louise, qui en a besoin pour être heureuse...

LE BARON.

Quoi ! Louise est ta sœur?

GEORGETTE.

Oui, monsieur, nous allons partir ensemble, et puisque vous êtes si bon, n'y aurait-il pas moyen de faire pour elle ce que vous vouliez faire pour moi ?... dans mon état, ça ne peut pas m'être utile, et dans le sien cela pourra peut-être lui servir !

LE BARON.

Tentons une dernière épreuve... oui, je vais trouver Louise, j'espère qu'elle consentira... et du moins si ce projet ne réussit pas, vous ne vous en irez pas seules, nous partirons tous ensemble.

GEORGETTE.

Et Petit-Jacques aussi ?

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ce Petit-Jacques ?

GEORGETTE.

Tenez... le voilà... c'est lui.

LE BARON.

Eh bien... Petit-Jacques aussi... toute la famille.

GEORGETTE, à Petit-Jacques.

Viens donc vite et ne pleure plus, je ne suis plus grande dame, et nous partons.

LE BARON.

J'entends Albert, je vous laisse.

(Il sort.)

GEORGETTE.

Ah ! c'est lui ? eh bien ! tant mieux, je ne serai pas fâchée de lui parler.

PETIT-JACQUES.

Georgette, qu'est-ce que tu vas faire ?

GEORGETTE.

Je te dis que je veux lui parler, et que j'ai pas peur, mo' !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; ALBERT.

ALBERT, à part.

Je ne puis vivre ainsi... il faut que je la voie encore... que je lui parle... elle n'était pas chez elle... (Apercevant Georgette.) Ah ! Georgette, te voilà ! as-tu vu ta sœur ?

GEORGETTE, sèchement.

Oui, monsieur !

ALBERT.

Dis-moi vite où elle est ?

GEORGETTE.

Elle n'a pas de compte à vous rendre, ni moi non plus.

ALBERT, à Petit-Jacques.

Mais toi, Petit-Jacques, réponds-moi...

PETIT-JACQUES.

Pas davantage... ça m'est impossible.

ALBERT.

Dis-moi, au moins, ce que cela signifie...

GEORGETTE.

Cela signifie que vous ne la reverrez plus... elle est partie.

ALBERT.

Partie... à une pareille heure... seule... à pied !

GEORGETTE, avec intention.

Non, avec un monsieur.

ALBERT.

Qu'oses-tu dire ?...

PETIT-JACQUES, à Georgette.

Tais-toi donc ! ça lui fait de la peine.

GEORGETTE, à Petit-Jacques.

Tant mieux. (A Albert.) Avec un monsieur, qui est un seigneur aussi bien que vous, excepté qu'il est plus meilleur et plus aimable !

ALBERT, à Georgette.

Dis-moi la vérité... Tu ne peux t'imaginer ce que je souffre en ce moment !

PETIT-JACQUES, bas.

Georgette ! il dit qu'il souffre...

GEORGETTE.

Il n'y a pas de mal ! Chacun son tour.

ALBERT.

Non, Louise n'a pu me quitter ainsi, après tout ce que j'ai fait pour elle.

GEORGETTE.

Et qu'est-ce que vous avez fait pour elle ? Vous lui aviez promis d'être son mari, son protecteur, et vous l'avez

abandonnée ! vous l'avez chassée !... Vous avez peut-être pensé que vous étiez quitte envers elle avec vos parures, vos diamants... Elle vous a tout rendu... Nous n'en voulons plus.

PETIT-JACQUES, regardant la toque et la robe que Georgette a jetées.

Oui, nous n'en voulons plus.

GEORGETTE, montrant la table.

Ils sont là... Qu'il en soit de ma sœur comme de votre promesse ; oubliez-la.

ALBERT, qui s'est approché de la table, s'écrie vivement.

Un mot d'elle ! (Lisant.) « Je ne vous reverrai jamais... « soyez heureux... si vous pouvez... Louise vous par- « donne ! » (A Georgette et à Petit-Jacques.) Mes amis, ayez pitié de moi... (A Petit-Jacques.) Tiens, prends cet or... Tout ce que j'ai est à toi... Mais enseigne-moi où elle est !

PETIT-JACQUES, pleurant.

Georgette, dis-lui donc !...

GEORGETTE.

Pour la tromper encore, pour lui faire de la peine ?

ALBERT.

Non ! pour réparer mes torts, pour l'épouser ! Je l'atteste, je le jure sur l'honneur... Si vous saviez combien je suis malheureux !

PETIT-JACQUES, pleurant.

Ce pauvre seigneur !... Moi, je n'y tiens plus. Réponds-lui donc, Georgette, ou je vais croire que tu as mauvais cœur !

GEORGETTE.

Il a déjà manqué une fois à sa parole.

ALBERT.

Eh bien ! si tu te défies de moi, va toi-même, va la trouver, dis-lui que je ne peux vivre sans elle, que je lui demande, à genoux, d'accepter et ma main et mon nom.

PETIT-JACQUES.

Comment ! Georgette, tu balances encore !...

GEORGETTE, regardant Albert.

Non, non, cette fois, je le crois.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE BARON, LOUISE.

GEORGETTE.

Ah ! Louise !... ah ! ma sœur !... Il consent enfin.

TOUS.

Il consent !...

ALBERT.

Oui, Louise, je suis décidé.

LE BARON.

Bien, mon ami... je ne te l'aurais pas conseillé, mais voilà ce que j'aurais fait à ta place. Quant à toi, ma Georgette, tu seras aussi mon enfant.

PETIT-JACQUES, se mettant à pleurer.

Ah! c'est fait de moi ! Elle va encore recommencer à être grande dame...

GEORGETTE.

Ah ! mais, ne pleure donc pas comme ça... est-il enfant ! (Au baron.) Pardon... excuse, mon bon monsieur ; mais, moi, je n'ai pas de disposition... et puis, il faut bien qu'il reste une fille à notre véritable père...

LOUISE.

Nous irons tous le voir.

GEORGETTE.

A la bonne heure, et puis, dans quelques années, quand je serai en âge d'être mariée, tu nous donneras une petite

ferme près de ton grand château. Nous irons tous te voir de temps en temps, et je serai toujours plus heureuse que toi, car tu ne pourras m'aimer qu'en cachette, et moi je t'aimerai tout haut.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau.

PETIT-JACQUES.

Que d' gens on voit paraître
Qui s' donn'nt ben des tourments,
Afin de ne pas être
Ce qu'étaient leurs parents !
Loin d'imiter ces hommes,
Soyons heureux, et pour cela,
Restons comme nous sommes,
Ne sortons pas de là.

LOUISE.

La beauté fugitive
Passe comme un printemps.
Hélas ! quand on arrive
A l'âge de quinze ans,
Qu'on ferait de conquêtes,
Si l'amour disait : Halte-là,
Restez comme vous êtes,
Ne sortez pas de là !

ALBERT.

Que d'auteurs romantiques
Préparent à grands frais
Des écrits germaniques
Imités du français !
Romans si lourds, si bêtes,
Que dans leur tête ils ont déjà,
Restez comme vous êtes,
Ne sortez pas de là !

LE BARON.

Maint philanthrope en France,
Dans plus d'un beau traité,
Parle de bienfaisance ;

Mais que la pauvreté
Offre d'humbles requêtes,
A ses écus il répondra :
Restez comme vous êtes,
Ne sortez pas de là.

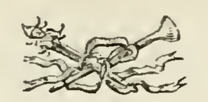
GEORGETTE.

Chez nous que l'on s'installe,
C'est notr' plus doux espoir,
Et lorsqu'en cette salle
Vous venez pour nous voir,
Ce sont nos jours de fêtes,
Et puisque ce soir vous voilà,
Restez comme vous êtes.
Ne sortez pas de là.



TABLE

—



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1750, 76.


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·

